

[Tschoudi Théodore Henri
L'ÉTOILE *de*]

FLAMBOYANTE,

OU

LA SOCIÉTÉ

DES

FRANCS-MAÇONS,

Considérée sous tous les aspects.

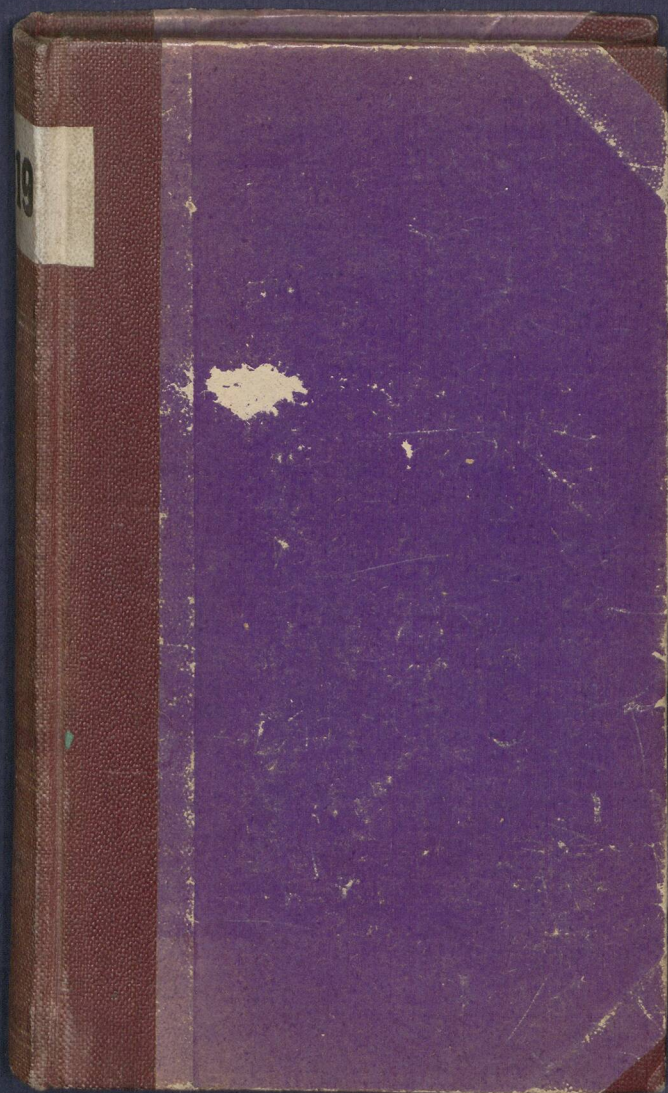
TOME SECOND.

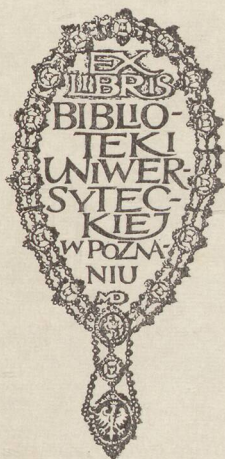
M. 1819.

[1785]

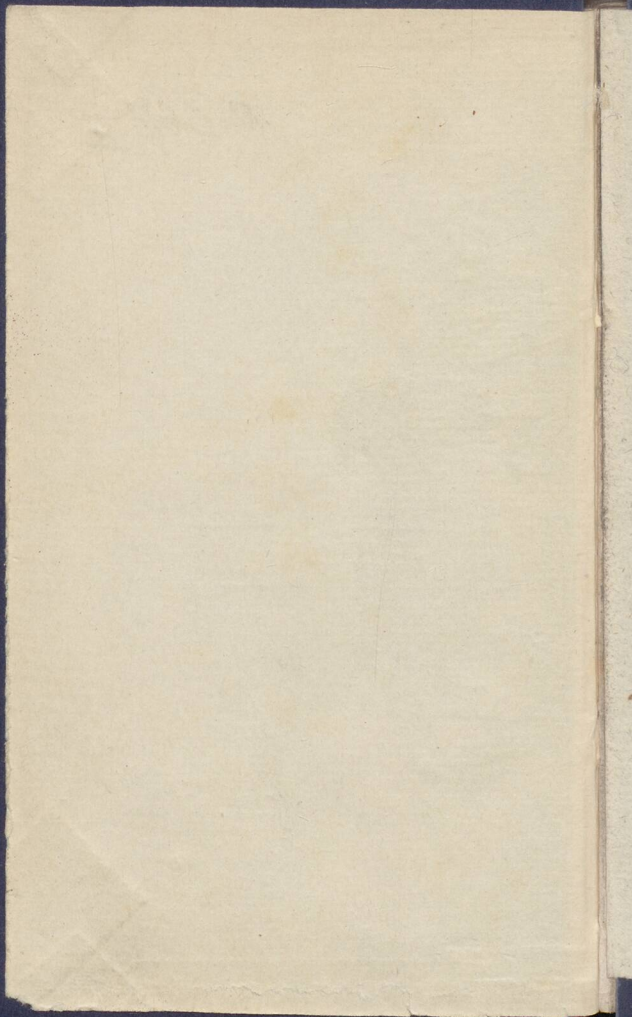
A L'ORIENT,

CHEZ LE SILENCE.





500.



a 867 II

L'ETOILE
FLAMBOYANTE.

H. 999101

N. 321 7108

[Tschoudé Théodore Henri
L'ÉTOILE des]

FLAMBOYANTE,

OU

LA SOCIÉTÉ

DES

FRANCS-MAÇONS,

Considérée sous tous les aspects.

TOME SECOND.

M. 1819.

[1785]

A L'ORIENT,

CHEZ LE SILENCE.

ARC 14095

51) 284401



SD 25 180 I

2022 I / T.2

L'ÉTOILE

FLAMBOYANTE.

*Discours prononcé à la solennité de la
St-Jean , jour désigné aux réglemens
pour l'élection des officiers.*

LA solennité qui nous rassemble ajoute, à mon égard, à la joie commune que je partage vivement, la satisfaction particulière de pouvoir restituer au vrai mérite une place usurpée par le zèle que je ne dois depuis long-tems, mes chers frères, qu'à votre indulgence. Si les qualités caractéristiques du bon maître, sont essentiellement celles de tout homme vrai, exempt de préjugés et de prévention, j'ose au moins me flatter d'avoir acquis ce degré d'honnêteté qui seroit si nécessaire au bon ordre moral, et sans lequel on n'est jamais en état de s'apprécier réellement. Destitué de tout amour-propre, et surtout du dangereux et futile appât de la primatie, c'est en m'examinant d'un œil naïf et froid, que je sais me réduire à ma juste valeur, et que j'aper-

cois , dans le nombre de ceux qui ont bien voulu me désigner pour leur chef , plusieurs sujets bien plus capables d'en remplir les fonctions , et d'en honorer la place. Je crois , mes frères , vous avoir assez mis à portée de me connoître , pour qu'à cet égard vous ne doutiez pas de ma franchise , et j'espère que vous ne prendrez point pour le stérile étalage d'une modestie affectée , ce qui n'est que la sincère ébauche de mes sentimens.

Appelé depuis dix-huit mois , par votre choix libre , à l'avantage de vous présider , et de vous distribuer les connoissances sublimes qu'un long usage de nos mystères m'a acquis , j'ai tâché de remplir vos vues ; et sans m'écarter des principes fondamentaux de l'art royal , j'ai essayé , même en donnant la lumière des premiers grades aux candidats , que j'ai eu le bonheur d'initier , de leur faire pressentir par une allégorie soutenue , et dont la chaîne se lie sans effort , les mystères cachés de la maçonnerie , dont le total développement est réservé à peu de personnes , et particulièrement à ceux qui , sans se rebuter de l'école des grades , si ce mot est permis , ont montré par leur assiduité , leur zèle réel , leur maintien extérieur et leur bonne conduite , un desir vif d'obtenir des connoissances plus étendues. Mon seul regret est que la brièveté du tems ne m'ait pas permis , mes frères , de les conférer toutes , mais je n'ai pas dû excéder les règles ; en abrégeant trop les interstices , je n'ai pas dû abuser du pouvoir que vous m'aviez transmis , de celui que mon âge maçonnique , peut-être même mes travaux dans l'ordre , m'ont valu , pour promulguer sans ménagement des grades

et des secrets que trop de facilité profaneroit , et qui exigent des dispositions plus solides , des intentions moins curieuses , un air de persuasion moins équivoque , moins voisin de la plaisanterie , que celui que j'ai quelquefois démêlé dans les discours de quelques-uns de mes frères.

Ecartez , mes frères , de ce que je dis ici transitoirement , toute apparence de reproche et de réprimande ; daignez vous rappeler que je n'en ai jamais pris le ton ; mais votre confiance , mon ancienneté , et plus encore l'esprit de vérité qui doit toujours animer un maître , m'autorisent à vous faire cette légère observation : je pourrais , enveloppant d'un prestige mystique les sens de notre institution , vous faire remonter à ces tems fabuleux de l'Égypte , que Séthos décrit si bien : vous y verriez que les initiations aux mystères sacrés de la bonne déesse , étoient toutes graduées et successives , que les premières preuves avoient quelque chose de puérile , malgré l'appareil terrible qui les accompagnoit , qu'enfin le noviciat étoit long , et que chacune de leur cérémonie déguisoit un symbole plus sérieux , dont l'énigme ne se dévoiloit qu'après bien du tems , pour prix de la discrétion et de la constance : et ramenant la comparaison à ce qui se passe dans nos loges , il me seroit facile de vous montrer que nos premiers grades ne sont , pour ainsi dire , qu'un escalier nécessaire à franchir pour arriver au sanctuaire de la maçonnerie , à ce temple auguste et figuratif , dans lequel est soigneusement gardé le dépôt précieux de nos connaissances , et dont je puis sans fanatisme , et sans enthousiasme , vous garantir l'authenticité , la sublimité et l'utilité relative à chacun de nous : mais je ne

cherche point ici à aiguïser votre curiosité ni vos réflexions , je voudrois pénétrer vos cœurs de l'intime persuasion que nos emblèmes ne sont ni frivoles ni infructueux , et que l'art royal a un but réel , moral , civil et philosophique , auquel je desirè vous voir atteindre , et dont la perspective , toute éloignée qu'elle puisse être , doit soutenir votre zèle , et resserrer de plus en plus les liens qui nous unissent.

Je l'avouerai , mes chers frères , en réduisant les travaux de cette respectable loge , à la méthode anglaise , adoptée en Hollande , en Allemagne et dans le nord , peut-être vous aurois-je fait sauter à pieds joints sur une foule de bagatelles intermédiaires , étrangères , ou du moins éloignées de la chose de la maçonnerie , qui , si elles n'en dégradent pas l'essence , en sous-divisent assez inutilement l'objet ; mais le caractère du patriote que je crois le premier de tous , m'a interdit tout écart des usages de nation , et la dépendance envers la très-respectable grande loge de France , à laquelle je me suis volontairement soumis de concert avec vous , en qualité de français , m'a fait respecter contre ma propre conviction , une quantité de détails factices , sans même examiner si la frivolité de mon pays n'avoit pas obligé le zèle de quelques bons mâçons , à occuper long-tems la légèreté de ses compatriotes à s'assurer de leur discrétion , par une foule de nouveautés successives et presque périodiques , qui réveillent son attention , sans seulement effleurer le point essentiel , souvent sans amuser l'esprit , presque toujours sans nourrir le cœur , et d'ordinaire en fatigant la bourse. C'est au maître , que vos suffrages vont bientôt

installer, mes chers frères, à suivre à l'avenir, à cet égard, la route qu'il croira la plus sûre et la plus conforme à vos intentions; si je la trace en passant, c'est pour payer votre confiance, d'une sincérité lumineuse, et n'avoir point à rougir vis-à-vis de moi-même, d'une réticence qui cadreroit mal avec ma façon de penser. Au reste, je ne m'érige ni en réformateur, ni en auteur de système, et je serai toujours le premier, pour le bien de l'harmonie générale, à suivre les sentiers battus.

Qu'elle seroit heureuse, mes chers frères, cette harmonie, et combien l'ordre y gagneroit! Qu'elle seroit aisée, et combien on s'en éloigne! Souffrez que je m'élève encore ici contre un abus terrible: la source de toutes les divisions qui aliènent l'esprit de la maçonnerie, est un principe vrai, mais mal interprété, et qui produit toujours des conséquences fâcheuses. Tous les hommes sont égaux, disons-nous, dans les loges, chacun est âpre à devenir maître, l'état civil des personnes, la naissance, le rang, ne sont ni un mérite, ni un obstacle: le motif est juste, il falloit nous inspirer du liant et de l'aménité, exclure l'orgueil, prescrire sur-tout la gêne des titres; mais en y donnant trop d'extension, on a peuplé le monde de maîtres vils qui nous déshonorent et nous affligent: obligés par état à penser servilement, à avoir des vues basses, gens sans éducation, sans lumières, souvent sans mœurs, leurs procédés journaliers peignent leurs sentimens, leur rencontre doit nous humilier, leur intimité nous avilir, leurs actions donnent aux profanes la plus mauvaise idée de la maçonnerie. Heureux encore, qu'en bornant

tous les efforts de leur rampante imagination à ce genre de tracasserie, leur véritable élément, et dans lequel ils se nourrissent; heureux si ces scènes indécentes ne passent pas l'enceinte de nos loges, et si nous pouvons dérober aux public les justes sujets de plaisanterie et de critique qu'elles ne peuvent manquer d'exciter! Mais enfin, à cet égard, le mal est fait; toute précaution ne peut plus avoir lieu que pour l'avenir: s'il est un remède, quant à présent, s'il est une digue possible à opposer à ce torrent fougueux, c'est en ramenant les plus fautifs, par la voie de la persuasion, mise au taux de leur capacité; c'est en les confondant par des actes de clémence, qui raniment dans leur ame flétrie, le germe du remords; et sans faire d'application précise, c'est particulièrement dans ce jour de joie et de réunion que je vous invite, mes frères, à oublier les torts, à faire grace à tous les coupables, à étouffer les cabales par votre modération, en vous promettant par la suite d'être plus scrupuleux sur le choix des sujets que vous admettiez, et sur-tout moins faciles dans la distribution des lumières ultérieures qui rapprochent trop du sanctuaire, des êtres faits pour ni jamais rentrer. Passons l'éponge sur des anecdotes scandaleuses, filles de l'intérêt, tramées par la fourberie, et déguisées par l'imposture; et si c'est aujourd'hui dans tout l'univers le beau jour des maçons, oublions toutes les actions qui tiennent du profane et du profanateur, et ne voyons que la qualité indébile de frère.

Je ne m'étendrai point ici, mes frères, sur l'espèce de moyens que je crois propres à réduire

en pratique, la théorie des précautions que je viens de vous proposer, d'autres tems, d'autres soins; d'ailleurs, le concours de la respectable loge, St-Jean du ... qui pour le bien général de l'ordre et notre satisfaction particulière vient enfin de se rapprocher de nous, ne peut qu'aider beaucoup aux progrès de l'art royal, à la réparation des torts qui se commettent contre nos principes, et à la réforme total des abus qui dégradent la maçonnerie. Long-tems dans le silence, nous avons été les admirateurs des sages travaux de cette loge, l'affection directe et la considération personnelle que nous ressentons tous pour son digne chef, enfant de la nôtre, l'estime qui est due en détail aux ouvriers qu'il a réunis, tout enfin dès le commencement a mérité de notre part des éloges et des égards, tout a excité dans nos cœurs cette noble émulation que produit toujours le bon exemple. Je voudrois, mes chers frères, que, comme moi, vous eussiez été témoins, au berceau, pour ainsi dire, de cet établissement, vous auriez vu s'élever les sacrés autels du grand architecte de l'univers, sur les débris de l'idole de Dagon, et vous admireriez encore davantage les heureux progrès de ce nouveau temple, où la vertu préside, où l'honnêteté habite, où l'humanité s'occupe sans cesse à faire des actions d'éclat. Le jour de la solennité présente reporte nécessairement mon imagination frappée à pareille époque, trois années arriére nous; j'ai vu avec douleur la confusion terrible de *Belba*, mot connu de beaucoup de frères, j'en ai frémi, j'en ai pleuré, mais du sein de la discorde, j'ai vu en même tems sortir avec triomphe le restaurateur des

mystères profanes ; j'ai eu la satisfaction d'y concourir , et par une heureuse médiation , j'ai réuni les suffrages sur celui qui devoit les décider.

D'après ce tableau , mes chers frères , que je n'esquisse que légèrement , et auquel la mémoire de plusieurs d'entre vous , ajouteroit aisément les touches et les coups de force qui m'échappent , concevez la gloire que mérite une loge , quand elle peut montrer des succès rapides à la suite de commencemens épineux ; c'est ainsi que tout bon mâçon se distingue , et les difficultés vaincues sont toujours la marque certaine de la légimité de ses travaux. Puissent les nôtres , mes vénérables frères , s'aligner toujours sur d'aussi beaux modèles ! marchons s'il se peut , d'un pas égal avec cette respectable loge , sans prétention , sans esprit de primatie ; tâchons de l'imiter à tous égards , établissons enfin , entr'elle et nous une lutte continuelle de bons procédés , d'honnêteté et de zèle. Le mien , mes frères , m'emporte peut-être au-delà des bornes ordinaires d'un discours , peu digne d'ailleurs de fatiguer long-tems vos attentions , je craindrois d'en abuser par une tautomie superflue , et je sens bien qu'il faut me réduire de la manière la plus concise , aux objets qui nous rassemblent aujourd'hui.

Le premier est celui des élections : à cet égard , mes frères , les règles et les principes doivent vous servir de guides , souvenez-vous de l'emblème du niveau et de la perpendiculaire , ces deux bijoux par leur à-plomb indiquent quelle doit être la rectitude de votre choix et de votre jugement. Ce n'est pas à celui que vous avez chargé d'interpréter vos symboles , et de faire observer vos reglemens , qu'il peut convenir de

les enfreindre , et je me garderai bien de me prévaloir du titre trop général de *maître à perpétuité* , qui est indéfiniment accordé dans les patentes de constitution : ma probité vous doit à ce sujet un développement , le voici :

Tous les maîtres de loges constituées , étant de droit membres de la *grande loge* , devant être convoqués en cette qualité , pour assister par eux ou leurs députés , au moins une fois par an , aux assemblées de ladite grande loge , celle-ci afin de parer aux inconvéniens de la foule des maîtres qui se seroient accrue dans Paris tous les ans , au moins tous les trois ans par les élections nouvelles de St-Jean , a pris le parti de constituer les maîtres à perpétuité , pour en diminuer le nombre au cas pose , mais en cherchant à se sauver une incommodité , le grand orient n'a certainement pas prétendu former un titre abusif qui dût gêner les mâçons sur la liberté des élections , des mutations et des suffrages.

Les principes ont toujours été avant les exceptions ; le principe ancien de l'ordre est que le jour de St-Jean soit destiné pour se choisir un maître ; s'en écarter , c'est faire une faute ; chercher à s'y soustraire , c'est abuser de la place et s'en montrer indigne : dût le scrutin ne servir qu'à prolonger les fonctions d'un officier quelconque , ce qui est aussi libre à la loge que la mutation de personne , relativement au bien de la chose , il faut toujours que ce scrutin se fasse dans la plus grande exactitude , d'autant plus que le procès-verbal qui en constate , doit être renvoyé à la très-respectable grande loge de France ; c'est une forme de procéder d'observance absolue ; j'en suis l'apôtre avec grand

plaisir , parce que j'en aurois infiniment à voir récompenser par le poste flatteur de maître de loge , les vertus , le zèle et la capacité de celui d'entre ses membres qu'elle daignera y préconiser , pour le sujet et pour la loge même , qui ne peut que gagner au changement. Quant à moi , mes chers frères , suffisamment satisfait d'avoir , par votre prorogation , présidé depuis quelques années à vos travaux ; je n'étends point au-delà mon ambition , et je la borne uniquement à l'assurance de pouvoir , en quittant le marteau , emporter votre amitié et votre bienveillance ; j'en ai déjà pour gage l'indulgence avec laquelle vous avez eu la charité de pallier les torts que j'ai pu avoir pendant le tems de mon administration. Recevez en ce jour les excuses sincères que je vous fais , mes chers frères , si par légèreté , par distraction , par oubli , ou peut-être par ignorance , j'ai eu le malheur de commettre quelque faute ; oubliez sur-tout si dans les remontrances , les représentations , que j'ai dû adresser à quelques-uns , dans les leçons que j'ai données à quelques-autres , dans les décisions sur les amendes , ou dans les peines prononcées , il a pu m'échapper la plus petite vivacité , le moindre ton d'aigreur. Soyez persuadé que mon cœur n'en est pas susceptible , et je désavoue comme parfaitement étranger à mon caractère , tout ce qui auroit pu me montrer envers vous , autre que votre égal , votre ami.

Et vous , jeunes plantes dont je m'enorgueillis , d'avoir été le premier cultivateur , vous tous enfin , mes frères , ceux à qui j'ai eu le plaisir de distribuer successivement et par degrés les connoissances de notre ordre , conser-

vez-en le précieux souvenir , il vous aidera à rappeler celui d'un maître qui vous chérit , qui vous honnore , et qui n'a jamais été jaloux de sa place , que parce qu'elle le mettoit à même , par l'acquisition de sujets aussi dignes que vous , de propager de plus en plus la gloire de l'art royal , et celle de la loge de . . . Fort des lumières et du secours des vénérables passe-maîtres qui en sont les oracles et les colonnes , je dois à leurs conseils tout le bien que j'ai pu faire.

Lorsque vous me destinâtes , mes freres , à l'avantage d'être votre chef , je sentis d'abord toute la difficulté de remplacer dignement ceux qui m'avoient devancés ; à l'expection de l'état civil , le moindre mérite d'un maître , qualités personnelles , prudence , sagacité , élocution , je ne trouvois en moi aucune de ces parties , que vous sembliez abandonner pour un peu de zèle ; mais plein de confiance en mes prédécesseurs , et m'étayant de leur présence , j'ai tranché. Vous avez pris du courage pour de la capacité , des phrases sans choix pour de l'éloquence , de la timidité pour de la prudence , peut-être quelquefois de l'exactitude pour de la rigueur : à mieux apprécier les choses , vous m'eussiez vu tout-à-fait vide de talent , mais plein d'un amour de vous plaire que je conserverai toujours.

La seconde branche des élections , mes freres , regarde les officiers de la loge ; les deux premiers après le maître sont les surveillans. Je ne dois point vous laisser ignorer qu'en Angleterre , centre de la maçonnerie , et dans les loges où l'on suit les pratiques et les usages de Londres , telles qu'en Hollande , en Russie , en Prusse , en Suède , en Danemarck , et dans presque toute

l'Allemagne, l'usage est que le maître nomme son premier et son second surveillant : ces deux officiers étant les principaux ressorts qui font mouvoir le mécanisme de la loge, dont tout l'ensemble roule sur eux et le maître, il paroît assez naturel que celui qui préside, devant connaître plus en détail le mérite d'un chacun, choisisse lui-même des sujets propres à le bien seconder ; mais à cet égard, comme en toute autre chose, je ne vous invite point à innover. L'organisation intérieure de chaque loge dépend souvent des lieux où elle est située : en France l'habitude est devenue une loi, et je sais que, particulièrement dans notre loge, depuis près de quarante ans, on a coutume de nommer les surveillans par la voie du scrutin. Une seule règle que je vous supplie de statuer invariablement pour l'avenir, à dater de ce jour, c'est que le second surveillant de l'année actuelle, passe de droit l'année ensuite et sans scrutin à la place du premier, à moins qu'il n'ait démérité de la loge, ce qui ne se présume jamais : par ce moyen l'on n'aura plus à élire chaque année qu'un second surveillant : c'est une précaution anglaise très-sage, qui peut avoir été ignorée en France, peut-être omise à défaut d'un assez grand nombre de sujets dans chaque loge, et que l'on ne peut guère observer lorsqu'une loge débute ou se relève ; mais elle est utile, et il en résulte le meilleur effet, parce qu'un ancien officier restant toujours en place, avec le nouveau que l'on y met, le service en est incomparablement plus exact, l'instruction plus correcte, et le maintien de l'ordre plus sûr.

Le troisième objet des élections est la charge

de trésorier : celui qui a la manutention de la caisse et des deniers de la loge , doit être un homme qui lui plaise et qu'elle se choisisse. Les mandats de maître et les quittances possibles à fournir , sont les pièces justificatives du compte qu'il doit à la fin de l'année aux seuls commissaires de la loge , pardevant le maître , lesquels commissaires nés sont un ou plusieurs passe-maîtres s'ils y consentent , les surveillans , l'orateur , le secrétaire et le frere le plus ancien de chaque grade , autant que cela se peut. Le visa des commissaires doit être présenté en loge pour l'apurement desdits comptes au jour de St-Jean : les autres freres de la loge , qui chacun à leur tour , en avançant en grade et en office , deviendront commissaires , ne peuvent exiger d'autres détails , la raison est bien simple. Les comptes contiennent presque toujours plusieurs emplois et articles déboursés faits pour la loge de grades supérieurs , et il est impossible que l'on en fasse passer la spécification devant ceux qui ne les ont point encore. Par une suite de cette raison , pour être en règle dans une loge , le choix des grands officiers qui mène au commissariat , ne peut tomber que sur des freres qui aient déjà tous les grades que l'on confère dans cette loge. J'ajouterai , mes freres , une observation essentielle dans vos élections , qu'elles ne peuvent jamais regarder que des freres libres de leurs tems , de leurs volontés , et domiciliés fixément dans le lieu de la loge , pour qu'il n'y ait point de fréquentes lacunes aux fonctions , attendu que les substituts que le maître nomme à son gré pour chaque emploi , ne sont sensés devoir remplacer que pour absence momentanée , cas

de maladie, affaires survenantes, ou autres empêchemens accidentels.

La place de secrétaire peut et devrait même être inamovible sauf malversation, cas inouï parmi des freres : quoique cet emploi soit flatteur et même agréable pour l'esprit, le travail, pour être bien fait ; en est trop onéreux pour que le poste soit beaucoup brigué, ni qu'il inspire à personne l'envie de faire intervertir la règle que l'on suit communément à cet égard.

L'orateur est à la nomination du maître, c'est un grand office que les loges ont de tout tems laissé à sa disposition, afin qu'il puisse, aussitôt qu'il est promu, faire le premier acte d'autorité gracieuse en faveur d'un sujet qu'il en juge capable, sauf à lui, comme l'emploi demande de l'application et du détail, à le diviser, et occuper à-la-fois deux personnes, l'une comme orateur de la loge, l'autre comme orateur des grades supérieurs.

Tous les autres offices passent au scrutin de la loge, tels sont les deux Starts, les deux infirmiers, le préparateur, le frere terrible, le tailleur ou dessinateur, les architectes, les experts, l'économe, appelé en quelques loges maître d'hôtel, en Angleterre, dépensier, chargé du détail des banquets et de toutes les emplettes pour décoration ou autres que le maître juge convenables, nécessaires, à charge par ce frere détailleur de fournir au trésorier qui délivre l'argent sur mandat du maître, les quittances de ses déboursés au moins pour les gros articles, sur lesquels il peut s'en procurer.

Tel est, mes freres, le plan uni et vrai du procédé qu'une loge doit suivre dans ses élec-

tions ; point de brigue , point de cabale , ces manœuvres sont le lot du profane ; les mâçons , en décorant leur nom de l'épithète de *francs* , annoncent que dans tous les cas ils sont voués à la vérité , et que la sincérité et la droiture doivent être leurs premières vertus. Il ne me reste plus qu'à joindre mes suffrages aux vôtres , pour couronner ceux que vous aviez désignés , j'applaudis d'avance à votre choix. Que l'ordre règne dans la manière de voter ; que chacun , seul et sans témoins , aille librement au bureau du scrutin , déposer dans la boîte le jugement équitable qu'il prononcera sans doute , s'il se souvient de ses devoirs , et sonde son propre cœur ; le nouveau maître et ses officiers feront ensuite les différentes réceptions que la loge sait devoir nous occuper en ce jour ; dans un instant ma mission va être tout-à-fait remplie : puissé-je la terminer par des témoignages éclatans de mon attachement pour l'art royal , et de l'affection vraiment fraternelle que j'ai pour tous les frères qui composent cette respectable loge , auxquels je souhaite joie , salut et prospérité.

N. B. Ce discours eut l'effet qu'aura toujours le langage de l'honnêteté , il dissipa quelques petites factions , fit régner l'harmonie ; et le maître , dont l'âme étoit assez pure , assez naïve pour annoncer la vérité sans fanatisme et sans faiblesse , fut unanimement jugé digne d'en rester l'interprète : la loge le continua.

*Discours prononcé à la solennité de la
St-Louis , et pour la réception de M.
le compte de *** , qui se fit le même
jour.*

MON FRÈRE ,

C'EST le titre que l'ordre m'autorise à vous donner aujourd'hui , c'est le fruit de vos recherches , le prix de vos travaux , le symbole de nos liens , la tendre expression de nos sentimens , et vous concevez que je suis trop flatté de l'employer vis-à-vis de quelqu'un tel que vous , pour ne pas me hâter d'en faire usage : c'est au tems et à vos progrès dans la maçonnerie , à vous en développer toutes les prérogatives , c'est à nous à vous en faire éprouver les douceurs , c'est à votre cœur à réaliser les espérances qu'il nous donne , et je serai sa caution. Il est des cas où , sans amour-propre , on peut juger d'après soi ; la noblesse du sang n'est point un présent inutile , celui qui coule dans vos veines , naturellement consacré pour l'honneur , est le plus beau gage , le garant le plus solide de vos promesses. Instruit par une raisonnable éducation à vaincre les préjugés , guidé par un mentor éclairé , dans les routes de la sagesse , accoutumé à marcher sur les traces de votre chef , aussi rapidement dans celles-ci , que dans les sentiers de la gloire , je ne m'étonne pas que vous vous soyez avancé d'un pas ferme vers le sanctuaire des mâçons : puisse-je , au berceau de l'art royal où vous êtes

encore, imprimer assez fortement dans votre ame, les vérités essentielles de l'ordre, pour vous faire applaudir de les avoir cherchées, vous faire désirer de les connoître toujours mieux, de les approfondir davantage, d'en scruter les maximes et les préceptes, d'en chérir les lois et les pratiquer sans relâche dans toutes les circonstances de votre vie ; oisives ou glorieuses, vous ne connoîtrez jamais que ces dernières.

Si l'orgueil pouvoit avoir quelque prise sur un mçon, peut-être en vous initiant, mon cher frère, en vous instruisant autant que votre grade me permet de le faire, peut-être aurois-je succombé au piège de ce sentiment ; j'y en substitue un plus vrai, plus digne de vous et de moi, c'est celui de la joie que toute la loge éprouve en admettant un sujet aussi digne que vous.

J'aperçois que ces rayons vous occupent ; qu'ils excitent votre curiosité ; il est juste, après vous avoir soumis à nos usages ; de vous expliquer nos emblèmes : mais avant je vous dois la partie historique de notre origine, telle que je puis la communiquer en ce jour, c'est celle de notre établissement en Europe, selon que la tradition fidèle et non interrompue nous l'a transmise de bouche en bouche.

Au tems des premières croisades, plusieurs héros chrétiens s'étant ligués sous la conduite du pieux prince qui les conduisoit pour conquérir sur les sarrasins, la Palestine et les lieux saints, formèrent une association sous le nom de mçons libres, par relation avec ces ouvriers habiles qui avoient construit le temple de Jérusalem, et dont ils devenoient en quelque sorte les imitateurs dans le projet de sa restauration, but

apparent de tous les croisés. Si je parlois simplement à votre esprit, mon cher frère, je pourrois, en suivant la carrière équivoque des recherches historiques, charger de l'étalage d'une froide érudition, l'origine antique et primitive de la maçonnerie; j'essairois d'opposer aux fables que le vulgaire débite à cette occasion, d'heureuses antithèses, dont le sens obscur et difficile se perdrait dans la nuit des tems; mais je parle à votre cœur, mon cher frère: la vérité sans nuage peut seul le toucher; c'est elle que je vous présente.

La guerre sainte a donné l'être à la société des francs-maçons, une source aussi pieuse n'a dû produire que l'amour général de la vertu; elle nous anime, et c'est son temple que nous érigeons aujourd'hui dans nos cœurs. La description imparfaite de celui que le plus sage des rois éleva dans la cité sainte, au suprême architecte de l'univers, et dont l'ordre adopte l'esquisse et les symboles, ne fournit que d'ingénieuses allégories qui nous font goûter la plus saine morale, et nous invitent à la pratiquer. En conservant des mâçons croisés, les rites, les mots, les cérémonies et les initiations mystiques, dont ils étoient convenus entr'eux pour se distinguer en pays ennemis, nous avons rendu leurs usages plus propres à nos mœurs, peut-être même plus utiles à l'humanité.

Vous n'ignorez pas, mes frères, que le succès des croisades fut infiniment inférieur à l'espoir de ceux qui les avoient entrepris: la dispersion générale entraîna celle de la société des mâçons; plusieurs, attachés par préférence et par état à certains chefs de croisés, les suivirent à leur re-

tour en Europe. Je pourrois singulièrement vous en citer un nombre qui passèrent en Angleterre à la suite de Richard cœur de lion ; sous le règne duquel ils eurent le privilège de continuer leurs mystérieuses assemblées, et jouirent des prérogatives les plus éminentes, ainsi qu'en font foi les chartres des parlemens. De là, diverses familles qui depuis se sont établies en différentes parties de l'Europe, ont promulgué les principes de l'art royal, et c'est par ce canal qu'il est parvenu en France, sans altération, dans toute sa pureté, tel enfin que j'ai l'avantage de vous le développer aujourd'hui.

Je passe légèrement sur toutes les révolutions que l'ordre a éprouvées ; il suffit, qu'égal dans son objet, un dans son mode, invariable dans ses formes, je puisse lui communiquer ses maximes et ses lois, telles qu'elles étoient dans leur origine. L'amour de l'humanité en général, le desir des secours réciproques, la convenance des humeurs ; la conformité des opinions, le rapport des besoins et de moyens, fut de tout tems le premier lien des hommes, et j'ose vous assurer que personne ne les a mieux connus que les francs-maçons. De là, cette théorie habituelle des vertus qui les caractérisent, spéculation vîde pour le vulgaire, habitude généreuse et constante pour nous ; de là, sur-tout, cette égalité si parfaitement établie, qui nous met tous au même niveau, qui dissipe le prestige des rangs, qui détruit les jeux du hasard, et qui nous ramène sans dégoût et sans difficulté à la simple qualité d'homme, la seule précieuse, et souvent trop négligée. Tout autre à ma place commettrait peut-être une imprudence, en in-

sistant si fortement sur cette égalité qui nous honore et nous distingue ; le langage de la vérité peut paroître suspect, quand celui qui le tient semble avoir intérêt de la faire valoir : je ne puis en être soupçonné ; fait pour savoir apprécier ce que vaut le plus ou moins de naissance, vous devez m'en croire, lorsque, oubliant moi-même ces prétentions frivoles, je vous invite à l'égalité précieuse, ciment solide de notre union, et base inébranlable de tout l'édifice. N'appréhendez jamais que hors du cercle des loges, un mâçon quelconque cherche à s'en prévaloir ; son talent est sur-tout de savoir distinguer les mérites réels et celui de convention ; son usage est de les honorer, et jamais un bon frère ne s'en écarte.

Un bon *frère*... Concevez, de grace, toute l'étendue de ce mot ; il peint à-la-fois la patriote, le sujet fidele, le citoyen honnête, l'ami zélé, l'homme religieux. Des vertus aussi douces, qui doivent nous être aussi familières, vous rapprochoient nécessairement, mon frère, de la société ou l'en sache réduire en action des principes qui, chez le reste du monde, ne sont qu'un récit froids et des axiomes stériles.

Tel est, mon frère, l'abrégé de notre morale, tout concourt à son maintien, tout chez vous y est analogue ; vous en jugerez aisément à l'explication des emblèmes qui sont sous vos yeux. (Le maître fit vraisemblablement ici l'explication du tableau.) Vous ai-je tenu parole ; mon frère ? et d'après cette légère analyse, ne trouvez-vous pas que le siècle de la maçonnerie seroit en effet l'âge d'or, si tous les hommes pouvoient y participer ? mais telle est la fatalité, que

L'usage des meilleures choses, rendu trop commun et trop général, en dégrade l'essence, en atténue la valeur ; renfermés dans les bornes étroites d'un nombre choisi, le dépôt des mâçons s'est conservé jusqu'à nous, à l'ombre du secret et du mystère : dans des tems plus heureux nos frères en ont senti la nécessité, puisqu'ainsi que je vous l'ai dit, lors des croisades, ils formèrent une espèce de corps à part, et déguisèrent soigneusement leur institut sous des surfaces symboliques. Je regrette sincèrement d'être obligé de proportionner le développement de nos usages au volume de connoissances qu'il m'est permis de vous départir en ce jour : sans cela ; mon frère, parcourant avec vous toute l'histoire de la guerre sainte, vous connoîtriez bientôt tous nos progrès, et passant successivement d'une croisade à l'autre, je me garderois bien d'omettre celle où le plus saint héros de la France, un de ses plus dignes monarques, se montra notre plus ardent protecteur. Aux traits qui m'échappent, vous avez déjà, sans doute, deviné le nom de *St-Louis*. Qu'il est flatteur pour nous de pouvoir, en célébrant aujourd'hui la mémoire révéree, sainte et glorieuse de ce pieux souverain, solenniser en même-tems l'auguste nom de père des français ! Des rapports heureux, une parité sensible de vertus, d'héroïsme, de piété, m'engageroient involontairement aux détails du parallèle, si les bornes de ce discours pouvoient le permettre. Comme français, mon amour est juste ; comme citoyen, mon dévouement est parfait ; comme mâçon, je double ce sentiment et l'éprouve avec plus d'activité ; vous le partagez tous, mes frères,

j'en suis sûr, et cette respectable loge, dont depuis long-tems je connois la façon de penser, n'a de vrai patron que son roi. Je la trouve bien heureuse d'avoir à ce moment pour témoins de sa joie, des sujets distingués, dont le mérite reconnu du prince est marqué par les rangs qu'ils occupent, et par des emplois qu'ils honorent. Rien n'eût manqué sans doute à notre satisfaction, si celui qui, dans cette province, représente si dignement ce monarque, et qui joint aux plus belles qualités civiles, celle éminente d'être maître, avoit pu assister à nos fêtes, sa présence les eût embellies, j'aurois particulièrement désiré qu'il pût unir son suffrage aux acclamations que la loge prononcera toujours avec transport au nom de Louis le bien aimé : *vivat, vivat, vivat.*

N. B. Ce discours eût été déplacé dans la bouche d'un homme sans naissance, vis-à-vis d'un homme qui en avoit; il est à présumer que le maître et le récipiendaire étoient à peu près but à but à cet égard. Cette manière délicate de prêcher l'égalité, ne persuaderoit pas absolument que ce fut une chose si merveilleuse, on y perdrait trop : la finesse du tact, et la noblesse des idées ne va guère qu'avec celle du sang et de l'éducation : il regne, au surplus, dans ce discours, un ton de bonne foi qui fait honneur au maître, c'est un homme de probité qui n'amuse point le candidat par des fables; il lui dit tout d'un coup l'origine probable, et sur le but possible il leve adroitement le coin du rideau.

Discours prononcé à la réception de plusieurs apprentifs.

MES FRÈRES,

Il m'est très flatteur de pouvoir vous donner ce titre, et je serai charmé de vous développer avec le tems toutes les glorieuses prérogatives qui y sont attachées. Admis par votre propre desir, et par un suffrage que vos qualités personnelles vous assuroient, dans notre respectable société, après avoir bravé les préjugés du siècle, les opinions du profane, après avoir franchi par une constance décidée, les différentes épreuves qui vous ont conduits dans le sanctuaire auguste de la maçonnerie, il est juste enfin que je vous fasse part de la lumière que vous avez cherchée avec tant de soin, et que non content d'avoir frappé vos yeux par le vif éclat de ses rayons, j'échauffe votre cœur, je l'anime, j'éclaire votre âme et votre esprit, en vous dévoilant les mystères de nos loges, en vous faisant connoître l'objet véritable des travaux, le but essentiel de notre association, les règles de notre conduite, et les principes de notre morale. Tout ce que nous faisons est relatif à la vertu, c'est son temple que nous bâtissons, et les instrumens simples et grossiers dont nous faisons usage, ne sont que des symboles de l'architecture spirituelle qui nous occupe. Vous verrez, mes frères, en avançant dans les grades de l'ordre, que votre zèle vous méritera sans

doute , combien l'allégorie en est ingénieusement soutenue : ie ne puis , quant à présent , vous développer de nos secrets , que ceux auxquels l'état d'apprentif vous permet d'être initiés : je ne vous tracerai point la partie historique de notre origine ; consultez les livres saints , vous en trouverez l'époque à celle de cette superbe bâtisse , qui consacra par la sagesse du plus grand des rois , un monument magnifique à la gloire et au culte de l'Eternel. Par cette légère ébauche vous consevez aisément , mes frères , quelle fut la noblesse et l'objet de notre association primitive : le même esprit nous anime toujours , et quoique resserrés aujourd'hui dans les bornes étroites d'un travail purement spéculatif , nous usons encore des mêmes moyens , des mêmes mots , des mêmes cérémonies. C'est ici le moment de vous expliquer celles de votre réception. . . .

Cette courte explication , mes frères , dissipe le prestige qui a pu vous préoccuper avant de nous connoître : vous voilà enfin à la portée de nous rendre justice , nous ne nous en imposons ni sur nos principes , ni sur nos sentimens : réunis pour le même but , remplis du même zèle , nous sommes tous frères , et nous en faisons gloire ; ouvrages pareils d'une même providence , nous sommes tous égaux ; la naissance , les rangs et la fortune ne nous sortent point de ce juste niveau , qui devrait , à ce que je crois , réduire tous les hommes à leur valeur intrinsèque : la vertu seule et les talens nous distinguent plus ou moins , et la basse jalousie n'occupe jamais chez nous la place de la noble émulation. Enfin , nous sommes des hommes

droits, simples, fidèles, vrais, modestes dans nos plaisirs, décens dans nos mœurs, essentiels dans notre amitié, fermes dans nos engagements, soumis à nos règles, exacts à nos devoirs, sincères dans nos promesses. Je vous peins d'un seul trait, mes frères, nos obligations et nos qualités : il ne vous sera pas difficile de vous accoutumer aux unes, puisque je serois caution que vous possédez déjà les autres. Mais sur-tout, mes frères, n'avilissons pas nos mystères, en les communiquant aux profanes ; des vertus que nous devons pratiquer austèrement, aucune n'est plus nécessaire que la discrétion ; les meilleures choses cessent de l'être en devenant trop communes, et les hommes ordinaires dont le cœur est blasé, n'y gagnent rien ; je ne puis trop vous inviter au secret, mes frères nouveaux reçus, et je crois qu'il suffit de rappeler ces beaux vers d'un de nos modernes :

La chute bien souvent des plus puissans états,
Ne vient que d'un secret que l'on ne garde pas.

N. B. Le fanatisme et la présomption semblent avoir composé cette harangue : il est plus honnête de montrer à un candidat les franc-maçons tels qu'ils devroient être, que de les éloger si fort sur ce qu'ils sont, quand ce n'est pas chose tout-à-fait prouvée. Un grand orateur dit un jour, et ce n'est pas le plus mauvais endroit de son discours, d'autant que la pensée étoit vive : » Nous ne venons point en loge » pour nous remercier de ce que nous sommes » vertueux, mais pour nous exciter à le devenir encore davantage ».

Discours prononcé à un travail d'apprentif.

MES FRÈRES,

Le bandeau de l'erreur est donc enfin tombé, un jour nouveau vient de luire pour vous : la participation à nos mystères que votre constance vous a mérité, dissipe absolument les préjugés ; les fausses opinions que l'ignorant vulgaire nous avoit inspirées peut-être, et que peut-être aussi vous aviez adoptées faute de nous connoître. Vous ne voyez plus dans notre société cet assemblage monstrueux d'hommes impies, voluptueux, intrigans ou rebelles, titres odieux que les profanes nous donnent communément, et dont les inductions, si la perversité réussissoit à les accréditer, seroient encore plus funestes pour nous en ce pays que dans tout autre ; tandis que notre ordre au contraire ne respire que la vertu, ne connoît que ses maximes, ne nous prescrit que ces préceptes, ne cherche qu'à la faire germer dans nos cœurs. Vous serez aisément convaincus de cette vérité, mon cher frère, en suivant la maçonnerie dans tous ses points, vous verrez qu'elle est relative à cet objet.

Le premier de nos devoirs est l'hommage légitime de respect, le juste tribut de reconnaissance que l'homme ne peut refuser à l'Etre suprême.

La seconde de nos obligations, est l'attachement inviolable au souverain, le zèle et l'amour que tout sujet doit à son légitime maître.

Notre troisième règle, enfin, nous astreint aux devoirs réciproques de la société. Voilà, si je puis me servir de cette expression, les trois colonnes fondamentales de notre union. Il en résulte les plus heureuses conséquences pour le bon ordre, et cette harmonie générale sans laquelle aucune société ne peut se soutenir. De là cette défense expresse d'élever jamais en loge aucune question sur la religion, d'agiter les matières de politique, ou d'égayer la conversation aux dépens du prochain : ces sortes de propos occasionnent toujours de l'aigreur, et finissent par laisser souvent dans l'âme de celui qui succombe à la dispute, de l'animosité contre son vainqueur.

N' imaginez pas, que pour cela nos conversations en soient plus stériles, ou moins amusantes : la liberté qui nous caractérise, la liberté, vrai attribut d'un franc-mâçon, aime, devise, objet de notre société, préside à nos assemblées ; elle assaisonne notre joie, embellit nos mystères ; elle est la source de nos plaisirs : mais toujours honnête, toujours décente, toujours modérée, elle ne nous permet que cette volupté sage, qui sans excès, sait jouir des biens dont nos sens aiment le délicat usage, et le remords, enfant de la débauche, n'empoisonne jamais nos amusemens.

Croiriez-vous, mes frères, qu'une morale aussi sévère en apparence, si flatteuse en effet, pût mériter la censure, le blâme, je dirois presque le mépris d'un tas d'aveugles, c'est le mot, qui la condamne sans la connoître ? Que ne pouvons-nous, pour le bien de l'humanité, communiquer à tous les mortels nos leçons et

nos aimables pratiques ! mais par un sort bizarre de l'esprit humain , les bonnes choses dégènerent presque toujours en se généralisant. Peu de cœurs sont assez droits , peu d'esprits assez justes , peu d'âmes assez épurées , pour goûter le prix de nos mystères , et s'accoutumer à nos travaux. Réduits , crainte de profanation , à les couvrir toujours d'un voile et d'un secret impénétrables , nous sommes exposés à des soupçons qui nous avilissent • et qu'importe , après tout , l'opinion de ceux qui nous sont étrangers ! Jaloux seulement de l'estime de nos frères , contentons-nous de forcer le public à nous respecter par des actes extérieurs de vertus qui le fassent rougir de ne pouvoir nous imiter. La maçonnerie elle-même nous en indique les moyens , puisque son principal motif est l'exercice continu d'une charité tendre et généreuse. Nous ne devons pas borner à nos frères seuls , ce précieux sentiment ; qu'il s'étende jusqu'à ceux mêmes qui nous oppriment et qui nous décrient : c'est toujours par les bienfaits que l'on ramène les injustes , ou que l'on confond les ingrats. D'ailleurs , mes frères , il ne faut pas perdre de vue que les hommes pétris du même limon , sont tous égaux : notre science développe plus particulièrement cet axiome raisonnable ; il est général , et les corollaires qui en résultent , s'appliquent même hors de la loge au soulagement du prochain. Les faveurs de la fortune , les présens du hasard , les distinctions du sort , n'altèrent pas le niveau qui subsiste parmi nous ; et remarquez , je vous prie , cette sagesse singulière de notre institution , qui en nous réduisant tous à un taux égal , ne permet de nous faire valoir

que par plus de vertus, ou de mérite réel. De là cette émulation sans jalousie, honneurs que l'on n'envie point, grades que l'on s'efforce de mériter, prérogatives qui n'excitent jamais qu'un desir d'imitation. Que nous sommes heureux, mes frères, d'être assez éclairés pour connoître les routes qui mènent à ces précieux avantages ! Que nous sommes heureux d'être les ouvriers d'un temple spirituel que nos cœurs s'efforcent d'élever à la vertu, allégorie du chef-d'œuvre que le roi le plus sage fit ériger à l'Éternel ! A son exemple, entreprenons avec courage, exécutons avec sagesse, embellissons nos ouvrages ; mais sur-tout point de médiocrité : un mâçon ne doit rien vouloir d'imparfait.

Dérobons aux profanes nos moyens, nos méthodes, nos lois ; qu'un secret profond les cache à son cœur dépravé ; c'est ce que je ne puis trop vous recommander. Il faut être discret jusqu'au fanatisme ; vous ne devez même pas dire où s'est tenu la loge, ni nommer ceux qui y ont assisté : souvenez-vous toujours de vos engagements ; soyez zélés, soumis, discrets, fidèles, vous serez bons mâçons, et nous nous applaudirons de vous avoir admis parmi nous, si votre conduite soutenue vous en rend aussi dignes que vous paroissez l'annoncer.

N. B. Ceci m'a bien l'air d'un ouvrage de pièces de rapport ; c'est peut-être un bien : les tableaux mosaïques durent plus que les autres. Le travail de celui qui réchauffe de vieilles idées, ressemble assez à celui d'un manoeuvre qui crépît un vieux mur ; mais comment ne se pas répéter sur des images qui ne doivent pas essentiellement varier davantage que les mots, les attouchemens et les signes ? 3..

*Discours de réception pour un homme de
qualité. Loge d'apprentif.*

MON CHER FRÈRE,

Puissiez-vous sentir aussi vivement que moi tout le prix de ce titre flatteur, que l'ordre vous accorde en ce jour, comme la première récompense de la ferveur et de la résolution avec laquelle vous avez cherché de l'obtenir : j'espère en vous montrant les prérogatives, vous convaincre qu'il n'est point chez nous un mot frivole; vous faire goûter nos maximes et nos préceptes, et vous prouver d'une manière invincible que la maçonnerie, dont le but est de faire des hommes vertueux, a su, à un objet si noble, assortir ingénieusement jusqu'aux cérémonies mêmes de votre réception, dont le sens vous sera expliqué.

A la théorie des sentimens agréables, dont le monde le plus poli n'est souvent qu'une école imparfaite, vous verrez, mon frère, que nous savons allier la pratique des vertus les plus douces, orner les liens de la société des guirlandes du plaisir, semer les fleurs sur les sentiers de la sagesse, remettre l'homme dans la sphère, et savoir sans l'avilir le ramener aux simples prétentions de la nature, en écartant toutes les nuances que le hasard et le caprice des conventions voudroient faire passer pour des droits: on annoblit son être en lui faisant connaître sa valeur essentielle, c'est le secret de la

mâconnerie, c'est le triomphe de l'ordre, c'est celui de l'humanité. L'égalité établie entre nous, ce niveau équitable qui place l'homme de cour à côté du simple citoyen, le général sur la même ligne que le patriote ignoré, le magistrat d'un ordre supérieur sans aucune distinction près du modeste cultivateur ou de l'artisan honnête, les rend membres d'un même corps ; unis pour le même but, occupés du même objet, ils sont assujettis aux mêmes règles, le mérite seul peut introduire ou autoriser des différences. Ne pensez pas, mon cher frère ; que nous ignorions les égards qu'un sang illustre détermine en général dans la société, ou que rebelles aux usages reçus, les mâçons ne s'écartent jamais de la légitime portion de déférence due à ceux qui, comme vous, portent un nom respectable et respecté : plus ils sembleront en oublier le prestige, plus nous affecterons de nous en souvenir. Les honneurs que nous rendons à nos frères nous relient, c'est un reflet qui nous fait valoir, nous gagnons à leur éclat, et il est sans exemple que hors de la loge, un mâçon abusant du ton familier qui règne dans nos assemblées, ait perdu de vue ce qu'il se doit à lui-même dans la personne des autres. La partie de notre histoire que je puis vous communiquer à-présent, vous prouvera cette vérité ; vous y verrez par là la vénération que l'ordre a pour les personnages illustres qui sont consacrés dans ses fastes, que nous savons apprécier ce qui mérite de l'être, et vous conviendrez peut-être avec moi, que le nom du premier baron chrétien, dont le vôtre perpétuera la gloire, n'est pas déplacé dans la liste brillante de ceux dont les croisades

font mention. C'est à cette époque précise qu'il faut fixer celle de notre établissement en Europe.

Que le vulgaire, fécond en idées fabuleuses, prête à la maçonnerie une source différente, il lui convient de se tromper sur ce que nous sommes : que quelques auteurs mâçons amis des surfaces et de tout ce qui porte l'empreinte du prodige et du mystérieux, ait appuyé ces allégories par des recherches prises d'antithèses obscures, de chroniques équivoques, dont les rapports guindés par des allégations bazarres, ont pu éblouir des esprits peu soucieux de la vérité, c'est l'effet du fanatisme, malheureusement il est de tous les états ; mais vous, mon frère, vous, dont le cœur et l'esprit ne sont certainement destinés qu'aux choses vraiment raisonnables, j'ai dû vous présenter sans nuage le tableau sincère de notre origine ; j'aurois pu comme un autre le perdre dans une antiquité reculée ; mais l'ordre n'en seroit pas plus respectable qu'il l'est en effet ; il suffit de savoir que jusqu'à ce jour il s'est maintenu malgré les attaques du profane, à l'abri du titre auguste de la fraternité, qui nous retraçant sans cesse nos obligations, ne nous a pas permis de nous en écarter. Semblables au faisceau d'Esopé, c'est notre union, l'harmonie, le concert qui nous ont soutenus ; le secret inviolablement prescrit, solennellement promis, invinciblement gardé, a conservé nos pratiques dans leur pureté. Amis de la vertu, toujours appliqués à la faire fleurir parmi nous, elle occupe nos loisirs, comble nos vœux et fait tout notre bien. L'allégorie de nos usages prend sa source dans la nécessité des précautions, et le danger d'avi-

lir, en communiquant à la foule, des maximes
 qui ne sont précieuses que pour le petit nombre
 d'hommes choisis, que leur cœur réellement
 honnête, rend capables de les bien goûter. Nos
 crayons n'offriroient à l'homme ordinaire qu'un
 spectacle fade, une surface minutieuse, ils sont
 pour nous des objets continuels de méditations
 profondes, de combinaisons savantes, de leçons
 sages, d'exemples puissantes qui, par des
 images et des symboles, amalgament, pour
 ainsi dire, notre ame et notre esprit avec les
 préceptes de la plus saine morale. Ce seroit
 presque ici le moment de vous les expliquer
 tous, mais je ne dois point anticiper, je ne dois
 point vous ôter le plaisir successif de parvenir
 par les différens grades de l'ordre aux connois-
 sances sublimes des mystères qu'il vous réserve,
 et je n'ai garde de me priver moi-même de la
 satisfaction de vous les départir par degrés, si
 votre séjour dans cette ville vous met à portée
 de les recevoir dans cette respectable loge, qui
 ne sera pas moins empressée de vous les accorder,
 que vous de les mériter par l'exactitude à nos
 travaux, votre zèle pour nos pratiques, et l'exer-
 cice sensible des vertus dont je vous ai fait
 l'apologie, et que j'irois rechercher dans votre
 propre cœur, si le germe en étoit perdu, tant
 je suis persuadé qu'elles y sont naturelles et ana-
 logues. La place que j'occupe par le suffrage et
 l'indulgence de tous mes frères, me vaut au-
 jourd'hui le plaisir, en vous initiant, d'acquérir
 un sujet distingué à l'ordre, un relief à la loge,
 un protecteur aux mâçons, un frère qui les hon-
 nore, un ami qui leur en donnera des marques :
 jaloux de ce dernier titre, qui contient en soi

l'expression complète des sentimens que nous desirons , je chercherai toujours à le mériter de votre part.

N. B. Il est permis de donner des leçons , et tout homme en est susceptible , lorsqu'elles sont amenées avec art , et touchées avec une sorte de délicatesse qui décele autant la noblesse de celui qui parle , que celle de celui que l'on instruit. Si la flatterie est supportable c'est sans doute dans le cas où elle semble destinée à faire goûter des maximes et des vérités utiles.

*Discours pour travail d'apprentif , à la
réception d'un homme du commun.*

M O N C H E R F R È R E ,

Trois mots que le hasard n'a point assemblés, mais qu'une juste combinaison a réunis depuis l'existence de l'ordre , pour exprimer le sentiment qui nous anime , font aujourd'hui le titre dont la société vous honnore , et dont elle récompense la soumission et la constance que vous avez fait paroître ; vous êtes à nous , vous nous devenez cher , nous vous regardons comme notre frère , efforcez-vous d'apprécier tous les avantages qui résultent du lien que vous venez de contracter , et dont les agrémens et la douceur dépendront toujours de votre conduite et de vos bonnes qualités. Avant votre initiation l'on vous a prévenu

que la maçonnerie n'exigeoit et ne proposoit rien de contraire à la religion , à la fidélité que l'on doit au prince , à l'état , aux bonnes mœurs ; les termes de l'engagement ont dû vous en convaincre ; mais n'oubliez jamais , mon frère , qu'il est indissoluble , que la mort seule peut le rompre , et que l'ordre vous prescrit une obéissance parfaite , une fidélité inviolable , une discrétion à toute épreuve. Vous êtes à nous , c'est-à-dire qu'après avoir rempli les obligations de l'état dans lequel la providence vous a placé , le premier devoir d'un bon maçon , vous vous devez tout entier à la société dont vous voilà membre ; que vos talens lui sont acquis , et font partie dès ce moment même , du fonds public et commun sur lequel elle asseoit le succès de ses travaux , et vous lui serez cher à proportion des efforts que vous ferez pour la seconder. Les ouvrages auxquels elle s'occupe n'ont rien de difficile , les symboles du temple de Salomon auxquels remonte l'origine de l'ordre , ne sont que l'image du temple de la vertu que nous cherchons à élever dans nos cœurs ; nous espérons trouver dans le vôtre des matériaux propres à construire ce sublime édifice , dont la base est l'honnêteté et l'amour du bien , dont les colonnes principales sont la charité et l'amitié. Vous avez acquis un droit incontestable à ce double sentiment , que nous ne négligeons jamais de mettre en pratique : c'est la devise essentielle des frères , ce nom précieux vous rapproche de nous , il comble tous les vides qui nous séparoient , et rétablit l'égalité , le premier vœu de la nature : nous y déférons sans gêne et sans regret , mais sans nous avilir ; soyez-en flatté , mon frère ; mais

sans en concevoir aucun orgueil ; plus des hommes supérieurs oublierons la distance , plus il vous convient de vous en souvenir , si vous voulez en effet qu'elle soit effacée , un des motifs qui vous a conduit ici , pouvoit bien être le désir de vous lier avec des gens auxquels sans cela peut-être vous seriez resté inconnu ; cette envie est louable , et vous ne serez point trompé , ni sur la protection que cela peut vous valoir , ni sur les secours que vous êtes fondé d'en attendre , ni sur le ton d'aménité , dont ils useront avec vous , si de votre côté , fidèle au caractère que vous annoncez . et qui en général est celui de l'honnêteté et des bonnes mœurs , vous ne vous écartez jamais de nos préceptes. Un vain désir de curiosité nous a souvent amené bien des rêveries , l'espoir de rencontrer des choses surnaturelles ou merveilleuses , est l'aiguillon d'un esprit faux et inconséquent ; mais la jouissance des précieux avantages qui suivent la pratique de la vertu , l'exercice constant des droits de l'humanité , et le maintien de ses privilèges , voilà le trésor des sages , celui d'une ame droite , le moyen qui nous rapproche et ce que nous vous promettons. La charité est notre appanage , mais nous en modérons le zèle , et distinguant avec justesse les besoins dont la fortune a seul le tort , d'avec ceux auxquels la fainéantise , l'indolence ou l'inconduite exposent , notre bourse est ouverte aux premiers , notre cœur est sourd aux cris indécens de l'autre , parce qu'un acte vertueux ne peut jamais autoriser un vice , ou le récompenser. Admis à nos travaux , mon cher frère , vous goûterez le noble sérieux de la morale qui nous occupe , l'explication de nos signes , de nos mots ,

de nos figures, des cérémonies même de votre réception, tout y répond par-tout vous verrez la vertu, son temple, le culte que nous lui rendons. Admis à nos plaisirs, à nos jeux, à nos banquets, vous la verrez encore présider à ces petites fêtes, où la modération, la tempérance et l'honnêteté savent, sans rien refuser aux besoins de la nature, aux choses même qui flattent le goût, défendre les excès qui avilissent l'homme, dégradent la raison et font rougir la décence. Le profane, c'est ainsi que nous appelons quiconque n'est pas mâçon, peut bien suivre le torrent impétueux des passions qui l'entraînent, il n'a pas les mêmes freins que nous, et c'est en quoi notre société donne tacitement au public des leçons utiles qui n'ont jamais l'air du pédantisme, et qui ne consistent que dans le mérite du bon exemple. Nous sommes discrets sur nos usages, mais la conduite extérieure des mâçons doit toujours décéler leurs principes, c'est un amour-propre perinois quant au régime essentiel de l'ordre, vous apprendrez bientôt à le connoître; il consiste sur-tout en une entière subordination aux chefs dans l'ordre, à ceux que des grades supérieurs, prix du travail et de l'assiduité, établissent comme juges entre nous: il faut encore y ajouter une discrétion à toute épreuve; je ne puis trop vous la recommander; l'ordre ne s'est soutenu que par là: dire aux profanes nos secrets et nos rites, ne seroit pas les rendre meilleurs, mais les exposer à la profanation: contens du bonheur qui nous est réservé, attendons, sans en mésuser, que l'on vienne nous demander d'y participer, et sur-tout examinons bien si l'on en est digne. Nous espérons,

mon frère, ne pas nous être trompés à cet égard sur votre compte, et cette bonne opinion sera sans doute pour vous un motif de plus à continuer de la mériter. Prenez place.

N. B. Si dans toutes les occasions de la vie, on proportionnoit l'instruction, elle seroit plus utile. Ici tout semble prévu, et sans humilier le candidat, il n'est pas hors d'œuvre de lui faire sentir que la familiarité engendre le mépris; c'est le défaut favori des gens nés de peu de chose, ils en abusent; c'est ce que l'on doit prévoir, on ne l'a pas toujours prévu en maçonnerie; de-là le mauvais ton de certaines loges. Il y a dans le monde maçonnique une foule d'animaux qu'il est dangereux d'appivoiser; dès le premier quart-d'heure ils sont à l'aise; au second, ils vous mangeroient dans la main: on peut bien être frère sans cela.

LOGE DE COMPAGNON.

Discours pour une réception de ce grade.

MES CHERS FRÈRES,

Sans affecter de vous faire valoir comme une grace particulière, celle que la loge vous accorde aujourd'hui, en vous faisant passer si rapidement à la seconde classe des ouvriers du temple; je ne dois point vous laisser ignorer que dans les tems primitifs, il falloit cinq années d'apprentissage pour obtenir le grade

de compagnon : l'usage d'abréger ces interstices, a prévalu depuis que nos travaux sont réduits à des spéculations : cependant nous ne les épargnons pas totalement à tous les sujets ; et ceux qui, comme vous, mes frères, en sont exceptés, doivent le regarder comme une faveur, qui tacitement les invite à s'en rendre dignes peut-être au premier coup-d'œil n'aurez-vous pas saisi les différences de cette seconde réception : une décoration pareille, rien de nouveau dans ce cérémonial, peut de chose ajouté au tableau, un signe, un mot de plus, ne semblent pas vous annoncer des objets bien essentiels : cependant ce grade vous en offre qui méritent la plus profonde méditation, et vous allez en convenir. En troquant la pierre brute, symbole de l'état d'apprentif, pour la pierre cubique à pointe, attributs des compagnons, vous devez concevoir d'abord que ce second grade suppose déjà plus de connoissances, plus d'aptitude au travail : vous portiez les pierres pour l'édifice, vous êtes déjà destinés à leur recoupe : aiguisiez vos outils en conséquence, mais souvenez-vous que ce langage figuré ne parle qu'à votre cœur, qu'il soit votre premier maître. Jetez maintenant les yeux sur le tableau, sept marches que vous avez régulièrement montées vous ont conduit au portique ; arrêtez-vous sur le dernier degré, mes chers frères, pour vous souvenir sans cesse des choses que ce symbole renferme. Les sept jours que le grand architecte emploie pour construire le monde, votre cœur se tourne nécessairement vers l'Etre suprême, vous vous rappelez la grandeur de ses œuvres, le respect suit l'admiration, la

reconnoissance et l'amour en sont la conséquence infaillible.

Les sept années que Salomon emploie à construire le temple : cette merveille ne s'achève, malgré la sagesse et la profusion du monarque, qu'après un si long tems ; vous en devez conclure que la constance, le zèle et l'assiduité au travail, sont les seuls mobiles de la perfection.

Les sept vertus que tout bon mâçon doit pratiquer sans relâche. A cette explication vous observez sans doute qu'un édifice dont le portail est orné de chiffres aussi magnifiques, doit être l'asyle de la sagesse, le temple du bonheur, et que vous destinant à en devenir ouvrier, vous ne pouvez y parvenir que par l'escalier mystique des vertus qu'il recommande, en les adoptant tellement qu'elles se massent, pour ainsi dire, dans votre cœur, pour se développer dans chacune de vos actions.

Les sept vices capitaux que tout mâçon doit fouler aux pieds : cette définition reproduit à la fois les obligations religieuses du chrétien, et les devoirs de l'honnête homme : orgueil, avarice, luxure, colère, gourmandise, envie, oisiveté, vices honteux dont l'existence n'accrédite que trop la fable de Pandore, vous n'aurez jamais de prise sur le cœur des mâçons, vous aviliriez le vulgaire, il nous méprise ; nous faisons mieux, nous osons vous braver.

Les sept arts libéraux auxquels les mâçons doivent s'appliquer particulièrement, et dont le cinquième, qui nous est le plus recommandé s'annonce par la lettre initiale qui occupe le centre de l'étoile. A ce précepte séduisant pour l'esprit d'un candidat, il démêle bien vite que

nos loges ne sont pas des séances frivoles , où l'on se borne à une doctrine sèche , et à des cérémonies burlesques et déconsues : non content d'épurer l'ame, l'ordre veut encore l'embellir par des connoissances utiles , qui soient avantageuses dans toutes les positions de la vie, et qui nous sortent de cette espèce de végétation, dans laquelle on ne languit que trop souvent, faute d'exercer la portion des talens que chacun a reçus de la nature , et dont il doit compte à la société. Voilà les vrais morceaux d'architecture qui nous plaisent et qui nous conviennent ; il est permis , il est beau ; il est de précepte que l'on s'essaie sur tout ce qui peut concourir au bien-être , ou à l'instruction de l'humanité ; c'est aux services qu'on lui rend en effet , que se reconnoît un bon compagnon , c'est à ce titre et dans cet espoir , mes chers frères , que je m'applaudis de vous avoir reçus comme tels.

N. B. On n'avoit peut-être jamais imaginé de pérorer sur le grade de compagnon , parce que par un abus criant on le confere en même jour après l'apprentissage , et que le candidat , encore ébloui des premières cérémonies , n'y aperçoit point d'accroissement de lumières ; cependant en se donnant la peine d'en assortir les allégories , on peut avec adresse en tirer les symboles utiles qui viennent d'être déduits , et qui ne sont pas sans quelque mérite : je crois que l'étude d'un *vénérable* devrait toujours être d'amuser l'esprit , et de nourrir le cœur par d'ingénieuses applications ; mais il faudroit un peu de choix dans les chefs : ceux qui ne voient rien au-delà des grimaces pectorales , gutturales ou pédestres , sont proprement des automates qui prêchent à des machines.

TRAVAIL DE MAITRE.

Discours prononcé à une réception de ce grade.

MES CHERS FRÈRES,

Le grade de *maître*, que l'ordre, par dispense, a bien voulu vous conférer aujourd'hui, ajouterait peu de choses aux connoissances premières de la maçonnerie, si bornant vos réflexions au seul spectacle que cet appareil lugubre vous présente, je ne vous aidais à en développer l'allégorie. Vous avez appris votre initiation, que votre ordre avoit pour objet dans son institution primitive, la reconstruction du temple de Salomon; que dans la continuation de nos pratiques mystérieuses nous nous en occupons encore dans un sens moral, et déjà vous avez connu le but, le plan, les principes et l'étude des mâçons, le surplus n'est précisément qu'une marche symbolique, nécessaire pour filer avec agrément et variété, la sage morale que contient essentiellement notre doctrine. Chaque grade auquel vous parviendrez, sera en effet un plus grand degré de sagacité, un plus grand développement d'idées; un mode nouveau, qui rendra notre système plus lumineux.

Aujourd'hui l'ordre, par des vues raisonnables et prudentes, occupe vos regards d'une décoration funèbre, tout y est relatif : le vêtement des frères, leur maintien, les lumières du tableau, les crayons qu'il présente, la cérémonie de votre

réception, les signes que je vous ai appris, le mot même que je vous ai conféré, tout enfin dans ce moment doit retracer une époque douloureuse, quoiqu'elle ne soit pas consignée dans l'histoire ; la tradition qui lui équivalait souvent, on a tellement perpétué le souvenir, qu'aucun maçon n'hésite de donner des larmes sincères à la perte de leur chef.

Celui que l'ordre regarde comme tel, périt sous les coups géminés des traîtres qui l'assassinent, l'ambition aiguise leur poignard, l'avarice préside au complôt, et la perfidie guide leurs mains sacrilèges. Le père de la maçonnerie, dont la mort même ne peut ébranler la constance, expire avec son secret, victime de la trahison et de sa propre fidélité. Tel est le précis du grade que vous venez d'acquérir, précis sec, froid, monotone, et qui n'auroit pas de quoi vous satisfaire, mes chers frères, si vous n'en suiviez l'allégorie dans tous ses points.

La perte du maître d'ordre mérite, sans doute, tous nos regrets, mais enfin le tems passe l'éponge sur les événemens les plus tristes, et si nous n'avions pas un point de vue plus réel, une commémoration sérieuse suffiroit aux cendres du père des maçons. Mais en examinant pied à pied les circonstances malheureuses de cette mort tragique, nous y trouvons des exemples trop frappans ; des leçons trop utiles, pour n'en pas faire l'objet d'une méditation profonde. Ici le tableau des excès auxquels se livre tout homme qui écoute les penchans vicieux de la nature : là ce que peut sur une ame pénétrée de ces devoirs, la force de ses engagemens et de ses promesses. Tel est succinctement le ré-

sultat moral des considérations que présente ici l'ordre dans l'historique de ce grade. Rien de plus affligeant pour nous , mes frères, que d'avoir à penser que des maçons ont pu être auteurs d'une telle énormité : rien de plus triste que de voir de nos jours se renouveler des scènes aussi effroyables. Le secret de l'ordre , voilà le véritable *Hiram*, l'indiscrétion des frères qui le divulgueroient ou l'exposeroient à profanation , voilà le meurire , voilà les assassins ; l'ambition , l'avarice , furent le pivot d'un premier crime , elles peuvent l'être encore. Un troisième mobile , non moins dangereux , prépare peut-être de nouvelles atrocités : l'amour n'est pas à son coup d'essai pour causer des désordres ; on sait les faiblesses qu'il autorise. Je me hâte d'écarter ces funestes images , les préceptes sont superflus , ou les précautions ne sont pas nécessaires , où les explications ne peuvent trouver place : les sentimens de ceux qui composent cette respectable loge , les mettent infiniment au-dessus du besoin d'instruction à cet égard ; les vôtres , mes frères nouveaux reçus , dont nous avons pour gages , naissance , nom , éducation , état , esprit , m'auroient suffisamment dispensé d'un si long détail , si je n'avois cru par ma place , en vous ouvrant le sanctuaire de la vérité , être obligé de vous la découvrir sans aucun voile : c'est par cette route peu frayée du vulgaire , que la maçonnerie conservera toujours l'estime qu'elle mérite ; la dignité de *maître* à laquelle vous venez d'être élevés , est le prix du rapport de vos sentimens aux nôtres , il exige qu'à l'avenir nous communiquions avec vous de la façon la plus intime , la plus complète , la plus ingénue :

c'est ainsi que , marchant à la suite , de grade en grade , jusqu'au dernier but de notre association , vous y reconnoîtrez toujours cette morale sage et solide , qui présentant d'un côté , sous les surfaces de nos allégories , tous les monstrueux abus que le caprice , l'indiscrétion , l'avidité , l'orgueil , l'ambition , l'amour et la haine peuvent enfanter , fournissent de l'autre un antidote sûr , contenu dans les sages maximes de l'ordre ; dans les vertus qu'il inspire , dont cette respectable loge vous donnera des exemples constans , et qui conviennent , on ne peut mieux , à la beauté de votre ame , et à ce caractère que nous aimons en vous.

N. B. Il est bon de savoir tirer parti de tout. Les apologues sont la meilleure de toutes les leçons , on ne peut ranger une hypothèse dans la même classe que les fables : en ce cas , celle de la mort du chef que les maçons ont admise , deviendra une invention utile , si l'on sait en prendre occasion d'admonester le vice et de prêcher la vertu : j'approuve l'entreprise , mais je voudrois qu'un maître fût soigneux de ne pas hasarder des paradoxes : par exemple , *les penchans vicieux de la nature* , cette phrase n'est pas supportable , les bons philosophes ne peuvent la protéger. Justifie-t-on des enfans criminels , en déshonorant leurs mères ? Les vices ne sont point dans la nature , ils sortent au contraire de l'ordre et du cercle qu'elle même a circonscrit ; nous ne tenons pas d'elle le gout et l'aptitude aux atrocités , mais l'abus des droits naturels nous y conduisent quelquefois. Tout homme naît pour le bien , supposer le contraire , c'est accrédi-ter un blasphème : celui qui créa

tout, fit deux lots ; à droite, il plaça les vertus ; à gauche, la fatale boîte aux crimes ; il dit à l'homme : tu es libre, choisis : les argumens civils ne touchèrent point au petit trésor, ils ajoutèrent beaucoup au grand coffre de la perversité ; l'homme y puisa de préférence, est-ce la faute de la nature ?

OBSERVATION.

La foule de grades qui suit immédiatement les trois premiers, produit également un tas de discours analogues aux rêveries qui sont l'essence de ces modernes inventions ; on se dispense d'en donner aucun de cette espèce ; parce qu'il seroit indécent de dialoguer sur des objets dont on croit avoir assez montré l'absurdité ou le ridicule : au surplus, comme ces grades n'ont pas une forme fixe, qu'ils varient suivant la chaleur d'imagination où l'intérêt particulier de ceux qui les administrent, qu'en général hors de la France, ils ont un très-petit crédit, les discours prononcés en conséquences, ne peuvent intéresser, ni instruire. La mâconnerie semble être parvenue à son *nec plus ultra*, lorsqu'on arrive à l'*écossisme*, moyennant que par une juste estimation, l'on rejette vingt-cinq chimères qui portent ce nom, pour s'attacher au seul grade qui le mérite, et qui est connu de peu de personnes. Comme il est assez simple que chacun soit de son pays, l'on croit devoir donner la préférence à l'*écossisme d'Ecosse*, intitulé de *St-André* : les choses sérieuses et raisonnables qu'il contient, vandroient bien, si cela se pouvoit, une dissertation particulière et lumineuse ; mais

l'on se bornera aux prérogatives et privilèges acquis aux mâçons qui ont obtenu ce grade ; cette ébauche suffira pour en donner une idée avantageuse.

*Discours prononcé en loge Écossaise , le
jour de Saint-Jean-de-Dieu.*

S. L. M. VÉNÉRABLES FRÈRES ÉCOSSAIS.

J'ai l'avantage de parler devant des écossais , c'est aussi des écossais dont je vais les entretenir : leur rang , leurs privilèges , leur autorité , leur primatie sur les mâçons : voilà les objets que je me propose de discuter ; non en m'appuyant sur des fables et des suppositions , mais en cherchant dans l'histoire des faits et des monumens incontestables.

Je commence par annoncer , mes vénérables frères , que je n'entends point renfermer sous le nom d'*écossais* , les mâçons qui se disent tels , *écossais* , *purificateur* , *apprentif* , *compagnon* , *maître écossais* , *écossais d'Alicdony* , *lévite écossais martyr* , *écossais d'Hiram* , *sublime écossais* , *écossais de Prusse* , *académie d'Ecosse* , *écossais trinitaire* , *écossais des frères aînés* , *écossais des fils aînés* , *grand écossais* , *écossais de la quarantaine* , *écossais de Jacques VI* , *écossais des trois J.* , *parfait écossais* , *écossais anglais* , *écossais d'Angers* , *écossais de Messine* , *écossais des petits appartemens* , *écossais d'Anjou* , *écossais de*

Paris, écossais de Clermont, écossais de Montpellier, etc. Quel sens une pareille dénomination présente-t-elle à l'esprit ? Une idée ridicule, une image fantastique. Que diroit-on d'un homme qui prendroit le titre d'allemand de Verdun, ou d'un autre qui s'appelleroit portugais de Luxembourg, chinois d'Amsterdam ? De pareilles expressions seroient folles, pour ne rien dire de plus.

Que tous les *écossais* de cette fabrique règnent sur les fables qui les soutiennent, et qu'ils ne songent pas à sortir de froides hypothèses qui les environnent. Venons aux véritables *écossais* qui composent cette honorable compagnie : quatre choses leur donnent la prééminence sur tous les francs-maçons : *l'ancienneté, la science, la fidélité, les services importants.*

J'ouvre les livres saints, et j'y aperçois une mention formelle du quatrième grade de la maçonnerie que nous pratiquons sous le nom d'*écossais* : nous y sommes désignés sous le titre de conducteurs des ouvrages, c'est-à-dire des architectes : ils reçoivent immédiatement les ordres d'Hiram, dont les maçons modernes ont si défiguré la vie et les actions.

Le temple fini, les architectes subsistent autant que lui ; ils en avoient l'intendance, le soin la manutention ; ce qui ne doit pas étonner puisqu'il y a des architectes attachés à la conservation des grands édifices. Ceux du temple de Salomon ne sont pas licenciés ; le reste des maçons est payé et renvoyé. Ils demeurent près du roi à la porte même du temple ; les ouvriers retournent chacun chez eux ; ils subsistent et corps nombreux et réguliers : cette foule de

constructeurs et d'artistes est dissipée. Qui me contestera une possession aussi constante ? Il y a plus :

Le temple est détruit par les assyriens ; les architectes demeurent en corps : un nouveau temple s'élève ; ils en prennent la direction : ce second édifice périt sous Titus : les architectes restent inconnus , mais unis. Les croisades annoncent de nouveaux travaux ; ils combattent pour l'intérêt de la religion : les guerres saintes ne réussissent pas ; ils forment des établissemens utiles, des associations vertueuses.

Y a-t-il un peuple , une nation , un ordre , une compagnie , qui puisse se vanter d'une ancienneté plus vénérable , d'une durée aussi inébranlable , confirmée par la succession des siècles et des années ? Par-tout les écossais brillent , à la cour , à l'armée , dans le conseil des rois , dans le sanctuaire de la justice : par-tout les écossais se distinguent , et ne font rien que d'estimable ; la raison en est facile à donner : après la vertu , c'est la science qui élève les hommes.

J'entends par science tout ce qui contribue à rendre l'homme plus parfait , ou plus heureux , plus sociable , ou plus humains : science des mœurs , science du gouvernement ; voilà la science des écossais : c'est par-là que se distinguoient les Uldarics , les Morus et les Stuarts : c'est par-là qu'ils régissoient les peuples , et triomphoient de leurs ennemis ; c'est par-là qu'ils honoroient le septre , la tiare et la pourpre ; c'est par-là qu'ils soutinrent notre instiint , et conservèrent nos maximes.

L'homme sans connoissances et sans talens sera-t-il d'un grand secours dans une occasion

instante, délicate et périlleuse; où il faut joindre l'expérience à l'art de manier les esprits; où il faut prendre un parti sans blesser les lois, où il faut entamer et soutenir une négociation importante, dont dépend le salut de l'état; où il faut donner des règles et civiliser un peuple; où il s'agit de commander une troupe de braves, diriger leur courage, ménager leur sang? Que sais-je enfin, quand et où ne faut-il pas être instruit? Nos écossais remplissent toutes les dignités et tous les postes avec le plus grand succès. Chéris des rois, estimés des grands, adorés des peuples, est-ce le lot des gens du commun? Les vertus domestiques et privées nous font aimer de nos amis; les grands exploits, la faveur du monarque, le bonheur des peuples demandent un homme instruit, un écossais. Dans le nombre des sciences qui leur conviennent, mes frères, je n'ai pas précisé-ment articulé ces combinaisons occultes, dont faite de bons principes, il est résulté quelque-fois la ruine de ceux qui n'avoient pour guide qu'un sordide intérêt, tandis que les vrais philosophes n'ont, au contraire, pour but que le bonheur de l'humanité: cette partie est essentiellement dévolue aux écossais, parce que le sage qui méprise l'or et les richesses, dont le prix n'est que de convention, doit être néanmoins studieux d'imiter la nature, de la perfectionner même, et de découvrir la source de ses trésors pour en faire part au reste des hommes: armé, à cet égard, d'une patience que rien n'altère, il travaille constamment; sa vertu ne contracte point une rouille comme les métaux; mais elle ne diminue pas au feu des calamités.

Mais quelque sagacité qu'un sujet puisse avoir, de quelque étendue de génie qu'il soit doué, s'il n'est fidèle, son habileté n'est que perfidie, sa science que trahison.

Chaque peuple a son caractère particulier, une disposition marquée pour telle ou telle chose, une inclination formelle pour une profession plutôt que pour une autre. Il semble que la nature qui a différencié l'extérieur et la physionomie, ait voulu donner des cœurs dissimilaires aux nations diverses. Le courage indomptable appartient aux unes, la finesse aux autres; celle-ci se fait estimer par son habileté, celle-là n'a pas son égale pour la grandeur d'âme et le désintéressement : mais l'écossais est fidèle; le nommer, c'est dire l'équivalent de serviteur fidèle, de soldat dévoué. Où trouverois-je plus d'union que parmi les écossais ? Toutes les familles se tiennent, pour ainsi dire, par la main, tous les chefs sont frères, et tous les sentimens pareils. Vous le savez, mes vénérables frères, c'est en Ecosse que l'on trouve cette association, jadis en usage chez les anciens romains. Une famille du peuple s'attache à un seigneur, elle prend son nom, elle se lie à lui par la foi des sermens, elle lui demeure dévouée pour jamais, elle marche avec lui, subit les mêmes révolutions, les mêmes vicissitudes.

Liaison plus puissante que la parenté, intimité plus forte que l'amitié, lien plus précieux que l'alliance la plus solennelle, confraternité plus durable que les contrats les plus authentiques, pacte plus solide et aussi sacré que la sanction des lois : par-là le simple citadin s'unit au gentilhomme qui lui sert d'appui ; le

cultivateur au guerrier qui défend ses moissons ; le commerçant à l'homme de lois qui soutient ses intérêts et protège son négoce : tous les ordres concourent au bien public, à faire fleurir les vertus, à honorer l'humanité.

Rome, long-tems maîtresse du monde, dût la meilleure partie de sa gloire à cette heureuse association que je ne me lasse point d'admirer en Ecosse. Vous vous rappelez, mes vénérables frères, cette illustre et nombreuse famille fabienne, qui entreprit de sauver la république, et qui prodigua tellement sa vie, que de trois cens qu'ils étoient, il ne resta qu'un jeune enfant à la mamelle. Tels sont les écossais, le particulier n'est rien ; tout est pour le prince et pour l'état.

La fidélité écossaise s'élève aux postes les plus distingués ; St. Louis partant pour la Terre-Sainte, fait choix d'un certain nombre de vaillans écossais, pour combattre près de sa personne ; il en forme la première garde de nos rois. C'est avec des écossais qu'il veut conquérir les lieux saints, et fonder un nouvel empire ; ce sage prince, juste appréciateur du mérite, connoissoit les écossais depuis long-tems, et vouloit honorer leurs vertus. Depuis ce tems, les monarques français n'ont pu se passer du service des écossais ; et l'on voit encore actuellement à leur suite la compagnie des gardes écossaises. Ceux que St. Louis rassembla connurent les secrets des mâçons, ceux-ci prirent le nom d'écossais, et formèrent des établissemens de tous côtés : notre ordre s'étendit ; la Suède, l'Ecosse, l'Angleterre, furent les théâtres de leur valeur et de leur fidélité : on vouloit s'ap-

peler écossais et pratiquer leurs vertus ; les princes accueilloient tous les valeureux person-
nages que le retour des guerres saintes rame-
naient en Europe ; de là les loges écossaises ,
les collèges écossais.

Je ne veux point vous rappeler ici mille faits
avantageux pour les écossais : comment ils furent
les appuis de l'état , le soutien de l'innocence ,
les vengeurs du crime , les colonnes des empires ,
les fléaux des méchants , les barrières de l'im-
piété : bornons-nous à certains points plus
renfermés dans notre objet et plus analogues à
la fraternité maçonnique.

Je n'appellerai point ici en témoignage quel-
ques hommes renfermés dans le cercle de leur
familles ; des nations entières , des rois , des
conquérans , des héros , des armées , voilà mes
garans : la France , l'Italie , l'Angleterre , la
Suède , la Palestine , la Syrie , l'Egypte ; voilà
mes témoins. L'on peut suborner des particu-
liers et leur faire dire ce qui importe à nos in-
térêts , mais personne ne se vantera de pouvoir
fasciner les yeux de l'univers entier.

La France me sera témoin de l'union des chefs
de la première croisade , Baudouin , Eustache ,
Robert , Godefroi , Hugues , Raymond : leurs
desseins sont connus , leur valeur éprouvée , leur
mérite transcendant ; unis aux anciens écossais
qui étoient venus les chercher , ils partent pour
les champs où l'on voit naître le palmier.

La Syrie me sera témoin des exploits péril-
leux de Bohemond dans la surprise d'Antioche ,
sa capitale , lorsqu'aidé de Godefroi il enlève
cette métropole à l'arabe insolent : Bohemond en
fit le siège de sa principauté ; nos costumes y

fleurissent, et les ruines de cette grande ville montrent encore aux voyageurs le signe respectable des princes croisés.

L'Egypte me sera témoin de la constance héroïque de tous les guerriers écossais; la ville de Damiette fut le boulevard de leurs travaux, le théâtre de leur vaillance, le monument de leur courage. Les désers mêmes déposeront du savoir profond des écossais, de leur étude, de leur application particulière, et les renseignemens philosophiques que nous pourrions encore produire dans les respectables écrits du savant *Momerius*, en feront foi.

La Palestine et Jérusalem me seront témoins de l'entrée de Louis IX. Ces lieux vénérables ont vu le soldat désarmé, couvert d'un cilice, arroser de ses larmes une terre consacrée par la présence de tant d'illustres et saints personnages.

L'Angleterre me sera témoin de toutes ces institutions admirables qui honorent la vertu, déracinent le vice et annoncent la vérité; de ces loges primitives que Guillaume le conquérant éleva chez un peuple qu'il venoit de subjuguier, et qui furent les plus grands fondemens de son autorité royale.

La Suède me sera témoin du dépôt sacré qu'elle conserve encore; les vertus d'Uldaric, celles des chevaliers de son tems, la protection éclatante des rois, tant d'illustres compagnies rassemblées sous les auspices de la croix.

Les morts, les tombeaux seront encore mes témoins; combien de guerriers croisés portent encore sur eux, dans la poussière du cercueil, les marques de leur confédération: tous les momumens funèbres, tous les mausolés, toutes les

armoiries , sont chargés de croix diversifiées à l'infini ; car , ne vous y trompez point , toutes ces marques d'honneur qui décorent les familles , ont pris leur origine dans les guerres saintes ; et toutes ces croix sont autant de respectables vestiges de la valeur de nos ancêtres.

Les ténèbres de la nuit , les rochers , les antres sauvages , seront encore mes témoins : Louis VII , abandonné de son armée , seul sur un rocher escarpé , se défend encore ; les traits volent sur lui ; sa tête va tomber ; l'instant approche ; le monarque ne sera bientôt plus : deux soldats se précipitent à travers les dangers ; leurs efforts sont victorieux ; le prince est en sûreté. Qui étoient ces deux guerriers ? Deux écossais. Périr pour son roi , sauver son prince , expirer à ses yeux , c'est la gloire des écossais. Ils marchent les égaux des potentats , les amis des souverains , les favoris du trône : tout est pour eux : les rois leur donnent leurs armes , leurs couleurs et leurs livrées ; oui , mes frères , et je n'avance ici rien que je ne puisse prouver. La cathédrale de cette ville renferme des tombeaux respectables , décorés de l'écusson français , tel que la porte du monarque. C'est la récompense , le gage précieux de la valeur invincible qui affermit les empires , délivre les rois , et venge la patrie.

Sera-t-il nécessaire de pousser plus loin le détail intéressant des services écossais ? Faudra-t-il employer des preuves encore plus incontestables ? Toutes les histoires , toutes les annales n'ont qu'une voix , toutes les traditions qu'un cri , tous les hommes qu'un sentiment. Je m'arrête , vénérables frères , vous resteroit-

il quelque doute sur les témoignages que je viens de produire ? En ai-je assez dit sur nos privilèges, notre autorité et notre légitime primatie ? Voyez quels nous avons été, quels nous sommes aujourd'hui ; nous subsistons à l'ombre des vertus, nous vivons avec nos amis, nos concitoyens et nos frères.

Les guerres saintes ont donné lieu à quantité d'associations hospitalières que l'on méconnoît aujourd'hui : ces grands corps ne sont plus que de foibles images de ce qu'ils étoient jadis, c'est le sort des établissemens humains de décliner insensiblement, et de tendre à leur destruction, à mesure que la révolution des siècles les perpétue et les consume ; les doigts du tems s'impriment également sur les ordres et sur les métaux. La tranquillité et la paix relâchent les cœurs les plus vertueux, amollissent les âmes les plus fermes, énervent les courages les plus décidés ; tel s'est montré un héros dans un instant d'orage, qui dans le calme devient quelquefois la honte de son état.

Eloignons ces tristes images, mes chers frères ; vivez heureux, non par la possession des biens, non par les richesses, mais par le témoignage intérieur de la conscience. Vivez heureux, non par l'illustration des dignités, ni l'éclat de la naissance, mais par vos mœurs et votre probité : le cœur, enfin le cœur fidèle, le cœur écossais, voilà notre trésor.

Un malheureux se présente, il implore votre pitié, votre secours ; votre cœur se ferme, vous n'êtes plus écossais. Ce n'étoit plus la conduite du saint personnage dont la solennité nous rassemble. Né pauvre, il prodigua ses services

aux indigens ; sans parens , son zèle lui donna des frères ; sans amis , sa vertu lui fit des imitateurs ; sans appui , la charité l'éleva au rang de bienfaiteur de l'humanité ; sans retraite pour lui-même , il rassemble tous les secours utiles aux malheureux. Quoi donc ! un homme inconnu égale en générosité les grands de la terre ! Un simple serviteur surpasse les conquérans ; les fléaux de l'humanité ne sont rien. Détruire les hommes ; quelle fureur ! conserver la vie d'un mortel expirant ; quelle gloire !

Tel est, vénérables frères , cet homme que toutes les nations , toutes les religions n'hésiteront point d'honorer ; de l'orient à l'occident , sa mémoire sera en vénération ; l'on racontera les actions des grands hommes ; on les gravera sur l'airain ; sur le marbre ; on les publiera d'âge en âge ; mais l'on ne dira qu'un mot de notre illustre patron : *Il aime ses frères.*

N. B. L'auteur de ce discours est un homme rempli de ce qu'on peut appeler le vrai mérite. Également pourvu des qualités du cœur et de l'esprit ; la noblesse , qui n'est pour les gens sans fortune qu'un malheur de plus , n'est point avilie de sa part dans la triste médiocrité à laquelle il est réduit ; ses mœurs , analogues à son ame , sont parfaitement pures ; ses procédés sont honnêtes comme son cœur , sa conversation , agréable comme son esprit , plaît , instruit , amuse ; sa tête est une bibliothèque vivante , où toutes les connoissances utiles et agréables sont classées dans un ordre clair et méthodique ; à tous ces avantages , il ajoute celui d'être ami sincère , mâçon zélé dans la même signification du mot : puissé-je , sans chagriner sa modestie,

le faire connoître d'une façon plus particulière ! Voilà l'homme que la fortune oublie , et qu'elle laisse végéter au fond d'une province , tandis que l'ignorance et l'improbité gagne des rangs , amasse des biens , acquiert des honneurs. Lorsqu'aigri par l'adversité , qui , depuis quelques années , semble s'être cramponné sur moi , il me prend envie de murmurer et de me plaindre , je pense au frère B. du H. . . . Cette comparaison me calme ; le parallèle est tout à son avantage , et je dis à la fortune , j'excuse tes torts à mon égard , répare les seulement en faveur de mon ami.

Explication sensible de l'ÉTOILE FLAMBOYANTE. Discours d'instruction pour un comité écossais.

TRÈS-RESPECTABLES FRÈRES ,

S'il est permis de faire un choix dans la foule des vérités obscures et des hypothèses douteuses qui environnent le berceau de toutes les sociétés , sur-tout lorsque l'époque de l'origine reporte à des tems antérieurs dont les vestiges sont presque effacés ; sans doute il faut saisir les objets qui s'approchent le mieux de la probabilité , et dont les combinaisons semblent le plus analogues à un but raisonnable , parce que dans tous les âges , à quelques modifications près , les hommes ont dû avoir les mêmes idées sur les choses d'utilité et de sentiment. Celui qui créa notre être , n'employa qu'un seul limon ? le souffle divin

qui anima cette pâte, la dota, pour tous les siècles, des mêmes facultés dont le nôtre se prévaut. Un philosophe conçoit bien un tems d'erreur et le règne de l'opinion, mais il n'admettra jamais un moment d'ignorance absolue, ni le règne total de l'aveuglement et de la folie. Nous seroit-il réservé, mes chers frères, de prouver une vérité si fatale ?

Si nous n'envisageons la maçonnerie que comme une association minutieuse qui n'auroit pour point fixe que l'usage frivole de quelques mots, de quelques gestes ; pour renseignemens, que les mesures superflues d'un vieil édifice qui a subi son sort ; pour principe, une égalité dangereuse et hors de l'ordre, ou une liberté et une indépendance orgueilleuse, qui détacheroit certaines parties du grand tout ; pour point de vue enfin, une liaison d'intimité assortie par l'humeur, le goût et le plaisir : froids apologistes des mêmes vertus, qui sont celles de tous les hommes, nous accoutumerons-nous à penser que sous des aspects aussi vagues, notre confédération puisse avoir une source antique et respectable, qu'elle doive produire de grands effets, puisse se soutenir long-tems ? Non, ce paradoxe est insoutenable : petits génies qui voyez mal, esprits audacieux qui voyez trop loin, automates grossiers qui ne voyez rien du tout, amusez-vous des fables que l'intérêt a forgé, que l'amour-propre protège, et auxquelles l'imprudence se livre. Le fil du raisonnement a guidé mes frères dans un dédale : en reformant leur peloton, en retournant sur leurs pas, ils seront au point de stabilité, ils resteront dans le cercle. Arrêtez, maçons ordinaires, sur la circonférence ;

L'Etoile flamboyante brille au centre, mais ses rayons ne peuvent encore vous atteindre. Un seul frère en avoit aperçu la lumière, et distingué l'éclat, même avant d'être parvenu au grade sublime qui nous occupe. Le T. R. F. G., maître antrefois d'une loge ancienne et estimée, à laquelle depuis peu il vient, par un suffrage juste et unanime, de succéder comme chef, par la retraite volontaire de celui qui en avoit été le restaurateur, rassembla, il y a quelques mois, neuf ou dix frères et amis intimes, j'étois du nombre; il leur communiqua, dans une dissertation digne de la vivacité de son esprit et de l'élégance de sa plume, les différentes idées qu'il s'étoit faites sur le but possible et probable de l'ordre; les feux lumineux de l'Etoile sembloient éclairer et parer son ouvrage; chacun applaudit à la saillie des recherches, personne ne sentit la vérité; seul j'osai la voir; mais crainte d'éblouir des yeux trop foibles, et de profaner l'art, j'affectai de combattre l'opinion du F. G., et laissai tout l'auditoire dans le préjugé qui me sembloit lui convenir, me réservant au surplus, lorsque le F. G. seroit initié à notre grade; de le confirmer dans son principe, si son esprit, aidé des clartés de l'écossisme, continuoît à suivre la même direction. J'attends encore cette satisfaction de sa part, et je la desire; j'ai droit de l'espérer de la vôtre, mes vénérables frères; j'en jugerai par votre attention.

La maçonnerie, quelle que soit sa date, fut un système dans son début. Des hommes dévoués à la recherche des vérités naturelles, sentirent le besoin de secours et celui de l'amitié; mais ils sentirent encore plus la nécessité de cacher

leur travail sous des emblèmes , dont les relations extérieures n'offrant que des idées religieuses et vénérables , servissent d'essais au genre d'esprit , de capacité et d'aptitude , dont il falloit que les enfans de la science fussent véritablement pourvus. Nos auteurs adoptèrent pour père , l'homme le plus versé dans la partie occulte , et dans les spéculations physiques. Le plan du temple qu'il avoit érigé , et dont la description aux livres saints n'indiquent pas précisément une merveille , devint le plan de leurs travaux. Cette surface attira des curieux ; les vertus réelles et les biens solides qui résultaient de cette alliance décidèrent les zélateurs. La guerre sainte réveilla le souvenir de Jérusalem et de sa grande église ; un moine hardi échauffa quelques téméraires ; tout ce qui sembloit tenir à l'édifice que l'on vouloit rebâtir devint précieux , et le nom de *mâçon* fut bientôt un titre de gloire , sous lequel les ouvriers du temple auguste de la nature , se mêlèrent aux croisés enthousiastes. Une circonstance peu essentielle accrédite souvent un objet important ; quelques écossais s'étant particulièrement distingués dans cette rencontre , leur nom devint une marque d'honneur , et les mâçons se l'approprièrent comme le type de leur union particulière. Telle est la marche exacte de nos commencemens. Et pourquoi , si l'on accorde un lustre à la maçonnerie renouvelée sous une dénomination étrangère , dont les travaux ne valent que par le mérite du chef et les qualités des membres ; pourquoi refuseroit-on un caractère également respectable à la maçonnerie ancienne et originaire , fixée sous la dénomina-

tion naturelle, historique et raisonnable, d'*écossais d'Ecosse*, qui, sur toutes les autres branches de l'ordre, a l'avantage d'être peu répandue, bornée à un petit nombre, par-conséquent encore pur, et dont la doctrine, le mode, et les formes consacrent de plus en plus la noblesse de notre destination, l'utilité de notre travail, les charmes et le bonheur d'un lien qui fait rentrer les hommes dans leur véritable état, et semble constituer en leur faveur un fond public et commun de connoissances agréables de ressources solides.

Tout ce qui finit une chose quelconque, est bon, louable, utile; la chose des maçons est l'amitié, l'égalité, les secours mutuels, l'honnêteté, et l'étude: la chose de la société générale est la conformité au culte, l'obéissance au souverain, le respect des lois, la bienveillance pour tous les hommes. Quelqu'un a dit que le vice et la vertu sont de convention; mais à coup sûr les égards relatifs qui font détester l'un et honorer l'autre, et d'où dérive tout ce qui vient d'être détaillé, sont des vérités de principe; aucune n'implique contradiction; toutes se secondent; et en les amalgamant, le grand œuvre fera pour nous cette perfection de cœur qui ne dépend jamais ni de la contrainte, ni de l'autorité, ni de la crainte des punitions, mais du goût que l'on prend à l'ensemble, et des avantages qu'il procure. La maçonnerie ainsi subdivisée en quatre gradations, apprentif, compagnon, maître, *écossais de St. André d'Ecosse*, rend au juste l'idée d'un carré, figure exacte, dont tous les côtés sont égaux. Celle du triangle vaudroit peut-être mieux; mais

comment, après un long usage, obtenir la suppression d'une des faces, d'un des côtés de ce carré, sur lequel, comme sur celui de l'hypothénuse, la folie des prétentions a élevé une quantité immense de lignes, d'angles, de trapèzes, de scalènes indéfinissables et ridicules. Vous sentez assez, mes chers frères, sur quoi porte ma réflexion; mais je l'ai toujours dit, il faut dans un banquet des alimens pour tous les goûts, les estomacs ne veulent pas tous une substance délicate, une nourriture simple, savoureuse et légère. Carré, cercle, ou triangle, il n'importe; au milieu de l'un comme de l'autre, étincelle également ce feu céleste et vivificateur, cette Etoile flamboyante, décorée du nom de l'Eternel, parce qu'il est l'esprit universel, le premier des esprits. Aux rayons de cette étoile, nos cœurs s'échauffent; notre intelligence s'anime, notre raison s'éclaire: amis de l'humanité, nous nous occupons des moyens de lui être utiles, en consultant la nature, en concourant avec elle, en l'imitant peut-être un jour. C'est ainsi que les lambris de notre temple seront revêtus de lames d'or, que les colonnes qui le soutiennent auront cet éclat riche et précieux, que l'on vante si fort dans la bâtisse du roi des juifs, et qui ne sont au vrai que des symboles, des hiéroglyphes, dont la clef est dans les mains du sage, figurée par celle des loges qu'un écossais obtint à son adminisration.

L'histoire de notre établissement en Enrope, telle que ce grade la déduit, n'a rien d'absurde ni d'inconséquent; les initiations mystérieuses des premières classes ne peuvent même s'expli-

quer que par-là ; c'est une chaîne invisible pour le gros des mâcons , mais très-bien aperçu par ceux que la vérité guide et conseille. Une belle morale est louable , mais ce n'est qu'une spéculation , et lorsque l'on peint les attraits de la vertu , » l'on ne décide à l'admiration qu'en » invitant à son culte par le motif pressant de » l'intérêt personnel , qu'en faisant voir que » les succès du vice ne peuvent jamais com- » penser la perte de la paix de l'ame , compagne » sûre de l'innocence , des intentions droites et » légitimes ». L'idée d'une république universelle répugne aux notions reçues ; elle a fait des Cromwel , et quelques personnes ont cru que de son tems elle fit aussi des mâcons : l'idée d'une liaison universelle entre tous les hommes assortis aux lois de tous les lieux ; elle fera des héros , des pères de la patrie , c'est l'idée des mâcons ; elle fait des citoyens , des frères , des amis. Comme écossais , la vertu nous parle sans cesse ; nous sommes plus intimement unis , parce que nous savons que la nation , qui se nomme ainsi , est une des plus fidèles à ses maîtres et à ses engagemens , et que plusieurs des traits fameux qui les caractérisent , reviennent à notre mémoire. « Un exemple est un tableau » où la vertu représentée , devient , pour ainsi » dire , palpable , et frappe nos sens de cette » idée délicieuse , dont Platon affirme n'avoir » jamais été véritablement saisi , que lorsqu'il » l'a vue dépouillée des frivoles ornemens de » l'art ». On en met trop à nous la montrer dans la mâçonnerie ordinaire , et nos actes vertueux se bornent à des éloges stériles que la partie suit rarement ; les écossais , au contraire ,

réduiront cette théorie en action s'il regardent leur modèle, s'ils suivent le point de vue, et consultent leur propre avantage. Je dis plus, et j'ose assurer que la réforme, si nécessaire dans l'ordre, dépend peut-être des seuls écosais, et de la formation de plusieurs collèges, qui réunis inviolablement de but, de forme et de principe, combineront les moyens infailibles de séparer l'ivraie du bon grain, et de nettoyer absolument le champ vaste du laborieux cultivateur, qui ne doit semer son grain particulier que pour coopérer à la récolte générale. Ce mot, mes frères, vous indique déjà la régie essentielle, dont la forme est prescrite aux réglemens. Une masse où chacun auroit des droits, et pourroit trouver des ressources contre les revers, tel fut le premier vœu des hommes qui s'associèrent, et les mystiques confédérations que l'adresse du froc a su introduire, n'ont point eu, dans l'origine, de prétextes plus spécieux. Nous pouvons aisément faire revivre cette primitive organisation; alors le titre de corps, celui d'ordre conviendra à des gens liés par l'utilité réciproque, d'accord avec la conformité d'opinions, et la parité des sentimens; c'est le vrai moyen de rapprocher les esprits, sans nuire aux établissemens honorables et précieux qu'une autre branche du système fait valoir, que je respecte, mais qui ne pourroit produire les mêmes fruits; parce que les objets qui s'y traitent sont trop répandus, trop connus, trop à la portée d'un chacun. La maçonnerie est peut-être au moment des convulsions et des secousses violentes qu'il est bon de prévoir; la faction se fortifie, un homme obscur, et la

d'être ignoré, doit être le chef d'un nouveau tribunal maçonnique; les timbres, les patentes, les sceaux, se gravent pareils à ceux des législateurs avoués; déjà les lettres s'impriment, et vont semer dans la province les libelles et la révolte; déjà l'on annonce la délivrance des constitutions nouvelles, on les promet *gratis*, grand appât: assez d'ignorans, de dupes, ou de mauvais sujets se pourvoient à ce bureau d'antiquité, qui dresse autel contre autel, oppose lois à lois, et rompt l'accord et l'harmonie. Il faut sapper le mal dans sa racine, ce seroit l'ouvrage des écossais, et de différens collèges correspondans, dépositaires, incorruptibles de la vérité: si le mal fait des progrès, que le remède soit vif; qu'il émane à-la-fois de tous les collèges une proscription générale contre tout mâçon qui ne sera pas avoué d'eux; alors la cabale demeure isolée, et les vrais, bons et honnêtes frères, qui s'attachent au gros de l'arbre ramèneront la sève dans les seuls canaux où elle puisse filtrer avec décence et utilité. Cette opération ne peut être brusquée; il faut la ménager avec art: sans quoi nous restreignant alors à la partie qui nous concerne, pour n'être disciples, ni de *Céphas*, ni d'*Apollo*, nous bornerons nos travaux à l'enceinte de la maison des lords, laissant le surplus, comme dit un ancien, *ad populum phaleras*. Il y a long-tems qu'il faudroit extirper des loges les vipères qui rongent le sein de leur mère, écarter le lion rugissant qui rodant sans cesse autour de notre temple; *circuit querehs quem decoret*. Il y a long-tems qu'il faut enrayer sur ces imaginations mélancoliques, frauduleuses, déshonorantes, et

réduire la populace maçonnique au très-petit nombre de personnes qui sont vraiment dignes d'en porter le nom: moins de gens s'en enorgueilliroient, moins d'autres en rougiroient; le surplus en général seroit maçon de meilleure foi.

N. B. Il est très-apparent que celui qui a fait ce discours ne connoissoit rien de supérieur en maçonnerie aux lumières écossaises dont il fait l'apologie, rien au-delà dans l'ordre des dignités maçonniques; sans quoi l'on présume qu'ardent, comme il le semble, de toucher au but, il n'auroit pas donné, comme un principal, ce qui n'est qu'un accessoire. L'ordre de la Palestine annonce une souche différente, un point de vue plus vaste, et la partie physique ne paroît occuper que subsidiairement. Je ne suis point comptable de mes connoissances particulières à cet égard; et le développement, tel qu'il vient d'être fait dans le discours, a du moins le mérite de ramener les maçons à des spéculations utiles et raisonnables, et de coudre, avec quelque probabilité, des parties éparses qui sembloient étrangerent entr'elles. Relativement au système qui vient d'être esquissé, ce seroit peut-être ici la place de la dissertation que j'ai promise sur la sublime philosophie des maçons, constituant un grade formel de chimie, divisé en apprentif, compagnon, et maître, et que je crois contenir à-peu-près tous les articles de détails qui sont le thème de l'art royal; je compte en présenter le tableau et les catéchismes, ou instructions pour l'apprentif philosophe seulement; cet ouvrage ne me permettant pas une plus grande extension à ce sujet, et le complément du reste pouvant devenir à la suite la matière d'un volume entier. Je sens moi-même

qu'à ce moment où les idées des discours sur l'*Etoile flamboyante* sont encore fraîches, cet *appendix* en vaudroit davantage ; mais esclaves de ma parole, ainsi qu'il sied à un bon mâçon, je ne sauterai point à pieds joints sur mes engagements, et il me souvient que je dois avant tout achever le recueil des discours, en joignant à ceux que j'ai déjà produits, quelques morceaux de morale et d'instruction, et quelques-uns des discours pour loge de table, dans lesquels l'adresse des orateurs sait marier le sérieux et le plaisir, la décence et la gaieté, et dont ordinairement une chanson peut devenir le texte.

Discours d'instruction, prononcé en comité.

T. VÉNÉRABLE MAÎTRE OFF. MEM-
BRES DIGN. AP. COMP. MAÎTRES DE
CETTE R. L. MES CHERS FRÈRES.

Depuis l'instant flatteur auquel vos suffrages m'ont appelé à la place brillante que j'occupe, et pour laquelle le zèle et l'envie d'être utile à mes frères, sont au vrai le seul mérite dont je puisse me prévaloir ; rassuré par votre indulgence, j'ai plusieurs fois essayé de peindre notre ordre, nos liens et la noblesse de nos travaux avec les couleurs vives et simples, qui seuls ont droit de présenter la vérité, et de fournir les teintes précieuses qui la conservent et la consacrent. Cet utile tableau destiné également à frapper le cœur et l'esprit, aura sans doute

fait sur les vôtres, mes chers frères, l'impression qu'il mérite : permettez-moi de vous le présenter encore sans changer les situations, mais en y ajoutant quelques traits essentiels qui ont pu m'échapper, et dont le développement dépend de l'explication exacte des figures tracées ou carré de la loge ; cet objet me paroît digne de remplir le but qui nous rassemble en ce jour ; il s'agit de notre instruction particulière : la science de nos mots, de nos usages seroit froide et vûde, si nous négligions d'y joindre la parfaite intelligence des emblèmes, des symboles que nos crayons expriment. L'habile artiste qui dresse aux portes de Memphis ce fameux obélisque chargé de signes hiéroglyphiques et mystérieux, veut moins étonner les citoyens qui l'admirent, que leur enseigner par d'ingénieuses allégories que le tems ne doit point effacer les vertus, le patrimoine et les vérités de principe qui sont la base du bon gouvernement, de la conduite raisonnée et du bonheur solide.

L'ordre, pour premier objet, présente à nos yeux l'image informe d'un édifice fameux, et dont les fastes historiques ont perpétué le souvenir ; son intention n'est pas de nous donner par ce croquis l'idée juste de la perfection de l'ouvrage, de l'habileté des ouvriers, de la magnificence et de la sagesse du monarque qui en jeta les premiers fondemens ; mais pour nous faire comprendre que, comme ce temple fut un chef-d'œuvre en son genre, le travail des maçons ne souffre aucune médiocrité ; qu'il doivent également butter à la perfection, et qu'ils ont un moyen sûr d'y attendre, si ramenant l'idée d'une bâtisse pratique, qui n'est plus de leur

ressort , à celle d'une architecture spéculative , qui consiste à élever dans leur cœur un sanctuaire à la vertu , ils s'occupent sérieusement d'en embellir le temple , d'en orner le portique , d'en décorer les contours et les parois , et d'en appuyer la construction sur des colonnes inébranlables , qui dans ce cas ne sont autre chose que la charité , la discrétion et l'amitié , en liant les pierres symboliques de ce chef-d'œuvre du ciment de l'union et de la parfaite harmonie : plus éclairés sur les principes philosophiques que la maçonnerie adopte et contient , peut-être apercevrons-nous des rapports très-infinies entre la forme extérieure , la distribution interne du temple de Salomon , et celle indiquée pour le laboratoire de la vraie science , dont l'étude difficile , mais noble et avantageuse , est réservée aux élus de la perfection. Sept degrés conduisent au portique , nombre mystique et respectable , force et beauté soutiennent la face du bâtiment ; et ce n'est qu'après avoir dépassé les premières enceintes , que l'on aperçoit les rayons de l'étoile flamboyante qui occupe le centre , et qui nous rappelle le feu qui brûloit sans cesse devant le saint des saints , pour exciter cette piété fervente qui doit toujours animer nos cœurs pour le culte de l'Eternel.

La lettre G , comme initiale du mot géométrie , est un souvenir des sciences qui nous conviennent , et du soin avec lequel un maçon doit fuir l'oisiveté , et s'appliquer sans relâche à des objets utiles. Cette même lettre , comme initiale du nom sacré de l'Etre suprême , nous ramène nécessairement à l'hommage qui lui est dû , et n'ayant cette valeur précise que dans la

dialecte d'un pays , auquel nous attribuons en Europe l'établissement de nos usages , elle devient pour nous un symbole chronologique , qui préserve d'oublier l'époque de notre origine , dans la partie du globe que nous habitons.

Le soleil et la lune occupent la partie supérieure du tableau , et le candidat auquel on expliquerait la position de ces deux astres , que sous l'idée de deux grandes lumières éclairant le monde , comme le maître éclaire la loge , pourroit les trouver déplacés. Nos analogies n'ont pas cette ridicule sécheresse. Le soleil est le père de la nature , il vivifie tout , rien ne fructifie qu'à la chaleur de ses rayons bienfaisans , la maçonnerie est la mère de toutes les vertus ; le zèle qu'elle inspire vivifie toutes nos actions ; nos sentimens qu'elle échauffe produisent les fruits de bienfaisance et de cordialité , dont chacun de nous s'applaudit : le soleil éclaire à-la-fois tout l'orbe qu'il parcourt ; rien n'échappe à l'éclat du jour que son flambeau répand sur tout ce qui existe : songeons donc à ne rien faire qui ne puisse soutenir cet éclat , qui ne puisse paroître au grand jour , nous serons hommes , mâçons et vertueux. La lune qui semble nous payer l'intérêt du fonds de clarté que le père du jour lui prête , n'emploie son flambeau qu'à adoucir le deuil général que les crêpes de la nuit sèment sur l'univers : Hécate guide nos pas chancelans dans les ténèbres , mais elle indique en même tems qu'il n'en est jamais d'assez épaisses pour dérober le crime à l'œil perçant d'un Dieu juste et vengeur.

Quant aux attributs mécaniques qui meublent , pour ainsi dire , l'enceinte de nos mystères ,

sans doute ils servent à témoigner la simplicité de notre état, et à prouver que dans le fait nous sommes, ou devons être des ouvriers d'architecture ; mais ces instrumens ont chacun un sens moral, parce que notre ame et nos mœurs sont les vrais chantiers de nos travaux : ici le compas, emblème de l'exactitude et de la droiture, pronostique celle de nos vices et de nos démarches ; là une perpendiculaire élevée sur sa base, indique la rectitude de nos jugemens que le vrai seul peut décider, que la brigue, la cabale, les affections personnelles et particulières ne peuvent jamais détourner : un niveau, symbole de l'égalité, répète continuellement à nos cœurs le premier vœu de la nature, le sort de l'humanité : la folie des prétentions, le prix de l'ensemble et de l'union ; cette dernière est encore mieux caractérisée par le cordon qui s'entrelace et qui, faisant bordure au tableau pour exhorter au secret qui doit encadrer nos mystères et nos pratiques, n'élargit ses gances et les anneaux de la chaîne, que pour laisser lire sur chacune des faces le nom des limites de l'univers, seuls bornes du regne de la vertu, de l'empire de la maçonnerie, que le monde entier ne orne ou ne démontre visiblement qu'une loge, par la parité de sentimens et de principes, et que la voûte azurée, figurée par le dais bleu céleste, parsemé d'étoiles d'or, est l'unique coupole qui abrite nos mystères. Pierre brute, pierre cubique à pointe, planche à tracer, ciseau, maillet, marteau, objets de travail, outils de travailleurs, vous n'auriez pas une explication moins sensible et moins raisonnable pour qui voudroit vous méditer : tout, mes chers freres, dans nos pra-

tiques, fournit, sous des surfaces grossières, un texte aux plus utiles réflexions : les cérémonies mêmes de l'initiation, sont symboliques et judicieuses. Enfermé dans un cabinet sombre, le candidat est livré seul à ses pensées, parce que tout homme qui va embrasser un nouvel état, ne peut trop long-tems réfléchir sur les suites de l'engagement, et qu'il doit dans le silence sonder son propre cœur : la résolution prise, le frère préparateur, après l'avoir prévenu que l'ordre n'impose rien de contraire à la foi, aux lois, aux mœurs, exige un dépouillement de tous métaux et minéraux : cet usage renferme trois sens ; d'abord c'est pour préparer le récipiendaire à un abandon de tout préjugé ; lui faire quitter le vieil homme, l'homme du siècle, pour le revêtir de l'homme nouveau, de l'homme mâcon ; c'est le sens mystique et moral. On lui explique après, que lors de la construction du temple de Jérusalem, tous les matériaux étoient tellement disposés, les bois coupés et préparés d'avance sur le Liban, que l'on n'entendit aucun coup d'instrument de fer ; c'est le sens historique : enfin, on est dans la cas de lui dire, que butant à faire revivre entre nous l'âge d'or, nous devons écarter tout ce qui tient à ces pernicious métaux qui sont aujourd'hui l'objet de la cupidité des hommes, et dont on ignoroit alors l'usage ; c'est le sens allégorique.

Lorsqu'après ce préliminaire, on lui découvre le bras et la mamelle gauche, il peut déjà deviner que sa première obligation sera de dévouer son bras à l'ordre, et son cœur à ses frères : le genou dépouillé, le pied en pantoufle, est une marque de respect. Ote tes sandales, dit une

voix terrible à Moïse, le lieu où tu pénètre est saint. Un bandeau vient enfin, du consentement du récipiendaire, fermer ses yeux au jour, et lui cacher la route qui mène au temple du bonheur, image sensible des ténèbres de l'erreur, des préjugés du siècle, et du besoin qu'auroit tout profane de venir chercher la lumière parmi nous : le voyage commence, et il est long, il est répété, parce que les sentiers de la vertu sont étroits, laborieux, difficiles, et qu'il faut marcher avec constance pour parvenir au bien. Trois grands coups annoncent l'arrivée du postulant, ils ont l'expression muette de trois conseils sacrés et vénérables : *Frappez ; on vous ouvrira ; demandez, on vous donnera ; cherchez, vous trouverez ;* et combien ces mots n'auroient-ils pas d'explication ? Un calice amer suspend la course du Néophyte, il le bois jusqu'à la lie, et cette salubre purification va régénérer son cœur, qui ne doit plus s'abreuver à l'avenir qu'à la source limpide et fraîche des eaux de la vérité : le maître le presse, l'avertit, l'intimide, l'exhorte, le prévient, l'interroge, essaie son ame, son courage, sa vocation, et laisse à sa liberté le choix de venir contracter, parmi des hommes libres, le vœu solennel, de les aimer, d'en être aimé, de fuir le vice, de chérir la vertu, d'honorer l'humanité, de protéger l'innocence, d'employer utilement ses talens et son esprit, et d'être sans altération, meilleur citoyen, meilleur sujet, homme pieux, et bon ami.

Délicieux souvenir, dont chaque circonstance me retrace l'époque agréable de mon initiation, puissiez-vous toujours être présent à la mémoire de mes frères ! vous paiguez nos devoirs, vous

montrez aussi les charmes du lien qui nous unit ; l'ordre qui débute d'une façon si auguste et si ingénieuses ; présage les plus beaux succès ; vos soins infatigables les assureront sans doute, mes chers frères ; jaloux d'y concourir, je le serai toujours de vous imiter ; mon augure est dans vos cœurs ; voyez dans le mien tous les sentimens que je sais mal expliquer, mais que je vous ai voués pour la vie, en vous souhaitant sans cesse prospérité, salut et bienveillance.

N. B. La gravure devient inutile, si la plume adroite sait si bien imiter l'habileté du burin. Que manque-t-il ici au tableau d'apprentif ? J'en vois la loge toute tracée, m'accusera-t-on pour cela de faire, par la publication de ce discours, un supplément aux *Francs-maçons trahis* ? Non, sans doute, l'éloge de quelqu'un n'est jamais un grief contre le panagyriste : ce petit morceau d'instruction en dit beaucoup, peut-être trop, vu la discrétion prodigieuse de mes frères, qui n'est qu'un scrupule hors d'œuvre ; peut-être encore trop peu pour la justice qu'ils méritent, et que je voudrois leur obtenir. Des assemblées où l'esprit s'exerce avec autant de précision et de sagacité à nourrir le cœur d'instructions utiles, prises des choses même qui en paroissent le moins susceptibles, seront-elles toujours envisagées conventicules dignes de l'animadversion et du blâme public.

Discours moral , prononcé en comité.

T. V. MAITRE , MES CHERS FRÈRES ,

L'objet le plus digne d'un ordre quelconque , est de faire des heureux ; l'association qui remplit le mieux ce but , semble s'élever au-dessus de l'humanité , et mériter la préférence sur toutes les sociétés qui , dans l'enchaînement des liaisons civiles , n'ont pour base que le désœuvrement , l'ennui de la solitude , et le besoin de se faire au moins des connoissances. La maçonnerie étend ses soins bien au-delà ; sa gloire , sa récompense est dans la satisfaction de ceux qui adoptent ses règles ; elles ont la justice pour mobile , la vertu pour point de vue ; la paix , l'innocence , et le plaisir en applanissent toutes les difficultés : point de craintes , de complots , de séditions ; les mâçons ignorent tout ce qui peut déranger l'harmonie ; l'amour de l'ordre lui soumet tous les cœurs , et cimente sa puissance : tel est exactement , mes chers frères , la noble prérogative du lien qui nous unit ; l'intérêt qui divise le reste des hommes , n'a point de prises sur des cœurs qui par état se vouent à l'amitié la plus sincère , à la charité la plus active ; si j'ai bien connu nos préceptes , ils se réduisent à ce double sentiment que j'appellerois mieux l'exercice gémîné d'une vertu qui se reproduit sous mille formes agréables et avantageuses.

Le ton du siècle a consacré des mots respec-

tables, qui journellement n'expriment aucune idée précise ; le nom d'ami devenu une épithète de convention, n'annonce ni la sensation que l'on éprouve, ni la façon de penser que l'on desire ; un véritable ami, cet être si rare, si précieux et si consolant, ne se trouve plus que chez ce petit nombre d'hommes vertueux que la corruption n'a pas encore gagnés, ou qui échappent à la contagion, en se réfugiant dans nos loges : tout y rappelle habituellement la valeur de ce terme, dont nous apprécions l'étendue, les devoirs et les douceurs. Soigneux d'écarter tout ce qui pourroit y porter atteinte, l'ordre a pris à cet égard les précautions les plus prudentes : l'exclusion du beau sexe n'étoit peut-être pas la moins nécessaire. L'amour et l'amitié sont difficilement d'accord, les prétentions de l'un nuisent aux droits de l'autre ; par-tout où la rivalité commence, la bonne intelligence finit. L'amitié ne veut que des partisans, l'amour ne cherche que des victimes. La raison, trop foible, garantit rarement des pièges qu'il sait tendre ; les jeux, les plaisirs les précèdent et masquent au premier coup-d'œil les soins cuisans, les regrets qui le suivent : en vain la plus austère morale déclame contre ce tyran, et retrace tous les maux qu'il a faits sur la terre : notre aveuglement est tel que nous ne voulons nous instruire que par notre propre expérience, nous nous flatons toujours d'être plus habiles ou plus heureux : telle est l'opinion des hommes ordinaires, dont la mesure est toujours le volume d'amour-propre dont chaque individu ose hardiment le caresser. Les mâcons, au contraire ; qui voient tout de l'œil de la vérité, qui ne

7...



s'enorgueillissent jamais, qui ne s'en sont accroître sur rien, n'ont pas assez présumé de leurs forces pour s'exposer aux dangers de l'occasion, et par une précaution prudente, ils ont écarté de l'enceinte respectable de leurs travaux, cette belle partie de l'univers, ce sexe agréable et terrible, dont la séduction pourroit exposer l'âme aux risques de l'indiscrétion, aux pièges de la curiosité, à la fougue des passions violentes, qui peut-être étoufferoient un sentiment plus tranquille, plus doux, celui de l'amitié, le seul que nous désirions, et qui nous convienne : les fatales équivoques que la calomnie du profane a semées à ce sujet sur la conduite des frères, ne peuvent nous nuire ni nous affecter ; la honte en retourne sur ses auteurs, et tandis que hors de loge nous rendrons toujours à la reine d'Amathonte, le culte pur qui lui est dû ; tandis que le maître laborieux, actif et sage, multipliera ses offrandes, sans mêler jamais aux roses de l'amour des fleurs indignes d'être unies à ses guirlandes ; qu'il borne ses hommages, dans le temple de la vertu, à la déesse du sentiment ; que l'amitié seule y regne despotiquement pour sa gloire et son bonheur.

Soigneuse d'éloigner tout ce qui peut y porter atteinte, la maçonnerie n'a rien oublié : nos conversations ont des bornes prescrites ; tout objet de contestation est pros crit, controverse, politique, idiomes étrangers, dissertations profanes, germes funestes d'opinions, de schismes et de systèmes, nous vous laissons à des hommes dont le desir semble celui de ne s'accorder jamais ; nous voulons être toujours à l'unisson. La médisance, cette fille chérie du siècle, qui depuis

la naissance du monde paroît être le pis-aller du désœuvrement, est absolument bannie de nos assemblées ; nous y respectons les absens, et nous n'y disons jamais mal de personne : en cela, bien différens du profane, qui nous déchire, sans nous connoître, nous ne nous échappons jamais sur son compte, quoique nous le connoissions bien. L'ironie piquante, la saillie argüe, la satire amère ne repose jamais sur les lèvres du vrai mâcon, parce qu'elle n'est jamais dans son cœur ; l'envie de briller, d'amuser ou de plaire, ne nous fait jamais égayer le propos aux dépens du prochain. Nous savons à merveille, qu'en attaquant la réputation ou les ridicules d'un tiers, on est presque sûr d'être applaudi, et toujours écouté. On ne se refuse guère au plaisir d'entendre dégrader des gens dont quelque fois le mérite fait ombrage : celui qui se charge de cet emploi vil, fait adroitement sa cour à ceux qui l'écoutent ; il les élève, pour ainsi dire, en abaissant les autres. Mais dans ce cas, le discoureur est un lâche, l'auditeur un complaisant indigne. Ce commerce de critique, de censure, de médisance, souvent de calomnie, est le plus grand fleau de l'humanité. Ces monstres odieux, guidés par l'envie, soutenus par l'ignorance, foulent aux pieds l'innocence ; et la vérité, triste et abattue, ne peut jamais réparer entièrement le tort que lui font ces ennemis cruels. De leur bouche impure coule un fiel, qu'elle répand à son gré, et qui laisse toujours après lui quelques traces des impressions qu'il a faites : en vain pour légitimer cette méthode barbare ose-t-on avancer que la charité elle-même exige que l'on corrige

les hommes , et que le moyen le plus sûr est de leur faire apercevoir leurs torts , sous l'enveloppe du badinage , de la plaisanterie , et même de la satire. La charité des maçons n'a pas ce caractère : elle est douce , compatissante , tranquille , patiente : elle éclaire ses frères , les instruit , les corrige , mais sans jamais les flétrir , les choquer , les aigrir : indulgente sur leurs fautes , autant qu'attentive à leurs besoins , son rôle est de ramener par la persuasion ; et de secourir par une assistance secrète , honnête , généreuse , qui n'humilie , ni ne chagrine. A la noblesse de ces procédés , mes chers frères , pourroit-on méconnoître celle de notre institution ? A la beauté de nos pratiques , à leur utilité , n'aperçoit-on pas le prix de l'union et de l'ensemble ? Aux charmes de notre morale , au sérieux de nos travaux , ne devine-t-on pas facilement le but de notre association ? Il est énigme que pour ces génies lourds , esclaves des surfaces , et malheureusement fixés sur les limites que nos crayons semblent circonscrire ; génies étroits qui jamais ne s'élèvent hors de la sphère des images que l'on met sous leurs yeux ; mais qui même en s'y bornant , acquerreroit encore les qualités du cœur si précieuses , qui nous distinguent et nous honorent : car tel est en effet l'avantage réel de la maçonnerie , que même en décomposant son tout , pour le réduire aux simples notions qu'elle offre aux premiers grades , aux explications symboliques dont elle essaie ses prosélytes ; il en résulteroit toujours l'amour des vertus qu'elle prescrit , qu'elle sait faire aimer , et dont la pratique et l'habitude s'analgament avec notre propre existence. Peut être , mes vénérables frères , dans

ce foible essai vous ai-je mieux exprimé ce que l'ordre doit être , que ce qu'il est effectivement ; mais condamneriez-vous la pureté d'une doctrine, d'un culte quelconque , d'après l'abus et les torts de quelques-uns de ses ministres ? les erreurs particulières de quelques mâçons qui nous avilissent peut-être , qu'il faudroit connoître , convaincre ou expulser , ne nuisent point à l'ordre en général , ses principes n'en sont point altérés , et j'ai la satisfaction particulière de les voir maintenus avec pureté dans cette respectable loge. C'est sur la conduite de ceux qui la composent que j'ai calqué les préceptes de morale , que ce discours d'instruction m'a permis de vous détailler : puissiez-vous , toujours fidèles à des devoirs que vous connoissez et que vous remplissez si bien , ne jamais oublier le nom des trois principales colonnes qui soutiennent l'édifice. Entreprenez avec force tout ce qui conduit au bien ; conduisons-nous avec *prudence et sagesse* dans toutes les actions de la vie. *La beauté* de notre ordre dépend de la perfection de notre œuvre. Daigne , ô grand Architecte ! protéger toujours les ouvriers de paix que je vois réunis pour la construction de ton auguste temple ; répands sur eux la prospérité dont l'interminable source est en toi. Fortifie leur zèle , chauffe leur cœur , anime leur esprit , soutiens leur courage , décide leurs succès. Enfants de la mère commune , le limon qui les forma , fut pétri par tes mains bienfaisantes ; ouvre-les avec profusion en leur faveur , et sans jamais permettre qu'ils abusent de tes graces , dirige l'emploi des trésors que tu leur réserve , aux fins indiquées par ta sagesse infinie , pour ta gloire , pour le

bien de l'humanité, pour leur bonheur particulier, et pour l'accroissement de l'empire de la vertu, dont ils renouvellent à ton nom, et en ta présence, le vœu solennel d'être sans relâche les plus zélés sectateurs, *houzé, houzé, houzé.*

Discours prononcé pour une loge de table.

T. V. MAÎTRE, MES CHERS FRÈRES,

Un peu de trêve au sérieux de la morale y ramène avec plus de plaisir celui que l'ordre permet, et qui d'ordinaire succède à nos travaux. m'autorise à prendre pour texte du discours que le vénérable maître m'ordonne de faire à ce banquet, un cantique qui me paroît exprimer assez bien le genre de nos amusemens, et dont la nouveauté pourra vous plaire. L'indulgence est la vertu favorite des maçons, et le talent d'un frère, quoique foible, a des droits sûrs à cet égard.

C A N T I Q U E.

PAR nos chants, célébrons, mes frères,
L'aménité de nos mystères;

Il est midi. (bis)

Si le profane nous écoute,
D'abord pour le mettre en déroute,

Qu'il soit minuit, } *refrain.*
Qu'il soit minuit.

Lorsque pour les travaux du temple,
Un coup de maillet nous rassemble ;

Il est midi.

Un seul mot, chez nous en usage,
Indique la fin de l'ouvrage ;

Il est minuit,

Il est minuit.

Notre origine est respectable,
Ne la chargeons d'aucune fable,

C'est une nuit.

La raison murmure et s'afflige,
Lorsqu'on masque par le prestige,

Le jour qui luit,

Le jour qui luit.

La vertu n'est point un problème,
N'y jetons par aucun emblème,

La moindre nuit.

Tout homme a droit de la connoître,
Le maçon seul la fait paroître

En plein midi,

En plein midi.

Servir son roi, chérir son frère,
Profanes, sans ce caractère,

Il est minuit.

Joignez-y pour l'Etre suprême,
Le culte d'un cœur pur qui l'aime,

Il est midi,

Il est midi.

Amitié, charme de la vie,
Ailleurs seroit-tu mieux servie

Qu'en ce réduit ?

Des titres la froide chimère ,
Ici la cède au nom du frère ,
 Qui nous unit,
 Qui nous unit.

Secourons-les , ce terme est vaste ;
Mais pour le bien faire et sans faste ,
 Qu'il soit minuit.
Un bienfait pur veut de silence ,
Le cri de la reconnoissance ,
 Sonne midi ,
 Sonne midi.

Entre nous si quelqu'un fait brèche
Aux bonnes mœurs , qu'on se dépêche
 De faire nuit ;
Toujours à la vertu sublime ,
Aux traits qui sont dignes d'estime ,
 Qu'il soit midi ,
 Qu'il soit midi.

Beau sexe qu'une loi sévère ,
Ecarte de ce sanctuaire ,
 Il est minuit.
Le tems viendra pour votre éloge ,
A notre cœur , c'est votre horloge ,
 Il est midi ,
 Il est midi.

Amour , ton flambeau se renverse
Dans la liqueur que Bacchus verse
 En plein midi.
Bientôt par les soins de Morphée ,
Ta gloire sera décidée ;
 Mais à minuit ,
 Mais à minuit.

Seconde-moi , charmante troupe,
Et ne quittons plus notre coupe,

Jusqu'à minuit.

Des nœuds d'un tissu agréable,
Doivent se resserrer à table,

Il est midi ,

Il est midi.

L'art royal , mes chers frères , en mettant sous vos yeux , pour premier objet , un plan tracé du plus beau temple de l'univers , n'emploie point cette esquisse pour vous donner une idée juste de la magnificence de l'édifice. En vous rappelant le cantique dont votre gaîté décente a avec complaisance , répété les refrains , je n'ai point prétendu par ce médiocre essai lyrique , vous donner une idée juste des charmes de la poésie , ni de l'habileté de l'auteur ; mais affectés , comme vous l'êtes peut-être , de l'adresse avec laquelle il a su , sous l'écorce et la frivole enveloppe du badinage , réunir en un seul point , malgré quelques négligences de style , le tableau exact de nos devoirs , j'ai cru m'étayer des images qu'il présente , pour tracer nos obligations avec le ton de l'amusement , que la paraphrase légère de chaque couplet n'altérera pas , suivant toute apparence.

Au premier , je trouve l'heure de nos travaux fixée , telle qu'elle l'est effectivement dans nos pratiques , et je vois en même tems le premier devoir des mâçons , qui doit soigner que la loge soit parfaitement couverte , et qu'aucun profane ne puisse pénétrer nos mystères.

Au second , je me souviens du l'obéissance que les frères doivent en loge à celui que leurs

suffrages unanimes ont une fois désigné pour chef. Le maillet du maître est le signe du pouvoir et de la subordination ; un coup rassemble les ouvriers, un coup les disperse ; un mot prescrit le travail ou le repos , et cette déference volontaire, qui ne gêne point la liberté, maintient le bon ordre et la règle.

Au troisième ; la date de nos travaux est ancienne , c'est dans la vérité de l'histoire que nous devons rechercher celle de l'origine de l'ordre ; tout ce qui la défigure ou la surcharge est fabuleux, et incapable d'attacher des esprits dévoués aux choses lumineuses et proprement géométriques : ce mot seul écarte tout-à-coup une foule d'innovations , de grades factices, de cérémonies sans liaisons, qui caressent l'ambition et perpétuent l'ignorance et la mauvaise foi. La vertu n'est point un problème, c'est le quatrième couplet : non, sans doute, mes frères : la vertu est fixe, brillante, déterminée, et l'ordre qui n'a d'autre but que de lui dresser des autels, ne peut qu'être utile et saint, tout homme la connoît, mais très-peu la pratiquent ; s'il est réservé aux seuls mâçons de la faire paroître dans tout son éclat, voici les caractères essentiels auxquels nous le remarquerons : piété servente et religieuse, obéissance aux lois, fidélité pour le prince, amour tendre pour ses frères. L'Etoile flamboyante, dont le feu purifie nos cœurs, n'a pas d'autres rayons ; en elle tous nos vœux se concentrent, d'elle émanent toutes les bonnes qualités qui nous distinguent : modestie qui nous fait renoncer aux chimériques prétentions du siècle ; équité qui nous ramène au vrai niveau que la nature a

établi entre les hommes , et qui réduit tous nos titres à la seule gloire d'être le frère de nos amis, l'ami zélé de nos frères : charité, qui nous rend compatisans , actifs , ingénieux sur les moyens d'aider les autres , sans peser à leur gratitude, et qui met la récompense dans le plaisir vif d'obliger ; en cachant autant qu'il se peut la source d'où partent des secours qui perdent toujours de leur prix , lorsqu'on les fait trop valoir : notre ame qui dans les loges est toute entière aux devoirs de notre état , se partage au dehors pour remplir avec un zèle égal ceux de la société commune ; accoutumés à sentir vivement , nous apprécions mieux que le vulgaire les objets dignes de notre hommage , et le beau sexe , qui n'a pu participer à nos mystères , est payé avec usure , lorsqu'ils sont finis , d'une privation dont nous avons été les premières victimes : son souvenir flatteur tient place dans nos cérémonies , et jamais un banquet ne s'achève sans célébrer , par des nombres peut-être plus présomptueux que possibles , les graces , les charmes et la santé des sœurs aux pieds desquelles chacun de nous reporte un hommage légitime , dont il voudroit réitérer l'offrande en raison cubique de nos calculs les plus étendus. L'astre de l'amitié pâlit un tems le flambeau de l'amour , mais sans jamais l'éteindre ; et j'assurerois presque que la liqueur de l'amant d'Ariadné , est un philosophe de plus pour tracer sur les lambris des alcoves de la volupté , les chiffres radieux des mâçons zélés , que l'un ou l'autre des deux frères introduisent dans leur temple. Le nôtre , mes chers frères , est l'asyle de l'innocence ; nous quittons le sanctuaire pour passer dans le parvis à des banquets délicieux , où la frugalité et la prudence

tempèrent ce que le goût pourroit avoir de trop impétueux et de trop libre. Un exercice agréable y cadence avec méthode les libations que nous faisons, et la manière de célébrer les santés qui sont chères à l'ordre, acquiert un mérite de plus par l'ensemble qui y règne, et le concert d'applaudissemens par lequel nous exprimons nos souhaits et notre joie. Les noms que nous employons pour caractériser les meubles du festin, tiennent aux attributs militaires, parce que nulle classe dans l'ordre civil, n'est plus faite pour la précision des tems, que celle d'une milice bien disciplinée et bien conduite; le monarque a nos premiers vœux, le chef de l'ordre en France, occupe le second rang; nos maîtres, nos frères, nos amis, nos sœurs, nous feroient épuiser le cellier le plus abondant, si nous osions mesurer nos forces à l'envie que nous avons de leur marquer l'intérêt le plus tendre; mais l'ivresse, suite funeste des excès, est en horreur chez les mâçons, la crapule ne s'assied jamais à côté de la vertu, la décence seule a droit de remplir sa coupe, les regrets sont exilés, les mâçons ne les appréhendent jamais; adroits à lacer les guirlandes, les roses du plaisir, avec les lys de la sagesse, nous ne dégènerons jamais; nos principes se retrouvent par-tout, au fort du travail, au sein des fêtes, au foyer des jeux, le feu de l'amitié est le seul qui nous chauffe; nous voyons la joie, nous la saisissons, mais nous voyons ses bornes, nous savons les respecter: qu'il n'en soit jamais, mes frères nouveaux recus, à votre zèle pour notre respectable association; nous n'en mettrons jamais aux sentimens que vous devez attendre de notre part, et que je suis flatté de vous garantir.

Idée générale de la Maçonnerie, considérée sous un point de vue philosophique, et déjà désignée par plusieurs anciens, sous le nom de la SOCIÉTÉ DES PHILOSOPHES INCONNUS.

LA théorie des vérités hermétiques a donné naissance à plusieurs grades maçonniques, indiqués sous les noms d'adepte, phénix, sublime philosophie, etc. Un examen sérieux de tous les objets de détail morcelé dans les diverses pratiques des francs-maçons, l'exposé de la plupart de leurs emblèmes, et particulièrement de celui de l'Etoile flamboyante dont il semblent faire tant de cas, pouvoit peut-être légitimer l'opinion que la science d'Hermès soit l'origine et le but de la confédération vulgairement appelée Franche-Maçonnerie. La marche des premiers grades, la forme des loges, la distribution intérieure du temple, les calculs mystérieux, les vœux de l'association, les réglemens généraux de l'ordre, la pratique de la vertu, et le secret si fort recommandé, concourent à faire soupçonner que les premiers hommes qui s'assemblèrent sous le prétexte de rebâtir le temple de Salomon, méditoient une œuvre plus analogue à la sagesse et à l'habileté de ce pieux monarque si versé dans les combinaisons occultes de la nature. Peut-être la société des maçons, qui s'est si prodigieusement accrue, gagneroit-elle à justifier aux yeux du public cette idée qui lui seroit avantageuse, et l'on estimeroit beaucoup

plus des hommes que l'on sauroit appliquer à des spéculations savantes , fussent-elles même fausses , que de les voir , comme ils le sont en apparence , livrés à des cérémonies burlesques et déconsues , qui n'annoncent aucun objet fixe , et font regarder les loges plutôt comme une assemblée de gens oisifs , ou bizarrement joyeux , que comme un laboratoire respectable de citoyens utiles , dévoués à la recherche des trésors les plus consolans pour l'humanité. On ne s'est point proposé dans cet ouvrage de fixer inviolablement à cet égard les doutes raisonnables du public , il suffit d'offrir un canevas à ses méditations , et on va le lui procurer , en mettant sous ses yeux la première partie des modes et connoissances qui font le point d'appui de la société des *philosophes inconnus* , divisée en trois grades capitaux , comme celle des m^açons ; savoir , apprentif , compagnon et profès ou philosophe. Il n'est ici question que de l'apprentif , dont on joint le Cathéchisme de la manière la plus étendue.

Les statuts des philosophes , que Jean-Joachim d'Estingrel avoit déjà publiés lui-même , sont trop relatifs à ceux des m^açons qui semblent calqués sur ceux-ci , pour avoir négligé de les rappeler en cette occasion , et j'ai cru devoir leur accorder le première place.

Statuts des Philosophes inconnus.

ARTICLE PREMIER.

Les Associés peuvent être de tout pays.

CETTE compagnie ne doit pas être bornée par une contrée, une nation, un royaume, une province, en un mot par un lien particulier ; mais elle doit se répandre par toute la terre habitable qu'une religion sainte éclaire, où la vertu est connue, où la raison est suivie : car un bien universel ne doit pas être renfermé dans un petit lieu resserré ; au contraire, il doit être porté par-tout où il se rencontre des sujets propres à le recevoir.

ART. II. *Divisions en corps particuliers.*

Pour qu'il n'arrive pas de confusion dans une si vaste étendue de pays, nous avons trouvé bon de diviser toute la compagnie en compagnies ou assemblées, et que ces corps particuliers soient tellement distribués, que chacune ait son lieu marqué, et sa province déterminée. Par exemple, que chaque colonie se renferme dans un empire où il n'y ait qu'un seul chef ; que chaque assemblée se borne à une seule province, et ne s'étende pas plus loin qu'un canton de pays limité. Si donc il arrive qu'il se présente une personne pour être associée avec nous, qui ne soit pas d'un pays stable, et que l'on connoisse ; qu'on l'oblige d'en choisir un où il établisse son

domicile , de peur qu'il ne se trouve en même tems attaché à deux colonies ou assemblées.

ART. III. *Le nombre des associés.* Pour ce qui est du nombre des associés dans chaque colonie ou assemblée, il n'est ni facile, ni utile de le prescrire par les raisons ci-après : la providence y pourvoira, puisqu'en effet c'est uniquement la gloire, le service de Dieu, celui du prince et de l'état, qu'on s'est proposé pour but dans toute cette instruction. Ce qu'on peut dire en général, c'est qu'il s'en faut rapporter là-dessus à la prudence de ceux qui associeront, lesquels, selon le tems, le lieu et les nécessités présentes, admettront plus ou moins de personnes dans leur corps. Ils se souviendront seulement que la véritable philosophie ne s'accorde guère avec une multitude de personnes, et qu'ainsi il sera toujours plus sûr de se retrancher au petit nombre. Le plus ancien ou le premier de chaque colonie, ou assemblée, aura chez lui le catalogue de tous les associés, dans lequel seront les noms et le pays de ceux de son corps, avec l'ordre de leur réception pour les raisons que nous dirons plus loin.

ART. IV. *Gens de toute condition et religion peuvent être admis.* Il n'est aucunement nécessaire que ceux que l'on recevra dans la compagnie soient tous d'une même condition, profession ou religion. Il sera requis en eux qu'ils soient au moins convaincus des mystères saints de la religion chrétienne, qu'ils aiment la vertu, qu'ils aient l'esprit propre pour la philosophie, de manière que l'athée et l'idolâtre ne puissent être admis : seulement par une exception fondée sur le respect pour la loi ancienne,

le jnif pourra , quoique rarement , y participer , pourvu qu'il soit doué d'ailleurs , des qualités d'un bonnête homme ; ainsi donc on n'aura aucun égard à l'extraction des personnes : car n'ayant point d'autre fin que d'aider les pauvres de la république chrétienne , et de donner du soulagement à tous les affligés du genre humain , en quelque lieu et de quelque condition qu'ils soient , les associés d'une médiocre naissance y pourront aussi bien réussir que ceux d'une qualité plus relevée. Ce seroit donc au détriment de l'humanité qu'on les banniroit de notre corps , vu principalement que ces sortes de personnes sont d'ordinaire plus portées à pratiquer les vertus morales que celles qui sont le plus constituées en dignité. Le mélange de religions et de cultes ne peut en attaquer aucune , ni nuire à la véritable , ni élever contestation ou fomenter schisme , par la loi qui sera imposée de ne jamais converser sur des matières de ce genre , n'étant pas au surplus probable que le grand Architecte accorde à des hommes quelconques la faveur de conduire à une heureuse fin le grand ouvrage dont notre philosophie découvre les principes , s'ils n'ont auparavant purgé leur cœur de toutes sortes de mauvaises intentions : cependant l'ordre n'éclairera véritablement sur les mystères des philosophes que ceux qui cesseront d'être aveugles sur les mystères de la loi.

ART. V. *On admettra difficilement les religieux.* Quoiqu'il soit indifférent , comme je viens de le dire , de quelle condition soient les associés , il est à souhaiter pourtant qu'on n'en prenne point au peu parmi les religieux ou gens engagés dans des vœux monastiques , principa-

lement de ces ordres qu'on appelle mandians , si ce n'est dans une extrême disette d'autres sujets propres à notre institut. Que la même loi soit pour les esclaves , et toutes personnes qui sont comme consacrées aux services et aux volontés des grands ; car la philosophie demande des personnes libres , maîtresses d'elles-mêmes , qui puissent travailler quand il leur plaira , et qui , sans aucun empêchement , puissent employer leur tems et leurs biens pour enrichir la philosophie de leurs nouvelles découvertes.

ART. VI. *Rarement les souverains.* Or , entre les personnes libres les moins propres à cette sorte de vacation, ce sont les rois, les princes et autres souverains. On doit juger de même sous un autre regard de certaines petites gens que la naissance a mis , à la vérité , un peu au-dessus du commun , mais que la fortune laisse dans un rang inférieur ; car , ni les uns , ni les autres ne nous sont guere propres , à moins que certaines vertus distinguées , qui brillent dans toutes leur conduite , tant en public qu'en particulier , ne les sauvent de cette exception. La raison de cela, c'est qu'il ne se peut guere faire que l'ambition ne soit la passion dominante de ces sortes d'états : or , par-tout où ce malheureux principe a lieu , on n'y agit plus par les motifs et d'une charité et d'une affection générale pour le genre humain.

ART. VII. *Que l'on regarde sur-tout aux mœurs.* En général , que personne de quel-qu'état ou condition qu'il puisse être , ne prétende point entrer dans cette compagnie , s'il n'est véritablement homme de bien ; il seroit fort à souhaiter , comme il a été dit , qu'il fit profession du christianisme , et qu'il en prati-

quât les vertus ; qu'il eût une foi scrupuleuse , une ferme espérance , une ardente charité. Ce sont les trois principales colonnes de tout édifice solide ; que ce fut un homme de bon commerce , honnête dans les conversations , égal dans l'adversité et dans la prospérité , enfin , dans lequel il ne parût aucune mauvaise inclination , de peur que les personnes par lesquelles on prétendroit aider au bonheur des autres , ne servissent elles-mêmes à leur perte. Qu'on se garde par-dessus toute chose de gens adonnés au vin ou aux femmes ; car Harpocrates lui-même garderoit-il sa liberté parmi les verres ? Et quand ce seroit Hermès , seroit-il sage au milieu des femmes ? Or , quel désordre , que ce qui doit faire la récompense de la plus haute vertu , devînt le prix d'une infâme débauche.

ART. VIII. *Que ce soit gens qui aient de la curiosité naturelle.* Ce n'est pas assez que les mœurs soient irréprochables , il faut en outre dans nos prosélytes un véritable desir de pénétrer dans les secrets de la chimie , et une curiosité qui paroisse venir du fond de l'ame ; de savoir , non pas les fausses recettes des charlatans , mais les admirables opérations de la science hermétique , de peur qu'ils ne viennent peu à peu à mépriser un art dont il ne peuvent pas tout-à-coup connoître l'excellence. Ceci après tout ne doit pas s'entendre de cette manière , que dès qu'un homme est curieux , autant que le sont la plupart des alchimistes , il soit aussitôt censé avoir ce qu'il faut pour être agrégé parmi nous ; jamais la curiosité ne fut plus vive que dans ceux qui ayant été prévenus de faux principes , donnent dans les opérations d'une

chymie sophistique ; d'ailleurs , il n'en fut jamais de plus incapables et de plus indignes d'entrer dans le sanctuaire de nos vérités.

ART. IX. *Le silence , condition essentielle.* Pour conclusion , qu'à toutes bonnes qualités on joigne un silence incorruptible , et égal à celui qu'Harpocrates savoit si bien garder ; car , si un homme ne se sait taire et ne parler que quand il faut , jamais il n'aura le caractère d'un véritable et parfait philosophe.

ART. X. *Manière de recevoir.* Quiconque une fois aura été admis au nombre de nos élus , il pourra lui-même à son tour en recevoir d'autres , et alors il deviendra leur patron. Qu'il garde , dans le choix qu'il en doit faire , les règles précédentes , et qu'il ne fasse rien sans que le patron par lequel il avoit été lui-même agrégé en soit averti , et sans qu'il y consente.

ART. XI. *Formulaire de réception.* Si donc quelqu'un , attiré par la réputation que s'acquerra cette compagnie , souhaitoit d'y être admis , et si , pour cet effet , il s'attachoit à quelqu'un de ceux qu'il soupçonneroit en être , celui-ci commencera par observer diligemment les mœurs et l'esprit de son postulant , et le tiendra durant quelque tems en suspens , sans l'assurer de rien , jusqu'à ce qu'il ait eu des preuves suffisantes de sa capacité , si ce n'est que sa réputation fût bien établie , qu'on n'eût aucun lieu de douter de sa vertu et des autres qualités qui lui sont requises. En ce cas , l'associé proposera la chose à celui qui lui avoit lui-même servi de patron ; il lui exposera nettement , sans déguisement et sans faveur , ce qu'il aura reconnu de bien et de mal , dans celui qui demande ; mais

en lui cachant en même-tems sa personne , sa famille , son nom propre , à moins que le postulant n'y consente , et même il ne vienne à le demander instamment , instruit qu'il aura été de la défense expresse qu'on a sans cela de le nommer dans la société ; car c'est une des constitutions des plus sages de la compagnie , que tous ceux qui en seront , non seulement soient inconnus aux étrangers , mais qu'ils ne se connoissent pas même entr'eux , d'où leur est venu le nom de *philosophes inconnus*. En effet , s'ils en usent de la sorte , il arrivera que tous se préserveront plus facilement des embuches et des pièges qu'on a coutume de dresser aux véritables philosophes , et particulièrement à ceux qui auroient fait la pierre , lesquels , sans cette précaution , deviendroient peut-être , par l'instinct du démon , en proie à leurs propres amis , et toute la société courroit risque de se voir ruinée en peu de tems ; mais au contraire , en prenant ces mesures , quand il se trouveroit parmi elle quelque traître , ou quelqu'un qui , sans qu'il y eût de sa faute , fût assez malheureux pour avoir été découvert : comme les autres , qui , par prudence sont demeurés inconnus , ne pourront être déléérés , ni accusés , ils ne pourront ainsi avoir part au malheur de leur associé , et continueront sans crainte leurs études et leurs exercices. Que si après ces avis quelqu'un est assez imprudent que de se faire connoître , qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même , s'il s'en trouve mal dans la suite

ART. XII. *Devoirs des patrons.* Afin que l'ancien patron , qui est sollicité par le patron futur de donner son consentement pour l'imma-

trication de son nouveau prosélyte, ne le fasse pas à la légère, il doit auparavant faire plusieurs questions à l'associé qui lui en parle, et même pour p u qu'il puisse donter de sa sincérité, l'obliger par serment de lui promettre de dire les choses comme elles sont. Qu'après cela on propose la chose à l'assemblée; c'est-à-dire, à ceux de ses associés qui lui seront connus, et qu'on suive leurs avis là-dessus.

ART. XII. *Privilège des chefs* Le chef, ou le plus ancien d'une colonie, sera dispensé de la loi susdite, aussi bien que de plusieurs autres choses de la même nature. Si cependant il arrivoit que le nombre des associés venant à diminuer, on fût obligé de ne plus faire qu'une assemblée de toute la colonie; alors le chef général perdra son privilège, en quoi l'on doit s'en rapporter à sa propre conscience. Après sa mort aussi personne ne lui succédera, jusqu'à ce que la multitude des associés ait obligé de les subdiviser en plusieurs assemblées,

ART. XIV. *Réception*. Tout cela fait, et le consentement donné en ladite forme, le nouveau postulant sera reçu en la manière que je vais dire.

Premièrement, on invoquera les lumières de l'Eternel, en faisant célébrer, à cette intention une fonction publique, religieuse et solennelle, en un endroit consacré, suivant que le lieu et la religion de celui que l'on doit recevoir le permettent. Si la chose ne se peut faire en ce tems, qu'on la diffère à un autre, selon qu'en ordonnera celui qui reçoit. Ensuite, celui qu'on va recevoir promettra de garder inviolablement les statuts susdits, et sur toutes choses, qu'il s'engage à un secret inviolable, de quelque manière

que les choses puissent tourner , et quelqu'événement bon ou mauvais qu'il en puisse arriver.

De plus , il promettra de conserver la fidélité aux lois et au souverain , également envers ses nouveaux frères associés ; jurant d'aimer toujours tous ceux qu'il viendra à connoître tels comme ses propres frères. Qu'enfin , s'ils se voit jamais en possession de la pierre , il s'engagera même par serment , si son patron l'exige ainsi , (sur quoi , comme dans toutes les autres lois de la réception , il faudra avoir égard à la qualité et au mérite de ceux qu'on recevra) qu'il en usera selon que le prescrivent les constitutions de la compagnie. Après cela , celui qui lui aura servi de patron , en recevant ses promesses , lui fera les siennes à son tour au nom de toute la société et de ses associés : il l'assura de leur amitié , de leur fidélité , de leur protection , et qu'ils garderont en sa faveur tous les statuts , comme il vient de promettre de les garder à leur égard ; ce qui étant fini , il lui dira tout bas à l'oreille les mots de l'ordre , et puis en langage des sages , le nom de la *magnésie* ; c'est-à-dire , de la vraie et unique matière de laquelle se fait la pierre des philosophes. Il sera néanmoins plus à propos de lui en donner auparavant quelque description énigmatique , afin de l'engager adroitement de le déchiffrer de lui-même ; que s'il reconnoît qu'il désespère d'en venir à bout , le patron lui donnera courage , en lui aidant peu à peu , mais de telle manière néanmoins que ce soit de lui-même qu'il découvre le mystère.

ART. XV. *Du nom de l'associé.* Le nouveau frère associé prendra un nom cabalistique , et , si faire se peut commodément , tiré par ana-

gramme de son propre nom , ou des noms de quelqu'un des anciens philosophes ; il le déclarera à son patron , afin qu'il l'inscrive au plutôt dans le catalogue ou journal de société ; ce qui sera fait par quelqu'un des anciens , qui prendra soin de le faire savoir , tant au chef général de chaque colonie , qu'à celui de chaque assemblée.

ART. XVI. *De l'écrit que le nouveau frère doit à son patron.* Outre ce qui a été dit , si le patron juge qu'il soit expédient , il exigera , pour engager plus étroitement le nouvel associé , une cédule écrite de sa main et souscrite de son nom cabalistique , qui fera foi de la manière dont les choses se sont passées , et du serment qu'il a fait ; réciproquement le nouveau frère associé pourra aussi obliger son patron de lui donner pour valoir comme certificat , son signe et son nom cabalistique au bas d'un des exemplaires de ces statuts , par lequel il témoignera à tous ceux de la compagnie qu'il l'a associé à eux.

ART. XVII. *Ecrits nécessaires que le nouvel associé doit recevoir.* Quand le tems le permettra on donnera la liberté au nouveau frère de transcrire les présens statuts , aussi bien que la tableau des signes et caractères cabalistiques , qui servent à l'art , avec son interprétation , afin que quand , par hasard , il se rencontrera avec quelqu'un de la compagnie , il puisse le reconnoître et en être reconnu , en se faisant les interrogations mutuelles sur l'explication de ces caractères. Enfin , il pourra prendre aussi la liste des noms cabalistiques des agrégés , que son patron lui communiquera , en lui cachant leurs noms propres , s'il les savoit.

Pour ce qui est de nos autres écrits particuliers

que le patron pourroit avoir chez lui, ou à sa disposition par tout autre moyen, il sera encore obligé de les faire voir, et procurer à son nouveau frère, ou tous à la fois, ou par partie, selon qu'il le pourra et jugera à propos, sans jamais cependant y mêler rien de faux, ou qui soit contraire à notre doctrine; car un philosophe peut bien dissimuler pour un tems, mais il ne lui est jamais permis de tromper. Le patron ne sera point tenu de faire ces sortes de communications, ou plus amplement, ou plus vite qu'il ne voudra; d'avantage, il ne pourra même rien communiquer qu'il n'ait perçu du nouveau frère la taxe du tribut imposé pour entrer à la masse commune de la compagnie, et qu'il ne l'ait d'ailleurs éprouvé sur tous les points, et reconnu exact observateur des statuts, de peur que ce nouvel agrégé ne vienne à se séparer du corps et découvrir des mystères qui doivent être particuliers et cachés. Quand aux lumières qu'un chacun aura puisé d'ailleurs, il lui sera libre de le cacher ou d'en faire part.

ART. XVII. Devoirs d'un nouvel associé.
Il reste présentement à exhorter le nouvel associé de s'appliquer avec soin, soit à la lecture de nos livres, et de ceux des autres philosophes approuvés, ou seul en particulier ou en compagnie de quelqu'un de ses confrères; soit à mettre lui-même la main à la pratique, sans laquelle toute la spéculation est incertaine.

Qu'il se donne de garde sur-tout de l'ennui qui accompagne la longueur du travail, et qu'une impatience d'avoir une chose qu'il attend depuis si long-tems, ne le prenne point. Il doit se consoler sur ce que tous les frères associés travaillent

pour lui, comme lui-même doit aussi travailler pour eux, sans quoi il n'auroit point de part à leur découverte; fondé sur ce que le repos et la science parfaite sont la fin et la récompense du travail, comme la gloire l'est des combats quand le ciel veut bien nous être propice; et sur ce qu'enfin la paresse et la lâcheté ne sont suivies que d'ignorance et d'erreur.

ART. XIX. *Anniversaire de la réception.* Tous les ans, à jour pareil de sa réception, à moins que l'on ne soit convenu d'un jour commun pour tous, chaque associé, s'il est catholique romain, offrira à Dieu le saint sacrifice, en action de grace et pour obtenir de l'Eternel le don de science et de lumières. Tout chrétien en général ou tout autre de quelque secte qu'il puisse être; fera la même chose à sa manière: que si on s'oublioit pourtant de le faire, on ne doit pas en avoir de scrupule; car ce règlement n'est que de conseil et non pas de précepte.

ART. XX. *Qu'on ne se mêle pas de sophistication.* Qu'on s'abstienne de toutes opérations sophistiques sur les métaux de quelques espèces qu'elles puissent être. Qu'on n'ait aucun commerce avec tous les charlatans et donneurs de recettes; car il n'y a rien de plus indigne d'un philosophe chrétien qui cherche la vérité, et qui veut aider ses frères, que de faire profession d'un art trompeur.

ART. XXI. *On peut travailler à la chimie commune.* Il sera permis à ceux qui n'ont point encore l'expérience des choses qui se font par le feu, et qui ignorent par-conséquent l'art de distiler, de s'occuper à faire ces opérations sur les minéraux, les végétaux et les animaux,

et d'entreprendre même de purger les métaux , puisque c'est une chose qui nous est quelquefois nécessaire ; mais que jamais on ne se mêle de les allier les uns aux autres , encore moins de se servir de cet alliage : parce que c'est chose mauvaise , et que nous défendons principalement à nos freres et associés.

ART. XXII. *On peut détromper ceux qui seroient dans une mauvaise voie.* On pourra quelquefois aller dans les laboratoires de la chimie vulgaire , pourvu que ceux qui y travaillent ne soient pas en mauvaise réputation , comme aussi se trouver dans les assemblées de ces mêmes gens , raisonner avec eux , et si l'on juge qu'ils soient dans l'erreur , s'efforcer de la leur faire apercevoir , au moins par des argumens négatifs tirés de nos écrits ; et le tout , s'il se peut , par un pur esprit de charité , et avec modestie , afin qu'il ne se fasse plus de folles dépenses ; mais en ces occasions , qu'on se souvienne de ne point trop parler ; car il suffit d'empêcher l'aveugle de tomber dans le précipice , et de le remettre dans le bon chemin ; on n'est pas obligé de lui servir de guide dans la suite : loin de cela , ce seroit quelquefois mal faire , sur-tout si l'on reconnoît que la lumière de l'esprit lui manque , et s'il ne fait pas de cas de la vertu.

ART. XXIII. *On peut donner envie d'entrer dans la société.* Que si entre ceux qui se mêlent de la chimie , il se trouve quelque bon-nête homme qui ait de la réputation , qui aime la sagesse et la probité , et qui s'attache à la science hermétique , par curiosité et non par avarice , il n'y aura pas de danger de l'entretenir des choses qui se pratiquent dans notre société

et des mœurs de nos plus illustres associés ; afin que si quelqu'un étoit appelé du ciel et destiné pour cet emploi, il lui pût par telle occasion venir en pensée de se faire des nôtres, et remplir sa destinée. Dans ces entretiens, cependant, on ne se déclarera point associé, jusqu'à ce qu'on ait reconnu dans cette personne les qualités dont nous avons parlé, et qu'on ait pris avis et consentement de son patron ; car autrement ce seroit risquer de perdre le titre de philosophe inconnu ; ce qui est contre nos statuts.

ART. XXIV. *Se voir de tems en tems.*

Ceux des confreres qui se connoîtront, de quelque maniere que ce puisse être, et de quelque colonie ou assemblée qu'ils soient, pourront se réunir ensemble, pour conférer quand et autant de fois qu'ils le trouveront à propos, dans certains jours et lieux assignés. Là on s'entretiendra des choses qui regardent la société : on y parlera des lectures particulières qu'on aura faites, de ses méditations et opérations, afin d'apprendre les uns des autres tant en cette matiere qu'en toute autre science. Le tout sera suivi, autant que faire se pourra, d'un repas en commun, à condition que rien ne s'y passera contre la sobriété, et que, vivant ensemble, soit dans les auberges ou autres lieux, où ils prendront leurs banquets, il y laisseront toujours une grande estime d'eux et de leur conduite : or, quoique ces assemblées puissent être d'une grande utilité, on n'en impose cependant aucune obligation.

ART. XXV. *S'entretenir par lettres.* Il sera aussi permis d'avoir commerce par lettres les uns avec les autres, à la maniere ordinaire ; pourvu que jamais on n'y mette par écrit le

nom et la nature de la chose essentielle qui doit être cachée. Les associés ne souscriront point ces lettres autrement que par leur noms cabalistiques ; pour le dessus il faudra y mettre le même, et ensuite ajouter une enveloppe sur laquelle on écrira l'adresse, en se servant du nom propre de celui à qui l'on écrit. Si l'on craint que ces lettres soient interceptées, on se servira de chiffres, ou de caractères hiéroglyphiques, ou de mots allégoriques. Ce commerce de lettres peut s'étendre jusqu'à ceux des associés qui seroient dans les lieux les plus éloignés du monde, en se servant pour cela de leurs patrons, jusqu'à ce qu'on ait reçu les éclaircissemens dont on peut avoir besoin, sur les difficultés qui naissent dans nos recherches philosophiques.

ART. XXVI. *Manière de s'entre-corriger.*
Si l'on vient à remarquer que quelqu'un des associés ne garde pas les règles que nous venons de prescrire, ou que ses mœurs ne soient pas aussi irréprochables que nous le souhaitons, le premier associé, et sur-tout son patron, l'avertira avec modestie et charité ; et celui qui sera ainsi averti, sera obligé d'écouter ces avis de bonne grace et avec beaucoup de docilité : s'il n'en use pas ainsi, il ne faut pas tout d'un coup lui interdire tout commerce avec les autres ; mais seulement on le dénoncera à tous les frères que l'on connoîtra de son assemblée ou colonie, afin qu'à l'avenir on soit sur la réserve avec lui, et qu'on n'ait pas la même ouverture qu'auparavant. Il faut néanmoins s'y conduire avec sagesse, de peur que venant à s'apercevoir qu'on le veut bannir, il ne nuise aux autres : mais que jamais on ne lui fasse part de la pierre.

ART. XXVII. *Celui qui aura fait l'œuvre en donnera avis.* Si quelqu'un des freres est assez heureux pour conduire l'œuvre à sa perfection, d'abord il en donnera avis, non pas de la manière que nous avons prescrit les lettres ci-dessus, mais par une lettre sans jour et sans date, et s'il se peut, écrire d'une main déguisée qu'il adressera à tous les chefs et anciens des colonies, afin que ceux qui ne pourront voir cet associé fortuné, soient excités par l'espérance d'un bonheur semblable, et animés par-là à ne pas se dégoûter du travail qu'ils auront entrepris. Il sera libre à celui qui possédera ce grand trésor de choisir parmi les associés, tant connus qu'inconnus, ceux auxquels il voudra faire part de ce qu'il a découvert : autrement il se verrait obligé de le donner à tous, même à ceux auxquels la société n'a point encore l'obligation ; en quoi il s'exposerait, ainsi que toute la compagnie, à de très-grands périls.

ART. XXVIII. *Il en fera part à ceux qui le viendront trouver.* On obligera sur-tout cet heureux associé par un décret qu'on gardera plus inviolablement que tous les autres, de faire part de ce qu'il aura trouvé d'abord à son propre patron, à moins qu'il n'en soit indigne, ensuite à tous les autres confreres connus ou inconnus, qui le viendront trouver, pourvu qu'ils fassent connoître qu'ils ont gardé exactement tous les réglemens ; qu'ils ont travaillé sans relâche ; qu'ils sont gens secrets, et incapables de faire jamais aucun mauvais usage de la grace qu'on leur accordera. En effet, comme il seroit injuste que chacun conspirât à l'utilité publique, si chaque particulier n'en marquoit en tems et

lieu sa reconnoissance ; aussi seroit-il tout-à-fait déraisonnable de rendre participans d'un si grand bonheur les traîtres, les lâches, et ceux qui craignent de mettre la main à l'œuvre

ART. XXIX. *Manière de faire cette communication.* La méthode pour communiquer ce secret, sera laissée entièrement à la disposition de celui qui le possède, de sorte qu'il lui sera libre, ou de donner une petite portion de la poudre qu'il aura faite, ou d'expliquer clairement son procédé, ou seulement d'aider par ses conseils ceux de ses compagnons qu'il saura travailler à la faire. Le plus expédient sera de se servir de cette dernière méthode ; afin qu'autant qu'il se pourra, chacun ne soit redevable qu'à lui-même, et à sa propre industrie, d'un si grand trésor. Quand à ceux qui, par une semblable voie, s'en trouveroient enrichis, ils n'auront pas le pouvoir d'en user de la sorte à l'égard de leurs autres confreres, non pas même de leur propre patron, s'ils n'en ont du moins demandé la permission auparavant à celui de qui ils auront été instruits, car le secret est la moindre reconnoissance qu'ils lui doivent, et celui-ci même ne le permettra pas aisément, mais seulement à ceux qu'il en trouvera dignes.

ART. XXX. *De l'emploi qui en doit être fait.* Enfin, l'usage et l'emploi d'un si précieux trésor doit être réglé de la manière qui suit : un tiers sera consacré à l'Eternel à bâtir de nouvelles églises, à réparer les anciennes, à faire des fondations publiques et autres œuvres pies. un autre tiers sera distribué aux pauvres, aux personnes opprimées et aux affligées de quelque manière qu'elles le soient ; enfin, la dernière

partie restera au possesseur, de laquelle il pourra faire ses libéralités, en aider ses parens et ses amis, mais de telle sorte qu'il ne contribue point à nourrir leur ambition, mais seulement autant qu'il est nécessaire pour qu'ils glorifient le grand Architecte de l'univers, qu'ils le servent, et leur patrie, et qu'ils fassent en paix leur salut. Qu'on se souvienne que dans un soudain changement de fortune, rarement on sait garder de la modération; et même que jusque dans les aumônes qu'on fait aux pauvres, si on ne les fait que par vanité, l'on peut trouver occasion de se perdre.

N. B. Il seroit très-facile, en rapprochant chacun des articles de cette considération avec ceux qui sont conieus aux réglemens généraux de la franc-maçonnerie, de faire voir la parité la plus suivie, et de prouver qu'en effet, comme il a été dit, les statuts des mâcons semblent avoir été calqués sur ceux des philosophes, d'où l'on concluroit avec assez de vraisemblance, que le but physique est peut-être l'objet essentiel de notre association première; cette vérité est une de celles qu'il faut seulement laisser apercevoir au lecteur sans préjugé; aussi ne ferons-nous aucuns efforts pour y donner du crédit, et nous passerons sans intervalle au catéchisme instructif des philosophes, tel qu'il a été annoncé à l'introduction.

*Catéchisme ou instruction pour le grade
d'adepte ou apprentif philosophe su-
blime et inconnu.*

D. QUELLE est la première étude d'un philosophe ?

R. C'est la recherche des opérations de la nature.

D. Quel est le terme de la nature ?

R. Dieu , comme il en est le principe.

D. D'où proviennent toutes les choses ?

R. De la seule et unique nature.

D. En combien de régions la nature est-elle divisée ?

R. En quatre principales.

D. Quelles sont-elles ?

R. Le sec , l'humide , le chaud , le froid , qui sont les quatre qualités élémentaires , d'où toutes choses dérivent.

D. En quoi se change la nature ?

R. En mâle et femelle.

D. A quoi est-elle comparée ?

R. Au mercure.

D. Quelle idée me donnerez-vous de la nature ?

R. Elle n'est point visible , quoiqu'elle agisse visiblement , car ce n'est qu'un esprit volatil , qui fait son office dans les corps , et qui est animé par l'esprit universel , que nous connoissons en mâçonnerie vulgaire , sous le respectable emblème de l'*Etoile flamboyante*.

D. Que représente-t-elle positivement ?

R. Le souffle divin , le feu central et universel , qui vivifie tout ce qui existe.

D. Quelles qualités doivent avoir les scrutateurs de la nature ?

R. Ils doivent être tels que la nature elle-même , c'est-à-dire, vrais , simples , patiens et constans ; ce sont les caractères essentiels , qui distinguent les bons mâçons ; et lorsque l'on inspire déjà ces sentimens aux candidats dans les premières initiations , on les prépare d'avance à l'acquit des qualités nécessaires pour la classe philosophique.

D. Quelle attention doivent-ils avoir ensuite ?

R. Les philosophes doivent considérer exactement si ce qu'ils se proposent est selon la nature , s'il est possible et faisable ; car s'ils veulent faire quelque chose comme le fait la nature , ils doivent la suivre en tout point.

D. Quelle route faudroit-il tenir pour opérer quelque chose de plus excellent que la nature ne l'a fait ?

R. On doit regarder en quoi et par quoi elle s'améliore ; et on trouvera que c'est toujours avec son semblable : par exemple , si l'on veut étendre la vertu intrinsèque de quelque métal plus outre que la nature , il faut alors saisir la nature métallique elle-même , et savoir distinguer le mâle et la femelle en ladite nature.

D. Où contient-elle ses semences ?

R. Dans les quatre élémens.

D. Avec quoi le philosophe peut-il produire quelque chose ?

R. Avec le germe de ladite chose , qui en est l'élixir , ou la quintessence beaucoup meilleure , et plus utile à l'artiste que la nature même ; ainsi , d'abord que le philosophe aura obtenu cette semence ou ce germe , la nature pour le seconder sera prête à faire son devoir.

D. Qu'est-ce que le germe ou la semence de chaque chose ?

R. C'est la plus accomplie et la plus parfaite décoction et digestion de la chose même, ou plutôt c'est le baume du soufre, qui est la même chose que l'humide radical dans les métaux.

D. Qui engendre cette semence ou ce germe ?

R. Les quatre élémens, par la volonté de l'Etre suprême et l'imagination de la nature.

D. Comment oppèrent les quatre élémens ?

R. Par un mouvement infatigable et continu ; chacun d'eux selon sa qualité, jetant leur semence au centre de la terre, où elle est recuite et digérée, ensuite repoussée au dehors par les lois du mouvement.

D. Qu'entendent les philosophes par le centre de la terre ?

R. Un certain lieu vîde qu'ils conçoivent, et où rien ne peut reposer.

D. Où les quatre élémens jettent-ils, et reposent-ils donc leurs qualités ou semences ?

R. Dans l'ex-centre, où la marge et circonférence du centre, qui, après qu'il en a pris une due portion, rejette le surplus au dehors, d'où se forment les excréments, les scories, les feux, et même les pierres de la nature, de cette pierre brute, emblème du premier état maçonnique.

D. Expliquez - moi cette doctrine par un exemple ?

R. Soit donnée une table bien unie, et sur icelle, en son milieu, dûment assis et posé un vase quelconque, rempli d'eau ; que dans son contour on place ensuite plusieurs choses de diverses couleurs, entr'autres qu'il y ait particu-

lièrement du sel ; en observant que chacune de ces choses soient bien divisées et mises séparément ; puis après , que l'on verse l'eau au milieu , on la verra couler deçà et delà : ce petit ruisseau venant à rencontrer la couleur rouge , prendra la teinte rouge ; l'autre passant par le sel , contractera de la salaison ; car il est certain que l'eau ne change point les lieux , mais la diversité des lieux change la nature de l'eau ; de même la semence , jetée par les quatre élémens au centre de la terre , contracte différentes modifications ; parce qu'elle passe par différens lieux , rameaux , canaux ou conduits ; en sorte que chaque chose naît selon la diversité des lieux , et la semence de la chose provenant à tel endroit , on rencontreroit la terre et l'eau pure , il en résultera une chose pure ; ainsi du contraire.

D. Comment et en quelle façon les élémens engendrent-ils cette semence ?

R. Pour bien comprendre cette doctrine , il faut noter que deux élémens sont graves et pesans , et les deux autres légers , deux secs et les deux humides , toutefois l'un extrêmement sec et l'autre extrêmement humide , et en outre sont masculin et féminin : or , chacun d'eux est très-prompt à produire choses semblables à soi en sa sphère : ces quatre élémens ne reposent jamais , mais ils agissent continuellement l'un et l'autre , et chacun pousse de soi et par soi ce qu'il a de plus subtil ; ils ont leur rendez-vous général au centre , et dans ce centre même de l'*Archée* , ce serviteur de la nature , où venant à y mêler leurs semences , ils les agitent et les jettent ensuite au dehors. On pourra voir ce procédé de la nature , et le connoître beaucoup

plus distinctement dans les grades sublimes qui suivent celui-ci.

D. Quelle est la vraie et première matière des métaux ?

R. La première matière proprement dite est de double essence , ou double par elle-même ; néanmoins l'une sans le concours de l'autre ne crée point un métal ; la première et la principale est une humidité de l'air mêlée avec un air chaud, en forme d'une eau grasse , adhérente à chaque chose , pour pure ou impure qu'elle soit

D. Comment les philosophes ont-ils nommé cette humidité ?

R. Mercure.

D. Par qui est-il gouverné ?

R. Par les rayons du soleil et de la lune.

D. Quelle est la seconde matière ?

R. C'est la chaleur de la terre , c'est-à-dire une chaleur sèche que les philosophes appellent soufre.

D. Tout le corps de la matière se convertit-il en semence ?

R. Non , mais seulement la huit-centième partie qui repose au centre du même corps , ainsi que l'on peut le voir dans l'exemple d'un grain de froment.

D. De quoi sert le corps de la matière , relativement à la semence ?

R. Pour la préserver de toute excessive chaleur , froideur , humidité ou sécheresse , et généralement toute intempérie nuisible , contre lesquelles la matière lui sert d'enveloppe.

D. L'artiste qui prétendrait réduire tout le corps de la matière en semence , en supposant qu'il pût y réussir , y trouveroit-il en effet quelque avantage ?

10...

R. Aucun, au contraire son travail alors deviendrait absolument inutile, parce que l'on ne peut rien faire de bien, si tôt que l'on s'écarte du procédé de la nature.

D. Que faut-il donc qu'il fasse?

R. Il faut qu'il dégage la matière de toutes ses impuretés : car il n'y a point de métal, si pur qu'il soit, qui n'ait ses impuretés, l'un toutefois plus ou moins que l'autre.

D. Comment figurons-nous dans la maçonnerie la nécessité absolue et préparatoire de cette dépuration ou purification?

R. Lors de la première initiation du candidat au grade d'apprentif, quand on le dépouille de tous métaux et minéraux, et que d'une façon décente on lui ôte une partie de ses vêtements, ce qui est analogue aux superfluités, surtaces ou scories, dont il faut dépouiller la matière pour trouver la semence.

D. A quoi le philosophe doit-il faire le plus d'attention?

R. Au point de la nature, et ce point il ne doit pas le chercher dans les métaux vulgaires, parce qu'étant déjà sortis des mains de la formatrice, il n'est plus en eux.

D. Quelle en est la raison précise?

R. C'est parce que les métaux du vulgaire, principalement l'or, sont absolument morts; au-lieu que les nôtres au contraire sont absolument vifs, et ont esprit.

D. Quelle est la vie des métaux?

R. Elle n'est autre chose que le feu, lorsqu'ils sont encore couchés dans leurs mines.

D. Quelle est leur mort?

R. Leur mort et leur vie sont un même

principe, puisqu'ils meurent également par le feu ; mais un feu de fusion.

D. De quelle façon les métaux sont-ils engendrés dans les entrailles de la terre ?

R. Après que les quatre élémens ont produit leur force ou leur vertu dans le centre de la terre, et qu'ils y ont déposé leur semence ; l'*archée* de la nature, en les distillant, les sublimise à la superficie par la chaleur et l'action d'un mouvement perpétuel.

D. Le vent, en se distillant par les pores de la terre, en quoi se résout-il ?

R. Il se résout en *eau*, dans laquelle naissent toutes choses, et ce n'est plus alors qu'une vapeur humide, de laquelle vapeur se forme ensuite le principe principié de chaque chose, et qui sert de première matière aux philosophes.

D. Quel est donc ce principe principié, servant de première matière aux enfans de la science dans l'œuvre philosophique ?

R. Ce sera cette même manière, laquelle aussitôt qu'elle est conçue, ne peut absolument plus changer de forme.

D. Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, le soleil, la lune, etc. ont-ils chacun des semences différentes ?

R. Ils ont tous une même semence ; mais le lieu de leur naissance a été la cause de cette différence, encore bien que la nature ait bien plutôt achevé son œuvre en la procréation de l'argent qu'en celle de l'or, ainsi des autres.

D. Comment se forme l'or dans les entrailles de la terre ?

R. Quand cette vapeur que nous avons dit, est sublimisée au centre de la terre, et qu'elle

passé dans des lieux chauds et purs, et où une certaine graisse de soufre adhère aux parois, alors cette vapeur que les philosophes ont appelée leur mercure, s'accommode et se joint à cette graisse, qu'elle sublimise après avec soi; et de ce mélange résulte une certaine onctuosité, qui, laissant ce nom de vapeur, prend alors celui de graisse, et venant ensuite à se sublimer en d'autres lieux, qui ont été nettoyés par la vapeur précédente, et auxquels la terre est plus subtile, pure et humide, elle remplit les pores de cette terre, se joint à elle, et c'est alors ce qui produit l'or.

D. Comment s'engendre Saturne?

R. Quand cette onctuosité, ou graisse, parvient à des lieux totalement impurs et froids.

D. Comment cette définition se trouve-t-elle au noviciat?

R. Par l'explication du mot profane, qui supplée au nom de Saturne, mais que nous appliquons effectivement à tout ce qui réside en lieu impur et froid, ce qui est marqué par l'allégorie du monde, du siècle et de ses imperfections.

D. Comment désignons-nous l'œuvre et l'or?

R. Par l'image d'un chef-d'œuvre d'architecture, dont au détail nous peignons la magnificence toute éclatante d'or et de métaux précieux.

D. Comment s'engendre Vénus?

R. Elle s'engendre alors que la terre est pure, mais mêlée de soufre impur.

D. Quel pouvoir a cette vapeur au centre de la terre?

R. De sublimer toujours, par son continuel progrès, tout ce qui est cru et impur, attirant successivement avec soi ce qui est pur.

D. Quelle est la semence de la première matière de toute chose ?

R. La première matière des choses ; c'est-à-dire la matière des principes principians, naît par la nature sans le secours d'aucune semence, c'est-à-dire, que la nature reçoit la matière des élémens, de laquelle elle engendre ensuite la semence.

D. Quel est donc, absolument parlant, la semence des choses ?

R. La semence en un corps n'est autre qu'un air congelé, ou une vapeur humide, laquelle si elle n'est résolue par une vapeur chaude, devient tout-à-fait inutile.

D. Comment la génération de la semence se renferme-t-elle dans le règne métallique ?

R. Par l'artifice de l'*archée*, les quatre élémens, en la première génération de la nature, distillent au centre de la terre une vapeur d'eau pondéreuse, qui est la semence des métaux, et s'appelle mercure, non à cause de son essence, mais à cause de sa fluidité et facile adhérence à chaque chose.

D. Pourquoi cette vapeur est-elle comparée au soufre ?

R. A cause de sa chaleur interne.

D. Que devient la semence après la congélation ?

R. Elle devient l'humide radical de la matière.

D. De quel mercure doit-on entendre que les métaux sont composés ?

R. Cela s'entend absolument du mercure des philosophes, et aucunement du mercure commun ou vulgaire, qui ne peut être une semence, ayant lui-même en soi sa semence comme les autres métaux.

D. Que faut-il donc prendre précisément pour le sujet de notre matière ?

R. On doit prendre la semence seule ou grain fixe , et non pas le corps entier , qui est distingué en mâle vif , c'est-à-dire soufre , et femelle vive , c'est-à-dire mercure.

R. On doit les conjoindre ensemble , afin qu'ils puissent former un germe , d'où ensuite ils arrivent à procréer un fruit de leur nature.

D. Qu'entend donc faire l'artiste dans cette opération ?

R. L'artiste n'entend faire aucune chose , sinon de séparer ce qui est subtil de ce qui est épais.

D. A quoi se réduit conséquemment toute la combinaison philosophique ?

R. Elle se réduit à faire de un deux , et de deux un , et rien de plus.

D. Y a-t-il dans la maçonnerie quelque analogie qui indique cette opération ?

R. Elle est suffisamment sensible à tout esprit qui voudra réfléchir , en s'arrêtant au nombre mystérieux de trois , sur lequel roule essentiellement toute la science maçonnique.

D. Où se trouve la semence et la vie des métaux et minéraux ?

R. La semence des minéraux est proprement l'eau quise trouve au centre et au cœur du minéral.

D. Comment la nature opère-t-elle par le secours de l'art ?

R. Toute semence , quelle qu'elle soit , est de nulle valeur , si par l'art ou par la nature elle n'est mise en une matrice convenable , où elle reçoit sa vie en faisant pourrir le germe , et causant la congélation du point pur ou grain fixe.

D. Comment la semence est-elle nourrie et conservée ?

R. Par la chaleur de son corps.

D. Que fait donc l'artiste dans le règne minéral ?

R. Il achève ce que la nature ne peut finir, à cause de la crudité de l'air, qui par sa violence a rempli les pores de chaque corps, non dans les entrailles de la terre, mais dans la superficie.

D. Quelle correspondance ont les métaux entr'eux ?

R. Pour bien entendre cette correspondance, il faut considérer la position des planètes, et faire attention que Saturne est le plus haut de tous, auquel succède Jupiter, puis Mars, le soleil, Vénus, Mercure, et enfin la lune. Il faut observer que les vertus des planètes ne montent pas ; mais qu'elles descendent, et l'expérience nous apprend que Mars se convertit facilement en Vénus, et non pas Vénus en Mars, comme étant plus basse d'une sphère : ainsi Jupiter se transmue aisément en Mercure, parce que Jupiter est plus haut que Mercure ; celui-là est le second après le firmament ; celui-ci est le second au-dessus de la terre, et Saturne le plus haut ; la lune la plus basse ; le soleil se mêle avec tous ; mais il n'est jamais amélioré par les intérieurs. On voit clairement qu'il y a une grande correspondance entre Saturne et la lune, au milieu desquels est le soleil ; mais à tous ces changemens, le philosophe doit tâcher d'administrer le soleil.

D. Quand les philosophes parlent de l'or ou de l'argent, d'où ils extraient leur matière, entendent-ils parler de l'or ou de l'argent vulgaire ?

R. Non, parce que l'or et l'argent vulgaire sont morts, tandis que ceux des philosophes sont pleins de vie.

D. Quel est l'objet de la recherche des mâcons ?

R. C'est la connoissance de l'art de perfectionner ce que la nature a laissé imparfait dans le genre humain, et d'arriver au trésor de la vraie morale.

D. Quel est l'objet de la recherche des philosophes ?

R. C'est la connoissance de l'art de perfectionner ce que la nature a laissé imparfait dans le genre minéral, et d'arriver au trésor de la pierre philosophale.

D. Quest-ce que cette pierre ?

R. La pierre philosophale n'est autre chose que l'humide radical des élémens parfaitement purifiés et amenés à une souveraine fixité, ce qui fait qu'elle opère de si grandes choses pour la santé, la vie, résidant uniquement dans l'humide radical.

D. En quoi consiste le secret de faire cet admirable œuvre ?

R. Cé secret consiste à savoir tirer de puissance en acte le chaud inné, ou le feu de nature renfermé dans le centre de l'humide radical.

D. Quelles sont les précautions qu'il faut prendre pour ne pas manquer l'œuvre ?

R. Il faut avoir grand soin d'ôter les excréments à la matière, et ne songer qu'à avoir le noyau, ou le centre qui renferme de toute la vertu du mixte.

D. Pourquoi cette médecine guérit elle toutes sortes de maux ?

R. Cette médecine a la vertu de guérir toutes sortes de maux, non pas à raison de ses différentes qualités, mais en tant seulement qu'elle

fortifie puissamment la chaleur naturelle, laquelle elle excite doucement; au-lieu que les autres remèdes l'irritent par un mouvement trop violent.

D. Comment me prouverez-vous la vérité de l'art à l'égard de la teinture?

R. Cette vérité est fondée premièrement sur ce que la poudre physique étant faite de la même manière dont sont formés les métaux, à savoir, l'argent vif, elle a la faculté de se mêler avec eux dans la fusion, une nature embrassant aisément une autre nature qui lui est semblable; secondement, sur ce que les métaux imparfaits n'étant tels, que parce que leur argent vif, mur et cuit, et proprement un pur feu, leur peut aisément communiquer la maturité, et les transformer en sa nature, après avoir fait attraction de leur humide cru; c'est-à-dire de leur argent vif, qui est la seule substance qui se transmue, le reste n'étant que des scories et des excréments qui sont rejetés dans la projection.

D. Quelle route doit suivre le philosophe pour parvenir à la connoissance et à l'exécution de l'œuvre physique?

R. La même route que le grand Architecte de l'univers employa à la création du monde, en observant comment le chaos fut débrouillé.

D. Quelle étoit la matière du chaos?

R. Ce ne pouvoit être autre chose qu'une vapeur humide, parce qu'il n'y a que l'eau entre les substances créées, qui se termine par un terme étranger, et qui soit un véritable sujet pour recevoir les formes.

D. Donnez-moi un exemple de ce que vous venez de dire?

R. Cet exemple peut se prendre des productions particulières des mixtes, dont les semences commencent toujours par se résoudre en une certaine humeur, qui est le chaos particulier, duquel ensuite se tire comme par irradiation toute la forme de la plante. D'ailleurs, il faut observer que l'écriture ne fait mention en aucun endroit, que de l'eau pour sujet matériel, sur lequel l'esprit de Dieu étoit porté, et la lumière pour forme universelle.

D. Quel avantage le philosophe peut-il tirer de cette réflexion, et que doit-il particulièrement remarquer dans la manière dont l'Être suprême créa le monde ?

R. D'abord, il observera la matière dont le monde a été créé, il verra que de cette masse confuse, le souverain artiste commença par faire l'extraction de la lumière, qui dans le même instant dissipa les ténèbres qui couvroient la surface de la terre, pour servir de forme universelle à la matière. Il conserva ensuite facilement que dans la génération de tous les mixtes, il se fait une espèce d'irradiation, et une séparation de la lumière d'avec les ténèbres, en quoi la nature est perpétuellement imitatrice de son créateur. Le philosophe comprendra pareillement comme par l'action de cette lumière se fit l'étendue, ou autrement le firmament séparateur des eaux d'avec les eaux : le ciel fut ensuite orné de corps lumineux ; mais les choses supérieures étant trop éloignées des inférieures, il fut besoin de créer la lune, comme flambeau intermédiaire entre le haut et le bas, laquelle après avoir reçu les influences célestes, les communiquant à la terre ; le Créateur rassemblant ensuite les eaux, fit apparoir le sec.

D. Combien y a-t-il de cieux ?

R. Il n'y en a proprement qu'un , à savoir , le firmament séparateur des eaux d avec les eaux : cependant , on en admet trois. Le premier , qui est depuis le dessus des nues , ou les eaux raréfiées s'arrêtent , et retombent jusqu'aux étoiles fixes , et dans cet espace sont les planètes et les étoiles errantes. Le second , qui est le lieu même des étoiles fixes. Le troisième , qui est le lieu des eaux sur-célestes.

D. Pourquoi la raréfaction des eaux se termine-t-elle au premier ciel , et ne monte-t-elle pas au-delà ?

R. Parce que la nature des choses raréfiées est de s'élever toujours en haut , et parce que Dieu , dans ses lois éternelles , a assigné à chaque chose sa propre sphère.

D. Pourquoi chaque corps céleste tourne-t-il invariablement comme autour d'un axe sans décliner ?

R. Cela ne vient que du premier mouvement qui lui a été imprimé , de même qu'une masse pesante mise en balan , et attachée à un simple fil , tourneroit toujours également , si le mouvement étoit toujours égal.

D. Pourquoi les eaux supérieures ne mouillent-elles point ?

R. A cause de leur extrême réfraction ; c'est ainsi qu'un savant chimiste peut tirer plus d'avantage de la science de la réfraction , que tout autre.

D. De quelle manière est composé le firmament , ou l'étendue ?

R. Le firmament est proprement l'air , dont la nature est beaucoup plus convenable à la lumière que l'eau.

D. Après avoir séparé les eaux du sec et de la terre , que fit le Créateur pour donner lieu aux générations ?

R. Il créa une lumière particulière destinée à cet office , laquelle il plaça dans le feu central , et tempéra ce feu par l'humidité de l'eau et la froideur de la terre , afin de réprimer son action , et que sa chaleur fût plus convenable au dessein de son auteur.

D. Quel est l'action de ce feu central ?

R. Il agit continuellement sur la matière humide qui lui est la plus voisine , dont il fait élever une vapeur , qui est le mercure de la nature , et de la première matière des trois règnes.

D. Comment se forme ensuite le soufre de la nature ?

R. Par la double action ou plutôt réaction de ce feu central , sur la vapeur mercurielle.

D. Comment se fait le sel marin ?

R. Il se forme par l'action de ce même feu : sur l'humidité aqueuse ; lorsque l'humidité aérienne qui y est renfermée vient à s'exhaler.

D. Que doit faire un philosophe vraiment sage , lorsqu'une fois il a bien compris le fondement et l'ordre qu'observa le grand Architecte de l'univers , pour la construction de tout ce qui existe dans la nature ?

R. Il doit être , autant qu'il se peut , un copiste fidèle de son créateur ; dans son œuvre physique , il doit faire son chaos tel qu'il fut effectivement ; séparer la lumière des ténèbres ; former son firmament séparateur des eaux d'avec les eaux , et accomplir enfin parfaitement , en suivant la marche indiquée , tout l'ouvrage de la création.

D. Avec quoi fait-on cette grande et sublime opération ?

R. Avec un seul corpuscule ou petit corps , qui ne contient , pour ainsi dire , que *feves* , saletés , abominations , duquel on extrait une certaine humidité ténébreuse et mercurielle , qui comprend en soi tout ce qui est nécessaire au philosophe , parce qu'il ne cherche en effet que le vrai mercure.

D. De quel mercure doit-il donc se servir pour l'œuvre ?

R. D'un mercure qui ne se trouve point tel sur la terre , mais qui est extrait des corps , et nullement du mercure vulgaire , comme il a été dit.

D. Pourquoi ce dernier n'est-il pas le plus propre à notre œuvre ?

R. Parce que le sage artiste doit faire attention que le mercure vulgaire ne contient pas en soi la quantité suffisante de soufre , et que par conséquent il doit travailler sur un corps créé par la nature , dans lequel elle-même aura joint ensemble le soufre et le mercure , lesquels l'artiste doit séparer.

D. Que doit-il faire ensuite ?

R. Les purifier et les rejoindre derechef.

D. Comment appelez-vous ce corps-là ?

R. *Pierre brute* , ou chaos , ou illiaste , ou hylé.

D. Est-ce la même pierre brute dont le symbole caractérise nos premiers grades ?

R. Oui , c'est la même que les mâçons travaillent à dégrossir , et dont ils cherchent à ôter les superfluités : cette pierre brute est , pour ainsi dire , une portion de ce premier chaos , ou masse

confuse connue, mais méprisée d'un chacun.

D. Puisque vous me dites que le mercure est la seule chose que le philosophe doit connoître, pour ne s'y pas méprendre, donnez-m'en une description circonstanciée ?

R. Notre mercure, eu égard à sa nature, est double, fixe et volatil ; eu égard à son mouvement, il est double aussi, puisqu'il a un mouvement d'ascension et un de descension : par celui de descension, c'est l'influence des plantes par laquelle il réveille le feu de la nature assoupi, et c'est son premier office avant sa congélation : par le mouvement d'ascension, il s'élève pour se purifier ; et comme c'est après sa congélation, il est considéré alors comme l'humide radical des choses, lequel sous de viles scories ne laisse pas de conserver la noblesse de sa première origine.

D. Combien compte-t-on d'humides dans chaque composé ?

R. Il y en a trois : 1^o. l'*élémentaire*, qui n'est proprement que le vase des autres élémens ; 2^o. le *radical*, qui est proprement l'huile, ou le baume dans lequel réside toute la vertu du sujet ; 3^o. l'*alimentaire*, c'est le véritable dissolvant de la nature, excitant le feu interne, assoupi, causant par son humidité la corruption et la noirceur, et entretenant et alimentant le sujet.

D. Combien les philosophes ont-ils de sortes de mercure ?

R. Le mercure des philosophes se peut considérer sous quatre égards ; au premier, on l'appelle le *mercure des corps*, c'est précisément la semence cachée : au second, le *mercure de la nature* ; c'est la baine ou le vase des phi-

losophes, autrement dit l'humide radical; au troisième, le *mercure des philosophes*, parce qu'il se trouve dans leur boutique et dans leur minière; c'est la sphère de Saturne; c'est leur Diane: c'est le vrai sel des métaux, après lequel, lorsqu'on l'a acquis, commence seulement le véritable œuvre philosophique: au quatrième égard, on l'appelle le *mercure commun*, non pas celui du vulgaire, mais celui qui est le véritable air des philosophes, la véritable moyenne substance de l'eau, le vrai feu secret et caché, nommé le *feu commun*, à cause qu'il est commun à toutes les minières, qu'en lui consiste la substance des métaux, et que c'est de lui qu'ils tirent leur quantité et qualité.

D. Pourquoi les mâçons ont-ils les nombres impairs, et nommément le septénaire en vénération?

R. Parce que la nature, qui se plaît dans ses propres nombres, est satisfaite du nombre mystérieux de *sept*, sur-tout dans les choses subalternes, ou qui dépendent du globe lunaire; la lune nous faisant voir sensiblement un nombre infini d'altérations et de vicissitudes dans ce nombre septénaire.

D. Combien d'opérations y a-t-il dans notre œuvre?

R. Il n'y en a qu'une seule, qui se réduit à la sublimation, qui n'est autre chose, selon *Geber*, que l'élévation de la chose sèche, par le moyen du feu, avec adhérence à son propre vase.

D. Quelle précaution doit-on prendre en lisant les philosophes hermétiques?

R. Il faut sur-tout avoir grand soin de ne

pas prendre ce qu'ils disent à ce sujet au pied de la lettre, et suivant le son des mots : *Car la lettre tue et l'esprit vivifie.*

D. Quel livre doit-on lire pour parvenir à la connoissance de notre science ?

R. Entre les anciens, il faut lire particulièrement tous les ouvrages d'Hermès, ensuite un certain livre intitulé : *Le passage de la mer Rouge*, et un autre appelé *l'Abord de la terre promise*. Parmi les anciens, il faut lire sur-tout Paracelse, et entr'autre son *Sentier chimique* ou *Manuel de Paracelse*, qui contient tous les mystères de la physique démonstrative, et de la plus secrète cabale. Ce livre manuscrit, précieux et original, ne se trouve que dans la bibliothèque du Vatican ; mais Sendivogius a eu le bonheur d'en tirer une copie, qui a servi à éclairer quelqu'un de sages de notre ordre. 2°. Il faut lire *Raymond Lulle*, et sur-tout son *Vade mecum*, son dialogue, appelé *Lignum vitæ*, son testament et son codicile ; mais on sera en garde contre ces deux derniers ouvrages, parce qu'ainsi que ceux de *Geber*, ils sont remplis de fausses recettes, de fictions inutiles, et d'erreurs sans nombres, ainsi que les ouvrages d'Arnaud de Villeneuve ; leur but en cela ayant été suivant toute apparence, de déguiser davantage la vérité aux ignorans. 3°. Le *Turba philosophorum*, qui n'est qu'un ramas d'anciens auteurs, contient une partie assez bonne, quoiqu'il y ait beaucoup de choses sans valeur. 4°. Entre les auteurs du moyen âge, on doit estimer *Zacharie*, *Trepisan*, *Roger Bacon*, et un certain anonyme, dont le livre a pour titre *Des Philosophes*. Parmi

les auteurs modernes, on doit faire cas de *Jean Fabre*, français de nation, et de *Despagnet*, ou l'auteur de la *Physique restituée*, quoiqu'à dire vrai, il ait mêlé dans son livre quelques faux préceptes, et des sentimens erronés.

D. Quand un philosophe peut-il risquer d'entreprendre l'œuvre ?

R. Lorsqu'il saura par théorie tirer d'un corps dissout par le moyen d'un esprit cru, un esprit digeste, lequel il faudra derechef rejoindre à l'huile vitale.

D. Expliquez-moi cette théorie plus clairement ?

R. Pour rendre la chose plus sensible, en voici le procédé : ce sera lorsque le philosophe saura, par le moyen d'un menstree végétale uni et minéral, dissoudre un troisième essentiel, avec lesquels réunis il faut laver la terre, et l'exalter ensuite en quintessence céleste, pour en composer leur foudre sulfureux, lequel, dans un instant, pénétre les corps, et détruit leurs excréments.

D. Comment donnons-nous dans nos élémens maçonniques, les rudimens de cette quintessence céleste ?

R. Par le symbole de l'Etoile flamboyante, que nous disons feu central et vivificateur.

D. Ceux qui prétendent se servir d'or vulgaire pour la semence, et du mercure vulgaire pour le dissolvant, ou pour la terre, dans laquelle il doit être semé, ont-ils une parfaite connoissance de la nature ?

R. Non vraiment, parce que ni l'un ni l'autre n'ont en eux l'agent externe : l'or, pour en avoir été dépouillé par la décoction, et le mercure pour n'en avoir jamais eu.

D. En cherchant cette semence aurifique ailleurs que dans l'or même, ne risque-t-on pas de produire une espèce de monstre, puisqu'il paroît que l'on s'écarte de la nature?

R. Il est sans aucun doute que dans l'or est contenue la semence aurifique, et même plus parfaitement qu'en aucun autre corps: mais cela ne nous oblige pas à nous servir de l'or vulgaire, car cette semence se trouve pareillement en chacun des autres métaux; et ce n'est autre que ce grain fixe, que la nature a introduit en la première congélation du mercure, tous les métaux ayant une même origine et une matière commune, ainsi que le connoîtront parfaitement au grade suivant ceux qui se rendront dignes de le recevoir par leur application et une étude assidue.

D. Que s'ensuit-il de cette doctrine?

R. Elle nous enseigne que, quoique la semence soit plus parfaite dans l'or, toutefois elle se peut extraire bien plus aisément d'un autre corps que de l'or même: la raison en est que les autres corps sont bien plus ouverts; c'est-à-dire, moins digérés, et leur humidité moins terminée.

D. Donnez-moi un exemple pris dans la nature?

R. L'or vulgaire ressemble à un fruit, lequel parvenu à une parfaite maturité a été séparé de l'arbre; et quoiqu'il y ait en lui une semence très-parfaite et très-digeste, néanmoins si quelqu'un, pour le multiplier, le mettoit en terre, il faudroit beaucoup de tems, de peine, de soins, pour le conduire jusqu'à la végétation; mais si, au-lieu de cela, on prenoit une greffe

ou une racine du même arbre, et qu'on la mit en terre, on la verroit en peu de tems, et sans peine, végéter et rapporter beaucoup de fruits.

D. Est-il nécessaire à un amateur de cette science de connoître la formation des métaux dans les entrailles de la terre, pour parvenir à former son œuvre?

R. Cette connoissance est tellement nécessaire, que si, avant tout autre étude, on ne s'y appliquoit pas, et l'on ne cherchoit pas à imiter la nature en tout point, jamais on ne pourroit arriver à rien faire de bon.

D. Comment la nature forme-t-elle donc les métaux dans les entrailles de la terre, et de quoi les compose-t-elle?

R. La nature les compose tous de soufre et de mercure, et les forme par leur double vapeur.

D. Qu'entendez-vous par cette double vapeur, et comment par cette double vapeur les métaux peuvent-ils être formés?

R. Pour bien entendre cette réponse, il faut savoir d'abord que la vapeur mercurielle unie à la vapeur sulfureuse, en un lieu caveux où se trouve une eau salée qui leur sert de matrice, il se forme *premièrement* le vitriol de nature; *secondement*, de ce vitriol de nature, par la commotion des élémens, s'élève une nouvelle vapeur, qui n'est ni mercurielle, ni sulfureuse; mais qui tient des deux natures; laquelle arrivant en des lieux où adhère la graisse du soufre, s'unit en elle, et de leur union se forme une substance glutineuse, ou masse informe, sur laquelle la vapeur répandue en ces lieux caveux, agissant par le moyen du soufre qu'elle contient en elle, il en résulte des métaux par-

faits, si le lieu et la vapeur sont purs; et imparfaits, si au contraire le lieu et la vapeur sont impurs; ils sont dits imparfaits ou non parfaits, pour n'avoir pas reçu leur entière perfection par la coction.

D. Que contient en soi cette vapeur?

R. Elle contient un esprit de lumière et de feu de la nature des corps célestes, lequel doit être proprement considéré comme la forme de l'univers.

D. Que représente cette vapeur?

R. Cette vapeur ainsi imprégnée de l'esprit universel, qui n'est autre que la véritable Etoile flamboyante, représente assez bien le premier chaos, dans lequel se trouvoit enfermé tout ce qui étoit nécessaire à la création, c'est-à-dire, la matière et la forme universelle.

D. Ne peut-on pas non plus employer l'argent vif vulgaire dans ce procédé?

R. Non, parce que, comme il a déjà été dit, l'argent vif vulgaire n'a pas avec lui l'agent externe.

D. Comment cela est-il désigné en maçonnerie?

R. Par le mot de vulgaire ou profane; en nommant tel, tout sujet qui n'est pas propre à l'œuvre maçonnique. C'est dans ce sens qu'il convient d'entendre le couplet : *Vous qui du vulgaire stupide*, etc. Il est appelé stupide, parce qu'il n'a pas vie en soi.

D. D'où provient que l'argent vif vulgaire n'a pas avec lui son agent externe?

R. De ce que lors de l'élévation de la double vapeur, la commotion est si grande et si subtile, qu'elle fait évaporer l'esprit ou l'argent à peu-

près comme il arrive dans la fusion des métaux : de sorte que la seule partie mercurielle reste privée de son mâle ou agent sulfureux , ce qui fait qu'elle ne peut jamais être transmuée en or par la nature.

D. Combien de sortes d'or distinguent les philosophes ?

R. Trois sortes : l'or astral , l'or élémentaire , et l'or vulgaire.

D. Quest-ce que l'or *astral* ?

R. L'or *astral* a son centre dans le soleil , qui le communique par ses rayons , en même tems que sa lumière , à tous les êtres qui lui sont inférieurs : c'est une substance ignée , et qui reçoit une continuelle émanation des corpuscules solaires qui pénètrent tout ce qui est sensitif , végétatif et minéral.

D. Est-ce dans ce sens qu'il faut considérer le soleil peint au tableau des premiers grades de l'ordre ?

R. Sans difficulté ; toutes les autres interprétations sont des voiles pour déguiser au candidat les vérités philosophiques qu'il ne doit point apercevoir du premier coup d'œil , et sur lesquelles il faut que son esprit et ses méditations s'exercent.

D. Qu'entendez-vous par or *élémentaire* ?

R. C'est la plus pure et la plus fixe portion des élémens et de toutes les substances qui en sont composées ; de sorte que tous les êtres *sublunaires* des trois genres contiennent dans leur centre un précieux grain de cet or élémentaire.

D. Comment est-il figuré chez nos frères les maçons ?

R. Ainsi que le soleil , au tableau , indique l'or astral , la lune signifie son règne sur tous les corps

sublunaires qui lui sont subjacens, contenant en leur centre le grain fixe de l'or élémentaire.

D. Expliquez-moi l'or *vulgaire*?

R. C'est le plus beau métal que nous voyons, et que la nature puisse produire, aussi parfait en soi qu'inaltérable.

D. Où trouve-t-on sa désignation aux symboles de l'art royal?

R. Dans les trois médailles, ect. le triangle, le compas, et tous autres bijoux ou instrumens représentatifs, comme l'or pur.

D. De quelle espèce d'or est la pierre des philosophes?

R. Elle est de la seconde espèce, comme étant la plus pure portion de tous les élémens métalliques après sa purification, et alors il est appelé or vif philosophique.

D. Que signifie le nombre *quatre* adopté dans le grand écosisme de St.-André d'Ecosse, le complément des progressions maçonniques?

R. Outre le parfait équilibre et la parfaite égalité des quatre élémens dans la pierre physique, il signifie quatre choses qu'il faut faire nécessairement pour l'accomplissement de l'œuvre, qui sont, *composition, altération, mixtion et union*, lesquelles une fois faites dans les règles de l'art, donneront les fils légitimes du soleil, et produiront le phénix toujours renaissant de ses cendres.

D. Quest-ce que c'est proprement que l'or vif des philosophes?

R. Ce n'est autre chose que le feu du mercure, ou cette vertu ignée, renfermée dans l'humide radical, à qui il a déjà communiqué la fixité et la nature de soufre, d'où il est

émané : le soufre des philosophes ne laissant pas aussi d'être appelé mercure , à cause que toute sa substance est mercurielle.

D. Quel autre nom les philosophes donnent-ils à leur or vif ?

R. Ils l'appellent aussi leur soufre vif , ou leur vrai feu , et il se trouve renfermé en tout corps , et nul corps ne peut subsister sans lui.

D. Où faut-il chercher notre or vif , ou notre soufre vif , et notre vrai feu ?

R. Dans la maison du mercure.

D. De quoi ce feu vit-il ?

R. De l'air.

D. Donnez-moi une comparaison du pouvoir de ce feu ?

R. Pour exprimer cette attraction du feu interne , on ne peut pas donner une meilleure comparaison que celle de la foudre , qui n'est d'abord qu'une exhalaison sèche et terrestre , unie à une vapeur humide ; mais qui à force de s'exhaler , venant à prendre la nature ignée , agit sur l'humide qui lui est inhérent , qu'elle attire à soi , et transmue en sa nature ; après quoi elle se précipite avec rapidité vers la terre , où elle est attirée par la nature fixe semblable à la sienne.

D. Que doit faire le philosophe après qu'il aura extrait son mercure ?

R. Il doit l'amener ou réduire de puissance en acte.

D. La nature ne peut-elle pas le faire d'elle-même ?

R. Non ; parce qu'après une première sublimation elle s'arrête ; et de là matière ainsi disposée s'engendre les métaux.

D. Qu'entendent les philosophes par leur or et par leur argent ?

R. Les philosophes donnent les noms d'or à leur soufre, et celui d'argent à leur mercure.

D. D'où les tirent-ils ?

R. Je vous ai dit qu'ils les tirent d'un corps homogène où ils se trouvent avec abondance, et d'où ils les savent extraire l'un et l'autre, par un moyen admirable, et tout-à-fait philosophique.

D. Dès que cette opération sera duement faite, que doit-on faire ensuite ?

R. On doit faire son amalgame philosophique avec une très-grande industrie, lequel pourtant ne se peut exécuter qu'après la sublimation du mercure, et sa due préparation.

D. Dans quel tems unissez-vous votre matière avec l'or vif ?

R. C'en'est que dans le tems qu'on l'amalgame; c'est-à-dire, par le moyen de cet amalgame on introduiten lui le soufre, pour ne faire ensemble qu'une seule substance, et par l'addition de ce soufre, l'ouvrage est abrégé, et la teinture augmentée.

D. Que contient le centre de l'humide radical ?

R. Il contient et cache le soufre, qui est couvert d'une écorce dure.

D. Que faut-il faire pour l'appliquer au grand œuvre ?

R. Il faut le tirer de ses prisons avec beaucoup d'art, et par la voie de la putréfaction.

D. La nature a-t-elle dans les mines un menstrue convenable, propre à dissoudre et à délivrer ce soufre ?

R. Non; à cause qu'il n'a pas un mouvement local; car si elle pouvoit derechef dissoudre, putréfier et purifier le corps métallique, elle nous donneroit elle-même la pierre physique; c'est-

à-dire, un soufre exalté et multiplié en vertu.

D. Comment m'expliqueriez-vous, par un exemple, cette doctrine ?

R. C'est encore par la comparaison d'un fruit ou d'un grain, qui est d'erechef mis dans une terre convenable pour y pourrir, et ensuite pour multiplier; or, le philosophe qui connoît le bon grain, le tire de son centre, le jette dans la terre qui lui est propre, après l'avoir bien fumée et préparée; et là, il se subtilise tellement, que sa vertu prolifique s'étend et se multiplie à l'infini.

D. En quoi consiste donc tout le secret pour la semence ?

R. A bien connoître la terre qui lui est propre.

D. Qu'entendez-vous par la semence dans l'œuvre des philosophes ?

R. J'entends le chaud inné, ou l'esprit spécifique renfermé dans l'humide radical, ou la moyenne substance de l'argent vif, qui est proprement le sperme des métaux, lequel renferme en soi la semence.

D. Comment délivrerez-vous le soufre de ses prisons ?

R. Par la putréfaction.

D. Quelle est la terre des minéraux ?

R. C'est leur propre menstrue.

D. Quel soin doit avoir le philosophe pour en tirer le parti qu'il desire ?

R. Il faut qu'il ait un grand soin de la purger de ses vapeurs fétides, et soufres impurs, après quoi on y jette la semence.

D. Quel indice peut avoir l'artiste qu'il soit sur le bon chemin au commencement de son œuvre ?

R. Quand il verra qu'au tems de la dissolution, le dissolvant, et la chose dissoute demeu-

rent ensemble sous une même forme et matière.

D. Combien de solutions y a-t-il dans l'œuvre philosophique ?

R. Il y en a trois ; nombre par cette raison mystérieuse et respectable aux mâçons. La première est celle du corps cru et métallique , par laquelle il est réduit dans ses principes de soufre et d'argent vif ; la seconde , celle du corps physique ; et la troisième , celle de la terre minérale.

D. Comment par la première solution peut-on réduire un corps métallique en mercure , et puis en soufre ?

R. Par le feu occulte artificiel , ou l'Etoile flamboyante.

D. Comment se fait cette opération ?

R. En tirant d'abord du sujet le mercure , ou la vapeur des élémens , et après l'avoir purifiée , s'en servir à sortir le soufre de ses enveloppes , par la voie de la corruption , dont le signe est la noirceur.

D. Comment se fait la seconde solution ?

R. Quand le corps physique se résout , avec les deux substances susdites , et acquiert la nature céleste.

D. Quel nom donnent les philosophes à la matière dans ce tems ?

R. Ils l'appellent leur chaos physique , et pour lors , c'est la vraie première matière , qui n'est proprement dite telle , qu'après la jonction du mâle , qui est le soufre ; et de la femelle , qui est le mercure , et non pas auparavant.

D. A quoi se rapporte la troisième solution ?

R. Elle est l'humectation de la terre minérale , et elle a un entier rapport à la multiplication.

D. Est-ce dans ce sens qu'il faut entendre la

multiplication usitée dans les nombres magiques ?

R. Oui , nominément celle du nombre *trois*, pour le conduire à son cube , par les progressions connues de 3 , 9 , 27 , 81.

D. De quel feu doit-on se servir dans notre œuvre ?

R. Du feu dont se sert la nature.

D. Quel pouvoir a ce feu ?

R. Il dissout toutes choses dans le monde , parce qu'il est la principe de toute dissolution et corruption.

D. Pourquoi l'appelle-t-on aussi mercure ?

R. Parce qu'il est de nature aérienne , et une vapeur très-subtile participant toutefois du soufre , d'où il a tiré quelque souillure.

D. Où est caché ce feu ?

R. Il est caché dans le sujet de l'art.

D. Qui est ce qui peut connoître et former ce feu ?

R. Le sage sait construire et purifier ce feu.

D. Quel pouvoir et qualité ce feu a-t-il en soi ?

R. Il est très-sec et dans un continuel mouvement , et ne demande qu'à corrompre et à tirer les choses de puissance et acte ; c'est lui enfin qui , rencontrant dans les mines des lieux solides , circule en forme de vapeur sur la matière , et la dissout.

D. Comment connoîtroit-on plus facilement ce feu ?

R. Par les excréments sulfureux , où il est renfermé , et par l'habillement salin dont il est revêtu.

D. Que faut-il faire à ce feu pour qu'il puisse mieux s'insinuer dans le genre féminin ?

R. A cause de son extrême siccité il a besoin d'être humecté.

D. Combien y a-t-il de feu philosophiques ?

R. Il y en a de trois sortes, qui sont le naturel, l'innaturel et le contre-nature.

D. Expliquez-moi ces trois sortes de feu ?

R. Le feu naturel est le feu masculin, ou le principal agent ; l'innaturel est le féminin, ou le dissolvant de nature, nourrissant et prenant la forme de fumée blanche, lequel s'évanouit aisément, quand il est sous cette forme, si on n'y prend bien garde, et il est presque incompréhensible, quoique par la sublimation philosophique, il devienne corporel et resplendissant ; le feu contre-nature est celui qui corrompt le composé, et a le pouvoir de délier ce que la nature avoit fortement lié.

D. Où se trouve notre matière ?

R. Elle se trouve par-tout, mais il la faut chercher spécialement dans la nature métallique, où elle se trouve plus facilement qu'ailleurs.

D. Laquelle doit-on préférer à toutes les autres ?

R. On doit préférer la plus mûre, la plus propre et la plus facile ; mais il faut prendre garde sur-tout que l'essence métallique y soit non-seulement en puissance, mais aussi en acte, et qu'il y ait une splendeur métallique.

D. Tout est-il renfermé dans ce sujet ?

R. Oui, mais il faut pourtant secourir la nature, afin que l'ouvrage soit mieux et plutôt fait, et cela par les moyens que l'on connoît dans les autres grades.

D. Ce sujet est-il d'un grand prix ?

R. Il est vil et n'a d'abord aucune élégance

en soi ; et si quelques-uns disent qu'il est vendable , ils ont égard à l'espèce , mais au fond il ne se vend point parce qu'il n'est utile que pour notre œuvre.

D. Que contient cette matière ?

R. Elle contient le sel , le soufre et le mercure.

D. Quelle est l'opération qu'on doit apprendre à faire ?

R. Il faut savoir extraire le sel , le soufre et le mercure , l'un après l'autre.

D. Comment cela se fait-il ?

R. Par la seule et complète sublimation.

D. Qu'extrait-on d'abord ?

R. On tire d'abord le mercure en forme de fumée blanche.

D. Que vient-il après ?

R. L'eau ignée , ou le soufre.

D. Que faut-il faire ensuite ?

R. Il faut le dissoudre avec le sel purifié , volatilisant d'abord le fixe , et puis fixant le volatil en terre précieuse , laquelle est le véritable vase des philosophes et de toute perfection.

D. Ne pourriez-vous pas mettre tout-à-coup sous les yeux , et réunir comme en un seul point , les principes , les formes , les vérités et les caractères essentiels de la science des philosophes , ainsi que du procédé méthodique de l'œuvre ?

R. Un morceau lyrique , composé par un ancien savant philosophe , qui joignoit à la solidité de la science le talent agréable de badiner avec les muses , peut remplir à tous égards ce que vous me demandez : aucune science n'étant effectivement étrangère aux enfans de la science , cette ode , quoiqu'en langue italienne , la plus propre à peindre le sublime , trouve ici place.

O D E.

ERA dal nulla uscito
 Il tenebroso chaos , masse difforme :
 Al primo suon d'Onnipotente labbro
 Pareva che patorito
 Il disordin l'avesse , anzi che Fabro
 Stato ne fosse un Dio , tanto era informe :
 Stavano inoperose
 In lui tutte le cose
 E senza Spirto divisor confuso
 Ogni elemento in lui stava rachiuso.

Or chi ridir potrebbe
 Come formossi in Ciel , la Terra , il Mare ,
 (Si leggher' in lor stessi , e vasti in mole ?)
 Chipuò suelar com' ebbe ,
 Luce , e moto lassù , la Luna el' Sole ;
 Stato , et forma quaggiù , quanto n'appare :
 Chi mai comprender come
 Ogni cosa ebbe nome
 Spirito quantità Legge , e misura
 Da questa massa inordina ta impura.

O del divin Hermete
 Emoli Figli , à cui l' arte paterna
 Fa che natura appar sonza alcun velo
 Voi Sol , Sol voi sapete
 Come mai fabricò la Terra , e'l Cielo
 Dall' indistinto Cahos la mano eterna.
 La grande opera vostra
 Chiaramente vi mostra
 Che Dio nel modo isresto , onde è prodotto
 Il fisico elissir , compose il tutto.

Ma di ritrar non vaglio
 Con de bil penna un paragon sì vasto
 Jo non esperto ancor Figlio dell' arte ,
 Se ben certo bersaglio
 Scoprono al guardo mio le vostre carte
 Se ben m' è noto il provido Illiasto
 Se ben non m' è nascosto
 Il mirabit composto ,
 Per cui voi di potenza avete estratto
 La purità degli elementi in atro.

Se ben da me s' intende
 Ch' altro non è vostro mercurio ignoto
 Ch' in vivo Spirto universale innato
 Che dal Sole discende
 In aëreo vapor sempre agitato
 Ad ampier della Terra il centro voto :
 Che di quà poi se n' esce
 Tra solfi impuri , e cresce
 Di volatile in fisso , e presa forma
 D' umido radical se stesso informa.

Se ben io so , che senza
 Sigillarsi de vetro il vaso ovale
 Non si ferma in lui mai vapore illustra
 Che se pronta assistenza
 Non ha d' occhio Linceo , di mano industrie.
 More il candido infante al suo natale ,
 Che più nol siban poi
 I primi umori suoi
 Come 'l Uom , che nel' utero si pasce
 D' impuro sangue , e poi di latte in tasce.

Seben so tanto ; pure
 Oggi in prova con voi uscir non oso

Che anche gl' errori altrui dubbio mi fanne,
Ma , se l' invide cure
Nella vostra pietà luogo non hanno
Voi togliere all' ingegno il cor dubbioso.
Se 'l magistero vostro
Distamente io mostro
In questi fogli miei ; deh fate omai
Che sol legga in risposta : *opra ehe 'lsai.*

Quanto s'ingannan mai gli Uomini ignari
Dell' hermetica scienza
Che al suon della parola
Applican sol consentimenti avari
Quindi i nomi volgari
D' argento vivo , e oro
S' accingono al lavoro ,
E con l' oro commun à foco lento
Credon formare il fuggitivo argento.

Ma se agli occulti sensi apron la mente
Ben vedon manifesto
Che manca e à quello , e à questo
Quel foco universal ch' è spirto agente
Spirto , che in violente
Fiemma d' ampia fornace
Abbandona fugace
Ogni metal , che senza vivo moto
Fuor della sua miniera è corpo immoto.

Altro mercurio, altr' oro Hermète addita
Mercurio humido , e caldo
Al foco ogn' or più saldo
Oro , ch' e tutto foco e tutto vita.
Differenza infinita
Non fisa ch' or manifesti

Da quei del volgo questi ?
Quei corpi morti son , di spirto privi ,
Questi spirti corporei , e sempre vivi.

O gran mercurio nostro , in te s' aduna
Argento , e oro éstratto
Dalla potenza in atto
Mercurio tutto Sol , Sol tutto Luna ,
Trina sostanza in una ;
Una che in tre si spande.
O meraviglia grande
Mercurio , solfo , e sal , voi m'opprendete
Che in tre sostanze voi sol una fiete.

Ma dov'èmai questo mercurio aurato
Che sciolto in solfo , e sale
Umido radicale
Dei metalli divien seme animato :
Ah ch' egli è imprigionato
In carcere sì dura ,
Che perfìn la natura
Ritrar nol può dalla prigion alpestra ,
Se non apre le vie arte maestra.

L' arte dunque che fa ? Ministra accorta
Di natura operosa
Con fiamma vaporosa
Purga il sentiero , e alla prigion ne porta
Che non con altra scorta
Non con mezzo migliore
D' un continuo calore
Si soccorre à natura ; ond' ella poi
Scioglie al nostro mercurio i ceppi suoi.

Sì sì questo mercurio animi indotti
Sol cercar voi dovele
Che in lui solo potete

Trovar ciò , che desiau gl' ingegni dotti
Il lui già son ridotti
In prossima potenza
E Luna , e Sol che senza
Oro , et argento del volgo , initi insieme
Son dell' , et l' oro il vero seme.

Pur ogni seme inutile si vede
Se icorrotto , e integro
Non marcisce , e vien negro.
Al generar la corruzion precede
Tol natura provvede
Nell' opre sue vivaci
E noi di lei segnaci
Se non produrre aborti al fin vogliano
Pria negreggiar , che biancheggjar dobbiamo.

O voi , che à fabricar l' oro per arte
Non mai stanchi traete
Da continuo carbon fiamme incessanti ,
E i vostri misti in tanti modi , e tanti
Or fermate , or sciogliete ,
Or tutti sciolti , or congelati in parte :
Quindi in remota parte
Farfalle affumicate , e notte , e giorno
State vegliando à stolti fochi interno.

Dal' insane fatiche ommai cessate
Né piu cieca speranza
Il credulo pensier col fumo indori
Son l' opre vostre inutili sudori :
Ch' entro squallida stanza
Sol vi stanpan sul volto ore stantate.
A che fiamme ostinate ?
Non carbon violento , accessi faggi
Per l' hermetica pietra usano i saggi.

Col foco, onde sotterra al tutto giova,
 Natura, arte lavora
 Che imitar la natura arte sol deve:
 Foco che vaporoso, et non è leve,
 Che nutre, e non divora
 Ch' é naturale, e 'l artificio il trova
 Arrido, e fa che piova,
 Umido, e ogn' or dissecca, aqua che stagna,
 Aqua che lava i corpi, e man non bagna.

Con tal foco lavora l' arte seguace
 D'infailibil natura
 Ch' ove questra mancò, quella supplisce:
 Indcomincia natura, arte finisce,
 Che sol l' arte depura
 Ciò che à purgar, natura era incapace.
 L' arte é sempre sagace,
 Semplice è la natura, onde se scaltra
 Non spiana una la vie, s' artesta l' altra.

Donque à che prò tante sostanze et tante
 In ritorte, in Lambicchi,
 S' unica é la materia, unico il foco?
 Unica é la materia, e in ogni loco
 L'hanno i poveri, e i ricchi
 A tutti sconosciuta, e a tutti innanté
 Abietta al volgo errante
 Che per fango à vil prezzo ogn' or la vende,
 Preziosa al Filosofo, che intende.

Questa maria Sol tanto avvilita
 Cherchin gl' ingegni accorti,
 Che in lei quanto desian, tanto s'aduna.
 In lei chiudonsi uniti, e Sole, e Luna,
 Non volgari, non morti.

In lei chiudesi il foco , onde han la vita ;
Ella da l'acqua ignata
Ella la terra fissa , ella da tutto
Che infin bisogna à un intelletto istrutto.

Mai voi senza offervar che un sol composto
Al Filosofo basta
Più ne prendente inman Chimici ignari
Ei cuoce in un sol vaso a i rai solari
Un vapor , che s' impasta ,
Voi mille paste al foco avete esposto :
Cosi mentre ha composto
Dal nulla il tutto Iddio , voi finalmente
Tornate in tutto al primitivo niente.

Non molli gomme , od ecrementi duri
Non sangue , o sperma humano
Non uve acerbe , o quinte essenze erbali
Non acque acute , o corrosivi sali
Non vitriol romano ,
Arridi tachi , od antimoni impuri ,
Non solfor , non mercuri
Non metalli del volgo , al fin adopra
Un artifice esperto ala grand' opra.

Tanti misti à che pio , l' alta scienza
Solo in una radice
Tutto restringe il Magisterio nostro :
Questa , che già qual sia chiaro v'ho mostro ,
Forse piu che non lice ;
Due sostanze contien , ch'hanno una essenza
Sostanze , che in potenza
Sono argent' e sono oro ; e in atto potti
Vengono , se i lor pesi uguagliam noi.

Si che in atto , si fanno argento e oro
Anzi uguagliate in peso

La volante si fissa in solfo aurato.
 Oh solfo luminoso , oro animato
 In te del Solo acceso
 L' operosa virtù ristretta adoro !
 Solfo tutto tesoro
 Fondamento dell' arte , in cui natura
 Decoce l'or , et in elissir matura.

D. Quelle heure est-il quand le philosophe commence son travail ?

R. Le point du jour, car il ne doit jamais se relâcher de son activité.

D. Quand se repose-t-il ?

R. Lorsque l'œuvre est à sa perfection.

D. Quelle heure est-il à la fin de l'ouvrage ?

R. Midi plein ; c'est-à-dire , l'instant où le soleil est dans sa plus grande force , et le fils de cet astre en sa plus brillante splendeur.

D. Quel est donc le mot de la magnésie ?

R. Vous savez si je puis et dois répondre à la question ; *je garde la parole.*

D. Donnez-moi le mot de ralliement des philosophes ?

R. Commencez , je vous répondrai.

D. Etes-vous apprentif philosophe ?

R. Mes amis et les sages me connoissent.

D. Quel est l'âge d'un philosophe ?

R. Depuis l'instant de ses recherches , jusqu'à celui de ses découvertes : il ne vieillit point.

N. B. Si tous les catéchismes de mâçonnerie étoient aussi instructifs que celui-là , il est à croire que l'on s'appliqueroit davantage à se ressouvenir des questions de l'ordre ; mais leur sécheresse fatigue la mémoire , perd le tems , et rebute l'esprit.

On y trouve des questions et réponses qui sont absolument directes à la *mâçonnerie* proprement dite, ou qui en émanent, pour l'utilité des intelligens en cette partie : quant à l'objet purement philosophique contenu en ce grade ou sublime philosophie inconnue, il peut être également utile à ceux qui ne sont pas *mâçons*, y ayant beaucoup de curieux et d'amateurs de la science, qui sans être imbus des principes de l'art royal, s'appliquent aux recherches curieuses de la nature : en effet, le sort d'une chose bonne, est de pouvoir l'être généralement pour tout le monde, sans que telle ou telle qualité prise d'une société particulière puisse exclure de sa participation. Le reproche que l'on a fait de tout tems à la *mâçonnerie* étant de dire que, puisque par son régime elle doit rendre les hommes meilleurs, il est absurde que ses connoissances soient absolument réservées à une poignée d'êtres, qui par état sont tenus d'en faire un mystère : l'objection cesse totalement, s'il est vrai que la science des *mâçons*, et leur but positif, soient la philosophie hermétique, telle que l'on vient de la détailler. Je ne cautionnerois pas cette vérité, en supposant que c'en soit une, parce que je me suis imposé la loi de ne présenter jamais mon opinion particulière pour une règle de décision, et qu'il convient à la modestie de toute personne qui se mêle d'écrire sans prétendre former de système, de laisser à chacun la liberté des combinaisons, sauf à fixer par des raisonnemens solides, les irrésolutions de ceux qui voudroient bien le consulter. Pour mon goût personnel, j'aimerois assez que la chose des *mâçons* fût effectivement la découverte du grand œuvre : j'y trouve de

grandes probabilités, et il est constant qu'en anatomisant plusieurs de ce qu'on appelle grands grades, en écartant le mysticisme des uns, les entours fabuleux des autres, on les tourneroit aisément à la spéculation physique, dont au fond ils semblent vouloir établir les principes ; un seul exemple le prouve : les faux schismes de Rose-Croix, traités avec l'appareil vague, lugubre et brillant, dont on les surchagent en certaines loges, n'offrent à l'esprit de celui qui les initie, que l'action sainte, des mystères révévés que l'on peut avoir décrits en des livres que ce grade copie, pour ainsi dire, et ce n'est plus à beaucoup près le véritable Rose-Croix tel qu'il fut dans sa très-ancienne origine ; cependant à qui voudroit le décomposer, en suivant exactement les mêmes surfaces, sous des analogies philosophiques, y trouveroit infailliblement le grain fixe, si ce terme est permis, des élémens de la science d'Hermès ; et la signature même des mâçons orgueilleux de ce grade, F. R. C. ne signifie autre chose que *Frates rois cocti*. Le grade du Phénix, que quelques-uns apprécient beaucoup plus qu'il ne vaut, revient entièrement à cette partie, le *Tetragrammaton*, le *Stibium*, la *Pentacule*, sont des emblèmes précis : de faux docteurs y ajoutent de très-fausSES recettes, contenues en une manière de procédé prescrite pour la perfection du *Stibium*. Ces erreurs ne trompent pas le sage, c'est à lui à les rectifier ; il est toujours bien flatteur pour les mâçons de pouvoir aspirer à cette qualité, et se parer d'un titre qui fait honneur à l'esprit, annonce la pureté du cœur, et rassemble des ouvriers intelligens, dont le but est d'aider et d'éclairer l'humanité. 13...

Adoption , ou Mâçonnerie des Femmes.

EN traitant de la mâçonnerie, il seroit in-conséquent de négliger aucuns des objets qui y ont rapport. Quoique la mâçonnerie des femmes soit une branche presque étrangère au sujet, et qu'en aucun endroit nous n'ayons annoncé devoir en parler; la liaison est tellement établie, que cette agréable bagatelle paroît entrer dans le plan de cet ouvrage; c'est au surplus une occasion de faire la cour au beau sexe, et je suis trop bon mâçon pour l'échapper. Une imagination moderne, en nous rapprochant de nos sœurs, vaut, à mon gré, la plus respectable antiquité, dont les régies sévères nous en éloignent; et le maillet dans la main des Graces n'est pas moins absolu, que le compas dans celle d'un philosophe.

On suppose d'abord que tout lecteur est à peu près au fait des matières qui se traitent dans nos loges de femmes. La même méthode qui gouverne les mâçons est, à quelques modifications près, le régime de l'ordre et de l'adoption. Des cérémonies, des tableaux, un air de secret, des mystères, des initiations, de l'épouvante, du sérieux, un badinage décent, des grades, des offices, des dignités, des cordons, des bijoux, des banquets, voilà le précis; nous y joindrons simplement un discours d'apprentie, qui développe, autant qu'il est possible, la morale de l'ordre.

*Discours d'Adoption pour un travail
d'Apprentie.*

MA CHÈRE SŒUR,

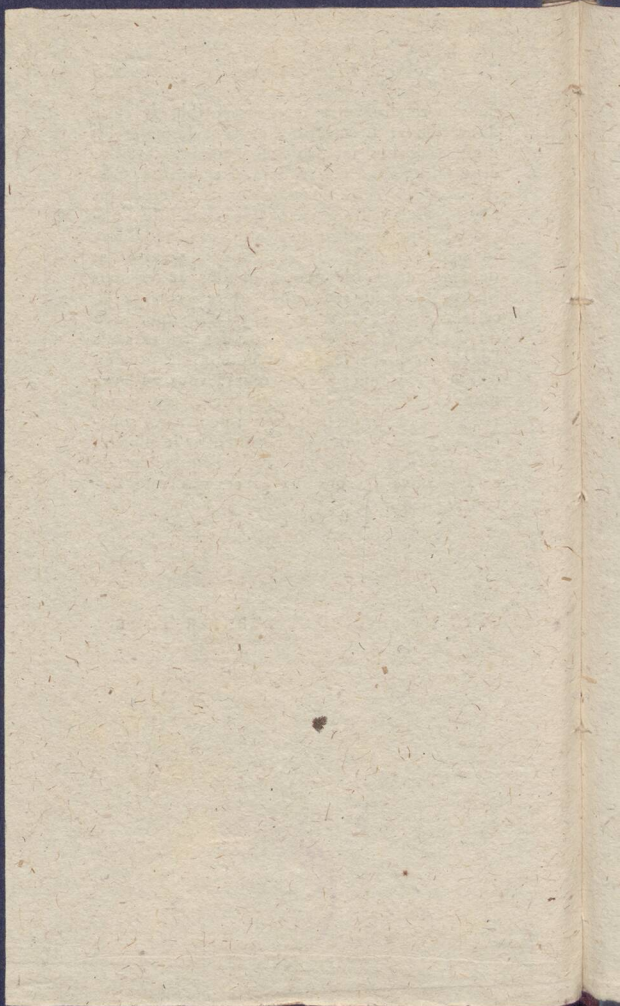
Le spectacle flatteur des dons de Pomone et de Flore qui vient à nos yeux de succéder à l'appareil lugubre qui nous avoit frappé avant votre initiation, est une image fidele du degré de perfection et de lumière, auquel votre constance et votre zèle vous ont fait parvenir. Comme profane, vous étiez encore dans le ténèbres de l'erreur et du préjugé ; comme mâçonne, les prestiges des siècles disparoissent, et vous avez acquis le droit d'entrer dans le délicieux jardin d'Eden, où vous voyez tous les frères et les sœurs réunis autour de l'arbre de la science du bien et du mal, pour ne suivre, à tous égards, que la première, et renoncer expressément à l'autre ; sa tige autrefois si funeste, et dont le genre humain ignoroit encore la fatalité, sans le puissant empire de la belle moitié de l'univers, dont vous faites partie, eut de tout tems sur l'autre, ne produira plus à l'avenir pour vous, ma chère sœur que des fruits délicats, savoureux, agréables, que nous partagerons avec vous, et qui nous deviendront plus précieux en les recevant de votre main. Vous mangerez la pomme, mais, instruite par les règles de l'ordre, vous ne toucherez point au pépin, parce qu'il contient le germe ; que le germe seul est dangereux, c'est la seule précaution que la mâçonnerie vous impose. Vous l'avez promis, ma chère sœur, et

c'est aussi à cette seule condition qu'en vous initiant à nos mystères , j'ai pu vous délivrer des liens qui vous retenoient , symboles des chaînes cruelles qui attachent notre ame au monde et à ses perversités , et auxquelles j'ai substitué ces guirlandes de lys et de roses , pour figurer à la fois la pureté de votre ame , le coloris enchanteur qui pare votre physionomie , et qui présage votre innocence ; enfin , la légèreté des chaînes que nous vous imposons , et la vivacité des plaisirs qui les assaisonne. Votre résignation a éclaté lorsque la jarretière de l'ordre , instrument secret des volontés du maître , vous a été présentée , comme le gage de votre réception , et pour occuper cette nuit près de vous une place qui ne sera jamais oisive , et si vous consultez nos cœurs , notre empressement , et le zèle ardent que tout bon maître a pour ses sœurs ; c'est à vos sentimens particuliers à en régler l'étendue , et nous estimerons toujours comme une très-grande faveur ce que vous daignerez nous en faire paroître. La vertu , dont nous sommes les plus fidèles partisans , légitime l'hommage que nous vous adressons , et la décence dont nous ne nous écartons jamais , prête ses gazes et ses rideaux au spectacle du bonheur des sœurs et des frères , pour en dérober la connoissance aux regards du profane indigne d'y participer , et dont les malins commentaires empoisonneroient nos plaisirs : de là cette obligation essentielle du secret que l'ordre nous prescrit ; l'art de jouir est le talent des frères et des sœurs , celui de se taire sur les travaux et les mystères de nos loges leur est également accordé , et la maçonnerie seule , ma chère sœur ,

pouvoit rendre votre sexe susceptible de cette discrétion si nécessaire , et sans laquelle les meilleures choses se profanent. Obéir , travailler et se taire , voilà nos trois devoirs : amitié , charité , union , voilà nos trois vertus ; cinq coups régulièrement frappés sont le signal de l'ouvrage , leur nombre mystique prouve invinciblement que dans nos loges tout a pour objet de nous flatter , de nous contenter et de nous plaire ; les cinq sens qui font le principe de cette analogie , doivent tous ici s'occuper avec un égal agrément : peut-être les frères seuls l'éprouveront-ils le plus vivement , le plus en détail ; mais , mes chères sœurs , vous en avez toute la gloire , et de notre part , réunissant en un seul point tout ce qui peut ainsi sous-diviser la sensation , le sentiment et le plaisir , vous trouverez dans nos cœurs l'équivalent de ce que nous devons aux grâces qui vous accompagnent.

FIN DU SECOND ET DERNIER TOME.





T A B L E

DES TITRES

Contenus dans le Tome second.

<i>DISCOURS prononcé à la solennité de la St-Jean, jour désigné aux réglemens pour l'élection des officiers.</i>	Page 1
<i>Discours prononcé à la solennité de la St-Louis, et pour la réception de M. le comte de ***, qui se fit le même jour.</i>	16
<i>Discours prononcé à la réception de plusieurs apprentifs.</i>	23
<i>Discours prononcé à un travail d'apprentif.</i>	26
<i>Discours de réception pour un homme de qualité. Loge d'apprentif.</i>	30
<i>Discours pour travail d'apprentif, à la réception d'un homme du commun.</i>	34
<i>Loge de compagnon. Discours pour une réception de ce grade.</i>	38
<i>Travail de maître. Discours prononcé à une réception de ce grade.</i>	42
<i>Discours prononcé en loge écossaise, le jour de Saint-Jean-de-Dieu.</i>	47
<i>Explication sensible de l'Etoile flamboyante.</i>	
<i>Discours d'instruction pour un comité écossais.</i>	58
<i>Discours d'instruction, prononcé en comité.</i>	68
<i>Discours moral, prononcé en comité.</i>	76
<i>Discours prononcé pour une loge de table.</i>	82
<i>Idee générale de la maçonnerie, considérée</i>	

T A B L E.

<i>sous un point de vue philosophique , et déjà désignée par plusieurs anciens , sous le nom de la Société des Philosophes incon-</i>	<i>nus.</i>	89
<i>Statuts des philosophes inconnus.</i>		91
<i>Catéchisme ou instruction pour le grade d'adepte ou apprentif philosophe sublime et inconnu.</i>		109
<i>Adoption , ou mçonnerie des femmes.</i>		152
<i>Discours d'adoption pour un travail d'ap-</i>		153
<i>prentie.</i>		

Fin de la Table du Tome second.

COLLECTION MAÇONNIQUE.

C A T É C H I S M E.
T O M E I.

COLLECTION MAÇONNIQUE.

C A T É C H I S M E.
T O M E I I.

COLLECTION MAÇONNIQUE.

C A T É C H I S M E.
T O M E I I I.

COLLECTION MAÇONNIQUE.

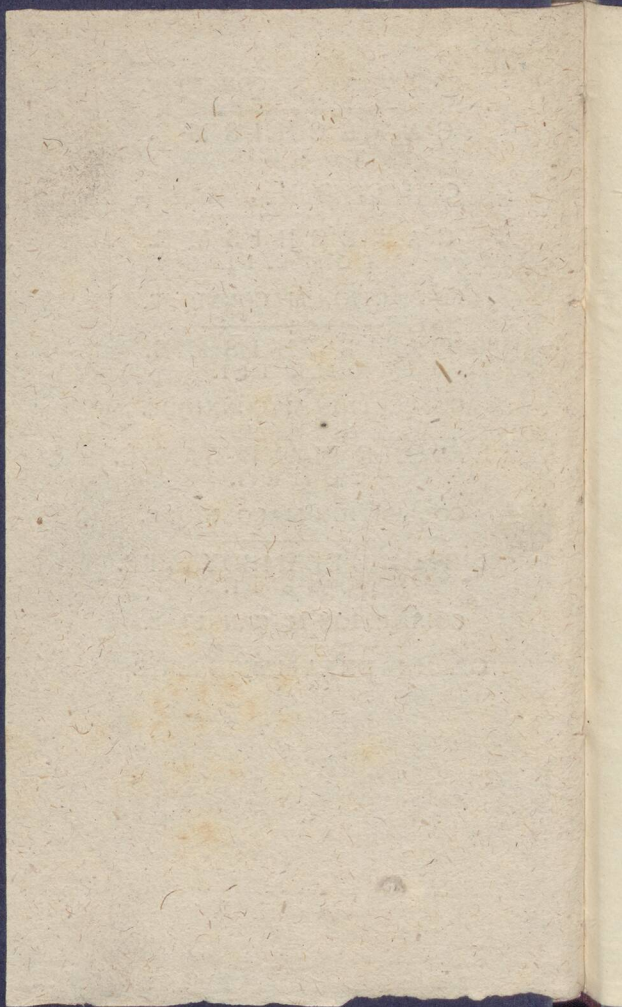
L'ÉTOILE FLAMBOYANTE.
T O M E I.

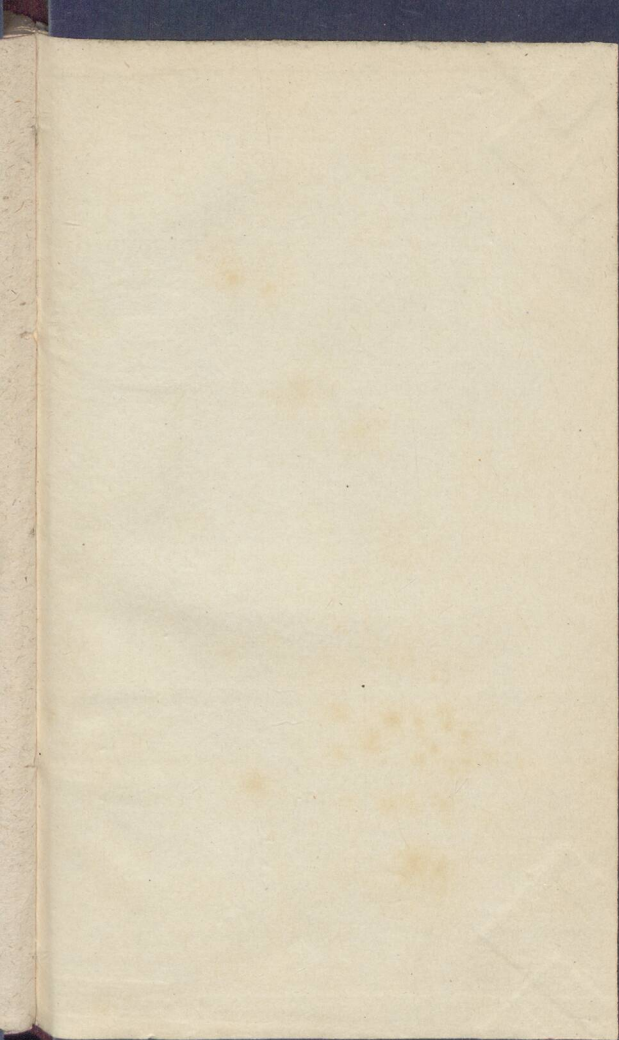
COLLECTION MAÇONNIQUE.

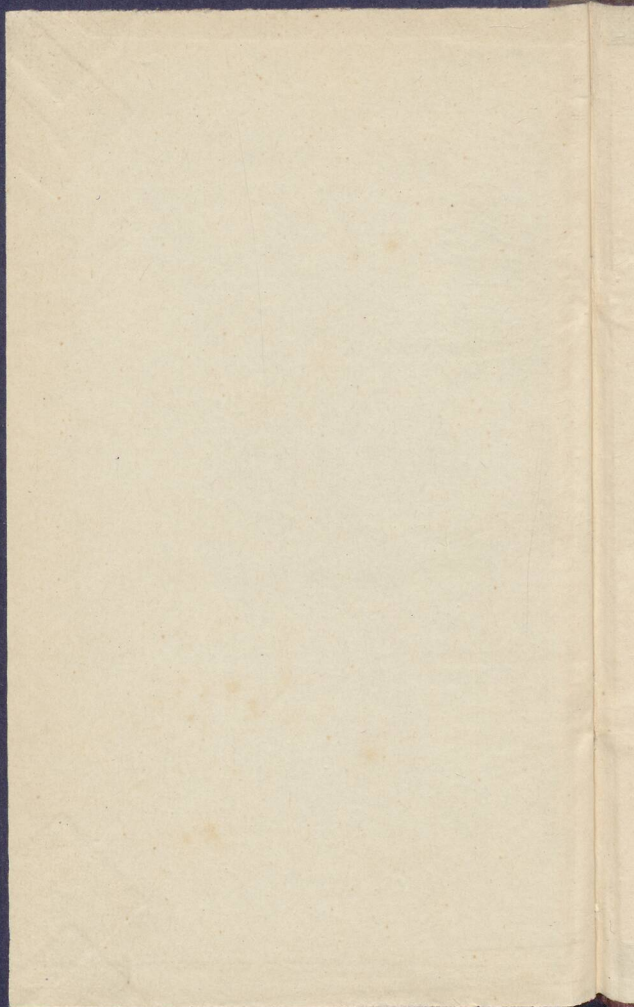
L'ÉTOILE FLAMBOYANTE.
T O M E I I.

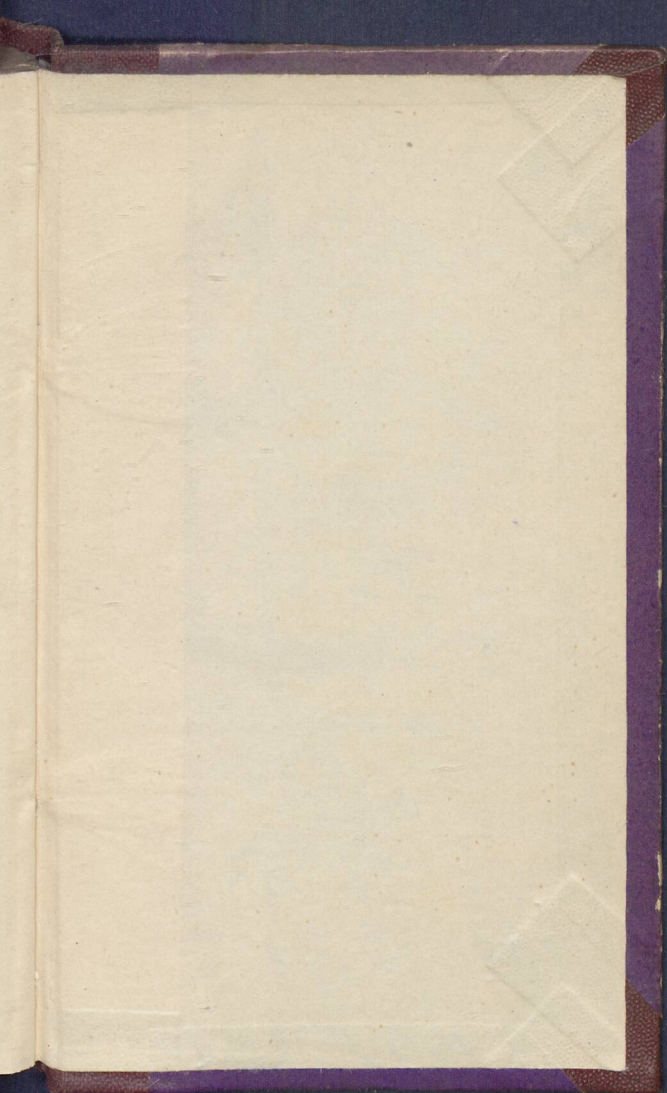
COLLECTION MAÇONNIQUE.

ORIGINE DE LA MAÇONNERIE.









BIBLIOTEKA UNIwersYTECKA
W POZNANIU



SD 28470 I.2



BG0643480